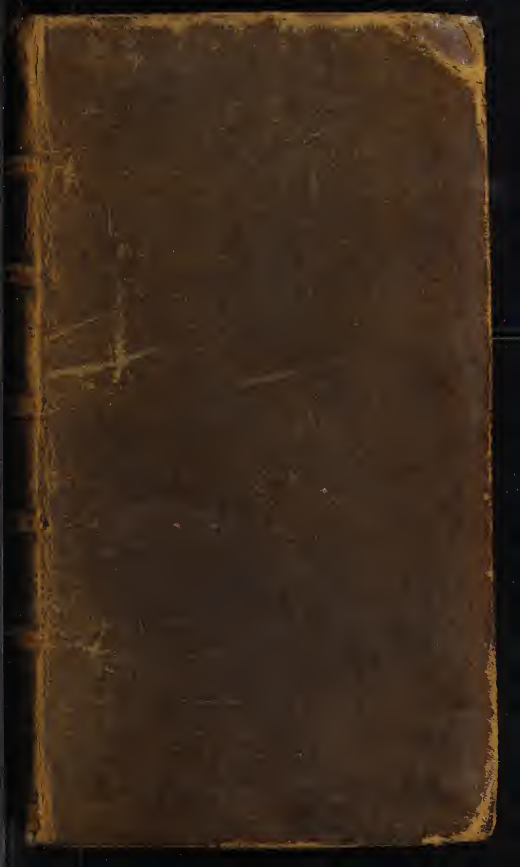

TRAITÉ
DES
DECIMES
11636




0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

CELANDRE OU TRAITE' NOUVEAU DES DE'CENTES,

De leurs differentes especes, & de leur parfaite guérison.

Avec un autre Traité

DES MAUX DE VENTRE,

Ou Maladies Intestinales, & des moyens de les guérir.

Par N. BERENGER *Docteur en Medecine.*

A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, ruë S. Jacques, devant la Fontaine S. Severin, au S. Esprit.

M. DC. XCIV.

Avec Approbation & Privilege.





A MONSIEUR
MONSIEUR FAGON,
CONSEILLER DU ROY
EN TOUS SES CONSEILS,
ET PREMIER MEDECIN
DE SA MAJESTÉ.



ONSIEUR,

Je me suis persuadé que ce Livre, que je prens la liberté de vous offrir, ne pouvoit paroître en public avec moins de risque & plus davantage, que

ſous l'éclat & les auſpices de vôtre Nom. Cette grande reputation, que vôtre rare vertu & vôtre ſçavoir vous ont acquiſe, & que vous poſſedez à ſi juſte titre depuis tant d'années, dans cette noble Profeſſion, que Dieu ordonne ſi expreſsément d'honorer dans ceux qui s'en acquitent auſſi dignement que vous faites, vous a élevé en un rang, qui vous met autant au deſſus des autres Medecins de ce Siecle, que nôtre Invincible Monarque, duquel vous ſoûtenez la vie & la ſanté avec tant de ſoin, ſurpaſſe en grandeur & en puiſſance tous les autres Princes du Monde.

Vous possedez toute la Medecine en un si haut degré de perfection, qu'on peut dire de vous avec verité, que s'il y a quelque chose, qui vous soit inconnuë dans cét Art, elle le doit être necessairement au reste des Hommes; & qu'on n'en sçavoit pas plus que vous dans le tems que la pureté & l'excellence de cette Profession, faisoient qu'il n'y avoit que des Dieux & des Princes qui s'en mêloient, & que les Peuples n'avoient pour Medecins, que ceux ausquels ils voüoient leur culte, ou engageoient leur obeïssance; je veux dire dans ces heureux tems que les Roys étoient Philosophes, ou que les

Philosophes regnoient.

En effet, MONSIEUR, *Vous vous êtes acquis par tant de veilles & d'experiences, tout ce qu'ont pû sçavoir les Siecles passez, & ce que le Ciel a bien voulu manifester nouvellement en faveur du nôtre, que nous pouvons mettre au nombre des plus grands bonheurs, dont il ait comblé la France, celui de vous avoir fait naître en un tems, où nous ayant donné le plus sage & le plus glorieux Prince, qui ait jamais regné sur la Terre : il falloit pour nous le conserver longuement, qu'il nous donnât en même tems, une personne qui eût autant*

de capacité & de merite que Vous.

Le ſoin d'une ſi chere & ſi précieuſe vie, de laquelle dépendent le bien, le repos & le ſalut de tant de Peuples, ne pouvoit être commis ni confié qu'à Vous, qui poſſedant parfaitement la connoiſſance & l'uſage de la pure & vraye Medecine, ſçaurez toûjours vous en ſervir ſi utilement pour le bien & la ſanté de nôtre Incomparable Monarque, que dans les Vœux que nous faiſons inceſſamment pour ſa conſervation, nous ſerons obligez de faire de la vôtre l'objet d'une de nos plus ferventes Prieres.

Enfin, MONSIEUR, *le Ciel a pris plaisir à ne vous rien refuser de ce qui peut faire éclater vôtre merite & rendre illustre vôtre Nom. Il n'a limité pour vous ni l'étenduë, ni le nombre de ses faveurs. Et si à tout cela vous souffrez que je joigne cette générosité qui vous est naturelle, & toutes ces manieres honnêtes & obligeantes qui sont inséparables de vous, & qui par inclination ou par reconnoissance, vous ont gagné le cœur de tout le monde; vous jugerez, sans doute, qu'en me donnant l'honneur de vous presenter ce Livre, je ne fais que ce que naturellement on a coûtume de faire, lors qu'entre*

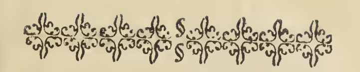
plusieurs biens dont on a le choix, on jette les yeux sur le plus grand, puisque tant de rares qualitez unies en vôtre seule personne, m'ont dû persuader, que je ne pouvois pas choisir un meilleur Patron ni un Protecteur plus digne, ni plus illustre que vous.

D'ailleurs, comme ce Livre traite d'un exemple fameux de l'infirmité humaine, à l'occasion d'une des plus fâcheuses maladies qui puisse faire insulte à nôtre vie ; j'ai crû, MONSIEUR, *que c'étoit un bien, sur lequel vous aviez plus de droit qu'aucun autre, & que mon devoir autant que mon inclination m'obligeoit de*

vous l'offrir, tant à cause que la matiere, dont cét Ouvrage est composé, est entierement de vôtre connoissance, & que vous avez droit d'en juger, préferablement à tout autre, que parce que l'Auteur est tout à vous, & qu'il n'y a mis la main, que pour vous en faire un hommage, & s'en servir comme d'un honnête pretexte de vous marquer son respect, & le desir qu'il a de vous plaire. C'est,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble &
tres-obeïssant serviteur,
BERENGER D. M.



ILLUSTRISSIMO

Doctissimoque Viro

DOMINO FAGON,

REGI AB OMNIBUS Consilijs Archiatrorum Franciæ Comiti.

SAT tibi non possum ex animo gratulari, vir Illustrissime, quod in te fortuna virtuti tandem arrideat, & quod Regum Sapientissimus Te Medicorum doctissimum, in præcipuam suæ sanitatis tutelam acciverit. Hunc honorem, quo te vox

Publica, quæ Dei eſt, acclamat unicè hac ætate dignum, non audio quod tibi quis aliquo jure audeat invidere. Quod enim, vel ex ſcientiâ vel arte, huicce explendo muneri, vix ſat eſſet in pluribus, tu ſolus abundè aut habes innatum, aut poſſides acquiſitum. Cui ergo hæc princeps Medici inter Regios dignitas, aut tutius credi, aut conferri queat digniùs, quam Tibi, quem talem Apollo finxit, qui ut alter Medicorum Phœnix, ad Regios ſolis radios non caliges. Cui, inquam, inviɛtiſſimi Principis ſecuriùs ceſſerit cura ſanitatis, quam Tibi,

vir doctiſſime, quo duce & Miniſtro Medicinæ præſidia vix unquam irrita, vitaque rariſſime morbis iniquo Marte colluctatur. Is ipſe es, in quem tota recumbit hoc titulo Populorum ſalus, cum tuâ & artis & ingenij ſedulitate, ſanum & incolumem, longâ annorum ſerie, ſuum fore Principem non diffidant. Quò id præſtes, te alterum longævitate Neſtorem nullus non optat. Ego vero votis omnium conſentiens, obſervantiæ monumentum adjungo; & munuſculum, meæ qualecumque tenuitatis ſpecimen offero; libellum ſcilicet, quem

de Herniâ alijſque inteſtinorum morbis, nuperrimè pro ingenij modulo conſcripſi tuo nomini conſecrandum. Scio equidem quod Te non dignum opus; ſed ut Deus ipſe non rei pretium, ſed animum ſpectat offerentis, ita & ſpero te benigno vultu excepturum, quod ex intimo cordis affectu, tibi auſus eſt dedicare, qui quot vitæ dies, fortunæ, tot fœlicitatis incrementa ſuppetent, optat, oratque,

Tuus ſi ſuus eſt,
N. Berenger. D. M.

APPROBATION

De Monſieur Bourdelot Conſeiller, Medecin ordinaire du Roy, & de Monſeigneur le Chancelier, & Docteur de la Faculté de Medecine de Paris.

JE ſous-ſigné Conſeiller du Roy, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Medecin ordinaire du Roy, de la feuë Reine & de la Chancellerie; Certifie avoir lû & examiné avec beaucoup de ſoin, *ce Traité des Décentes & maux de Ventre, avec les moyens de les guérir, composé par M. Berenger Docteur en Medecine*, dans lequel l'Auteur s'explique par des principes qui donnent une connoiſſance probable des cauſes de ces indiſpoſitions, & un choix des remedes propres à ſoulager les Malades; ce qui me fait juger que ce Livre ſera tres-utile au Public. DONNÉ à Paris le 15e Mars 1694.

BOURDELOT.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Paris le vingt-deuxiéme Avril 1694. Signé GAMART: Il est permis à LAURENT D'HOURY, Marchand Libraire, de faire imprimer un Livre intitulé, *Celandre* ou *Traité nouveau des Décentes & maux de Ventre*, &c. pendant le temps de huit années, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer : Défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres de contrefaire ledit Livre, ni d'en vendre d'impression étrangere ou autrement, à peine de trois mille livres d'amande, de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est porté plus au long par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le huitiéme May 1694. Signé P. AUBOIN, Syndic.

Achevé d'imprimer le 4. Juin 1694.

CELANDRE,



CELANDRE, OU TRAITE' DE LA NATURE DES DE'CENTES,

De leurs differentes eſpeces, & de leur parfaite gueriſon par un remede experimenté.

Bien que l'Homme ait été fait le plus noble de tous les Animaux, ſa condition n'en eſt pas pour cela moins malheureuſe. L'image qu'il porte de ſon Auteur, n'a garanti ſon corps de miſere, qu'autant que l'innocence de ſa vie la tenu exempt de la mort.

Réflexion ſur la miſere de l'hôme & ſur la cauſe, le nombre & la grandeur de ſes maux.

Ce qui diſtingue l'homme des bêtes, n'empêche pas qu'il ne partage avec elles les maux & les ſouffrances de la vie ; & l'on peut dire que ces êtres, qui vivent comme nous, des fruits de la terre, n'en ont pas plus de peine, pour n'avoir pas de raiſon. Si leur vie eſt ſujette à quelques maux, le nombre en eſt limité, au lieu que ceux dont l'homme eſt affligé ſont innombrables.

L'eſprit dont il eſt doüé, & qui doit regler ſa conduite, eſt bien ſouvent la cauſe de la plus grande partie de ſes maux, & ſemble ne luy avoir été donné, que pour le rendre ingenieux à multiplier le nombre de ſes peines. Les douleurs de ſon corps naiſſent à tous momens des affections de ſon ame ; & les differentes paſſions, qui alterent cette partie ſpirituelle de l'hom-

me, excitent tant de maux differens dans les organes qu'elle anime, qu'il trouve fort ſouvent la cauſe de la deſtruction de ſa vie, dans ce qui eſt deſtiné pour la conſervation de ſon être.

Le corps humain dont la ſtructure admirable ne reconnoît que Dieu pour Auteur, & qui dans l'ordre & l'aſſemblage de ſes parties contient en abregé tout ce que comprend l'Univers, eſt ſujet à ſe déregler en mille ſortes de manieres. La forme & la diſpoſition naturelle de ſes membres ſe corrompent ou ſe changent, ſuivant les diverſes alterations de l'eſprit, qui preſide à leurs fonctions & qui entretien leurs mouvemens. La moindre choſe trouble l'œconomie de la vie; & ſouvent quelques atomes ſortis de leur place, ſont plus que ſuffiſans pour abatre & deſeſperer la Nature.

L'humeur, le ſang & les eſprits, qu'elle met en uſage pour ſa dé-défenſe, au lieu de reſoudre ou d'abolir la cauſe de ſon mal, ne ſervent ſouvent qu'à l'augmentation de ſa peine. Ils s'aigriſſent contr'elle-même, & en quelque organe ou membre du corps qu'elle les attire ou les pouſſe, ſe trouvant écartez de leur lieu, & hors de leur diſpoſition naturelle, ils livrent la guerre à l'hôte qui les reçoit. Ils portent l'inflammation & la douleur par tout où ils ſe trouvent, & ſuivant les qualitez dont ils ſont revêtus, ils deviennent la cauſe efficiente d'une infinité de maladies, qui détruiſant la diſpoſition & la figure des membres, font du corps humain un ſujet monſtreux, digne d'horreur ou de pitié. Ce ſang & cette humeur étans devenus étrangers dans le corps, ſont comme des

Prothées, qui prennent la forme de toutes ſortes de maux; & ſuivant les diverſes irritations de cét eſprit vital qui les anime, ils ſe coagulent ou ſe reſolvent en mille eſpeces de tumeurs, d'apoſtumes & d'ulceres, qui ſont preſqu'autant de moyens, que la mort employe pour l'extinction de la vie.

La nature ſemble n'avoir d'induſtrie dans le corps de l'homme, que pour luy cauſer de la peine. Elle ne goûte gueres de plaiſirs, qui ne portent quelque choſe de pernicieux à la vie. Ce qui contente les ſens fait tres-ſouvent la matiere de quelque crime, ou la ſource de quelque douleur. L'étenduë des divertiſſemens dont l'homme eſt capable, fait quelquefois la grandeur de ſes vices, & l'une & l'autre celle des maux qui l'accablent. En un mot, ſi

ses égaremens sont sans bornes, ses infirmitez le sont aussi ; & l'on voit qu'il est tous les jours exposé à des maladies toutes nouvelles, que les Siecles passez ont à peine connu.

Entre les maux qui affligent le corps humain, celui que l'on apelle Hernie est un des plus considerables.

Il ne seroit pas moins difficile qu'ennuyeux, de vouloir exprimer la nature, la qualité & le nombre de toutes les maladies dont le corps de l'homme est affligé ; Une seule entre une infinité, peut servir d'exemple & de preuve pour nous convaincre de sa misere. Il ne faut que considerer à quel danger sa vie est exposée, par cette cruelle maladie, que l'on appelle vulgairement Hernie. Cette indisposition du bas ventre, dont le moindre effort peut être la cause, fait que l'homme qui en est attaqué, n'est plus qu'une masse vivante, qui menace ruïne à toute heure, si l'on

n'a pas un ſoin continuel d'en ménager le mouvement. Les effets qu'elle produit, rendent le corps inhabile à tous les exercices, auſquels la nature & ſa condition le deſtinent.

Les accidens terribles qui ſont inſéparables de ce mal, fourniſſent à ceux qui en ſont atteints, mille ſujets de deſeſpoir. Souvent les Inteſtins étant détachez de leur place forcent les bornes de la nature ; la violence de leur impulſion leur ouvre le paſſage hors du bas ventre ; & cette partie qui n'a été faite & donnée à l'homme, que pour contenir les témoins de ſa virilité, devient un ſac dont la neceſſité ſe ſert, pour faire un ſecond ventre à ſes entrailles. De ſorte que parmi tant de peines & de tourmens, dont la vie ſe trouve accablée par les effets de cette maladie, il n'y a pas lieu

de douter, que la condition de l'homme ne ſoit onereuſe à l'homme même.

Si nous voulions conſiderer ce nom de Hernie dans toute l'étenduë de la ſignification qu'on luy donne, il nous fourniroit l'idée de plus de maux, qu'un Volume aſſez grand ne pourroit contenir. Car les Auteurs n'ont pas ſeulement entendu nous exprimer par ce terme, les éruptions ou ſorties de l'Inteſtin hors de la capacité du bas ventre, & les ruptures ou dilatations du Peritoine & de la coëffe qui les contient, mais encore beaucoup d'autres eſpeces de tumeurs qui ſe font connoître ſous autant de noms differens, qu'elles doivent à diverſes ſortes de lieux & de matieres, l'origine & la cauſe de leur naiſſance.

L'étenduë de ſon genre & de ſes eſpeces.

Cette chair ſuperfluë, qui

croît au gosier de ces Peuples, qui habitent sur les montagnes des Alpes, & qui leur grossit la gorge par des excroissances, qui leur pendent souvent de la longueur d'un pied & de la grosseur de la teste, est une espece de Hernie, que les Medecins Grecs ont nommé Bronchocelle, & que vulgairement on appelle Goëstre, laquelle defigure tellement ces Peuples, qu'elle les rend horribles & affreux au reste des hommes. Ce que c'est que la Hernie qu'on nomme Goëstre.

Cette dureté charneuse qui se forme quelquefois dans les bourses, & qui fait dans l'enclos & la capacité de leurs membranes, une tumeur de consistance solide, est pareillement une espece de Hernie, que l'on appelle Sarcocelle, qui est ordinairement le fruit de quelque maladie secrette, qui n'a pas été bien traitée. Ce que c'est que Sarcocelle.

L'humeur ou la matiere fluide, qui tombe ou s'amasse quelquefois dans cette même partie, soit qu'elle s'insinuë superficiellement entre les membranes qui la composent, ou qu'elle en occupe ou remplisse interieurement toute la cavité, produit, suivant qu'elle persevere en sa forme & consistance d'eau, ou que cette eau est subtilisée & convertie en vents, ces deux sortes de Hernies, dont l'une est nommée aqueuse, autrement hydrocelle, & l'autre flatueuse; l'une & l'autre desquelles, soit qu'elles soient les appendices de quelque hydropisie, ou une dépendance du mal, que l'incontinence fait naître, ou l'effet de quelqu'autre fâcheuse maladie, font paroître les bourses tenduës & enflées comme une vessie pleine d'eau ou remplie de vents, qui ne peut être

Ce que c'est que Hernie aqueuse.

Hernie flatueuse.

qu'un fardeau onereux à celuy qui le porte, puis qu'elle est tres-souvent la marque & le signe d'une mort prochaine & inévitable.

Nous restraindrons ici l'acception de ce mot de Hernie, à celle-là seule, que nous appellons communément rupture ou descente, laquelle n'est autre chose que cette grosseur ou tumeur contre nature, que nous remarquons quelquefois dans les aînes ou dans les bourses, qui est causée, ou par l'évasion & sortie de quelque partie des Intestins hors du lieu, qui les doit contenir naturellement; ou par la dilatation, relâchement ou rupture des membranes destinées, pour limiter leur situation & leur servir d'envelope.

La Hernie intestinale est la seule qu'on se propose dans ce Traité.

Cette sorte de maladie est du nombre de celles, qui font que le corps peche dans la propor-

tion & symetrie de ses membres, dautant qu'elle n'en altere pas seulement la constitution naturelle, mais en change & détruit fort souvent toute la forme. Comme elle a pour sujet deux diverses parties qu'elle affecte, sçavoir l'intestin & les membranes qui l'envelopent & le couvrent, aussi la divise-t-on en deux especes differentes, dont l'une est appellée Intestinale, & par les Grecs Enterocelle, & l'autre Omentale ou Epiplocelle, du nom d'Omentum ou Epiploon, que porte cette membrane adipeuse qui sert de coëffe aux Intestins, & qui luy a été donné dans tous les Livres, qui nous en font la description & nous en enseignent l'usage.

Ses divers noms & especes.

Enterocelle.

Epiplocelle.

Ces deux especes de Hernies reçoivent encore d'autres noms, par raport aux differens endroits qu'elles occupent & au progrés

qu'elles y font. Car lors que l'Inteftin & le Peritoine ne fouffrent encore qu'une legere impulfion, & que la tumeur qu'ils excitent en dehors ne paffe pas le plis de l'aîne : cette Hernie, qui ne fait que naître, & qui n'eft encore qu'une rupture imparfaite, eft communément appellée Bubonocelle, de laquelle les femmes font fouvent attaquées, auffi-bien que les hommes. Mais lors que l'Inteftin s'eft une fois fait paffage hors du bas ventre, & qu'il eft tombé dans les bourfes, cette chûte produit dans toutes fes circonftances une defcente complete, que l'on nomme Ofcheocelle, à caufe que l'Ofcheon, qui fignifie les bourfes, devient par ce funefte accident le receptacle de l'Inteftin. En telle forte que la nature fe trouve forcée de fouffrir dans ce refervoir de la femence de l'hom-

Rupture imparfaite s'appelle Bubonocelle.

Décente complete, eft nómée Ofcheocelle.

me, & parmi les vaiſſeaux qui contiennent le premier principe materiel de ſon être, ceux qui ne portent que le rebut de ſa nourriture & l'excrement de ſon ventre.

Comment la Décente ſe forme & quelles ſont les parties qui concourent à la génération de ce mal.

Or comme cette maladie conſiſte dans un dérangement des parties contenuës dans la capacité inferieure du corps, & que la grandeur & la malignité n'en peuvent être meſurées, que ſuivant que ces parties pouſſées hors de leur place, ſe trouvent en plus grande ou moindre quantité, ou qu'elles ſont plus ou moins écartées du rang qu'elles doivent tenir naturellement parmi le reſte des entrailles; Auſſi ne peut-on pas la bien connoître dans toutes ſes circonſtances, que l'on n'ait ſçû auparavant quel lieu ces parties occupoient avant leur déplacement, & en quelle ſituation &

quel ordre elles ſont ou doivent être lors que le corps eſt en ſanté, & qu'il ne ſouffre encore aucune atteinte de ce mal. Il faut, dis-je, ſe repreſenter de quelle maniere les Inteſtins, le Peritoine, & toutes les autres parties, qui ſouffrent oú compatiſſent dans l'accés de ce mal, étoient conſtituez avant que leur chûte ou leur alteration, eût donné lieu à la deſcente, afin que par la comparaiſon de cét état naturel, avec celuy où l'homme ſe trouve lors que ce mal luy arrive, on en puiſſe connoître la nature & la malignité, & juger ſainement de tous les accidens qui l'accompagnent.

Il faut donc pour cela neceſſairement obſerver, qu'outre le cuir, la graiſſe & le panicule charneux, qui couvrent non ſeulement la ſuperficie du bas

Deſcription de toutes ces parties.

ventre, mais encore celle du reste des membres, & servent de défense à tout le corps, contre les injures de l'air & des autres choses qui l'environnent; les Inteſtins qui sont contenus dans cette cavité inferieure du corps, sont encore en leur particulier couverts d'une membrane, qu'on nomme Peritoine, laquelle eſt comme une toile tenduë qui les envelope, & tient tellement unies & aſſemblées toutes les parties de cette maſſe flotante dans le lieu qu'elles occupent, qu'aucune n'en peut sortir sans faire beaucoup de violence à la nature.

Le Peritoine.

Bien que cette membrane nous paroiſſe fort deliée, elle ne laiſſe pas d'être double par tout où elle s'étend, & d'être composée de deux tuniques, qui sont si fortement attachées l'une à l'autre, qu'elles semblent n'en

Cette membrane eſt double & composée de deux tuniques.

n'en être qu'une ſeule : mais l'experience fait voir, que lors que cette membrane approche de l'os barré, des anneaux des muſcles, & du lieu où eſt le corps de la veſſie, ſes deux tuniques ſe ſeparent & s'écartent viſiblement l'une de l'autre, tant pour faire place aux corps qu'elle rencontre & les envelopper, que pour produire par l'alongement d'une de ces tuniques, le conduit qui porte les vaiſſeaux ſpermatiques dans les bourſes.

Mais encore que ſa ſubſtance ſoit double & ſa compoſition la même dans toute l'étenduë du bas ventre, elle ne s'y trouve pas neanmoins partout d'une égale épaiſſeur. Elle ſe rencontre toûjours plus deliée par devant qu'elle n'eſt par derriere, & elle eſt plus épaiſſe dans les hommes, depuis la partie ſuperieure du ventre juſ-

qu'au nombril, que du nombril jusqu'en bas; & au contraire elle l'est davantage dans les femmes, depuis le nombril jusqu'au bas du ventre, pour des raisons qui regardent autant la condition de l'un & de l'autre sexe, que la génération des descentes.

L'épiploon ou la coëffe. Or dessous cette membrane, il s'en trouve une autre qui est comme la doublure du Peritoine. Elle est appellée la coëffe des Intestins, à cause qu'elle les enveloppe & les couvre immediatement. Cette membrane est ordinairement chargée de beaucoup de graisse & fournie de tres-grande quantité d'arteres, de veines & de petits nerfs; elle commence depuis la partie superieure des Intestins, & descend quelquefois jusqu'au nombril, & quelquefois elle occupe, de même que le Peritoine,

toute la convexité du bas ventre.

Pour affermir & fortifier ces membranes qui renferment & contiennent ainsi les Inteſtins, & empêcher que leur peſanteur ou leur volubilité n'y cauſe quelque dommage, la nature les a munies en dehors, de pluſieurs ſortes de muſcles, compoſez de fibres de differentes tiſſures, leſquels s'étendans à lignes droites, obliques & tranſverſalles ſur la ſurface des Inteſtins, entre le Peritoine & la peau, & s'attachant à l'une & à l'autre, font un corps compoſé de diverſes bandes, qui non ſeulement tient lieu d'une troiſiéme couverture, pour conſerver & maintenir les Inteſtins en état; mais encore ſert d'organe & d'inſtrument neceſſaire pour tous les mouvemens, dont la nature a beſoin pour le ſoulagement des entrailles, & l'en-

Les muſcles qui couvrent ces membranes.

tretien de leurs fonctions.

Les tendons d'une partie de ces muſcles dans l'homme & la femme, ſont percez vers les aînes un peu au-deſſus de l'os barré, qu'autrement on appelle Pubis ; & ces trous que la nature y a faits ſont vulgairement nommez les anneaux des muſcles, & ordonnez pour faire paſſage aux vaiſſeaux ſpermatiques, qui deſcendent par cét endroit là dans les bourſes. C'eſt pourquoy vis-à-vis de ces ouvertures une des tuniques du Peritoine eſt auſſi percée, & l'autre qui eſt l'exterieure en ſe gliſſant & allongeant par ces trous, produit par la dilatation de ſa ſubſtance, en chacune des aînes, une eſpece de conduit ou canal, qui ſert à ces vaiſſeaux, deſtinez pour la fabrique & ejaculation de la ſemence, de vehicule juſques dans les bourſes, & de

Les anneaux des muſcles.

Les alongemens du Peritoine.

tuniques aux testicules qui les reçoivent. Cette disposition des parties du bas-ventre est clairement démontrée dans cette figure.

Quel est le lieu de la Décente.

Cela supposé, il n'est pas malaisé de concevoir de quelle maniere se forment les Hernies ou Décentes, dont nous voulons parler ici, ni de découvrir quelle doit être la veritable cause d'une si fâcheuse maladie. Car premierement il est certain, que les Intestins étant, comme nous venons de remarquer, étroitement enclos dans le bas ventre, & retenus par une forte couverture composée de membranes & de muscles, ne pourroient jamais sortir du lieu où ils sont, pour passer dans les aînes, & de là tomber dans les bourses, si la nature ne leur en avoit en quelque façon, quoy qu'à d'autre dessein, frayé & indiqué le

chemin, par les ouvertures ſenſibles qu'elle a laiſſez, tant aux tuniques du Peritoine, qu'aux tendons des muſcles, pour donner liberté aux vaiſſeaux ſpermatiques de deſcendre & monter par ce paſſage. Et ainſi comme il n'y a que cét endroit ſeul par lequel l'inteſtin puiſſe faire irruption en dehors, auſſi n'y a-t-il pas lieu de douter, que ce ne ſoit par là ſeulement, que ſe doit faire l'impulſion & la chûte des entrailles, & toutes les veritables décentes.

Quels ſont les Inteſtins exemts de ce mal.

Secondement, la ſituation qu'ont les Inteſtins dans le bas ventre, le rang qu'ils y tiennent, & l'ordre dans lequel chacun d'entr'eux eſt attaché aux plis du meſentere, font encore connoître quelle eſt la partie de ces entrailles, dont l'eruption ou la chûte peut donner lieu à la naiſſance de ces eſpeces de

Hernies. Car on ne peut pas ſe figurer, que les Inteſtins qui approchent de l'eſtomach & du ſiege, comme ſont le premier & le dernier d'entr'eux, puiſſent être ſujets à cette chûte : parce qu'étant trop éloignez de l'endroit des aînes, où ſont les anneaux, & inſéparablement attachez à des membranes & des viſceres, qu'aucun effort ne peut faire ſortir de leur place, ils ne peuvent auſſi ſouffrir aucune impulſion ni relâchement, qui ſoient capables de les faire paſſer à travers de ces ouvertures des muſcles, pour faire naître aucune eſpece de décente.

Le gros Inteſtin ni celuy qu'entre les petits on nomme l'Affamé, qui ſe trouve au deſſous de l'eſtomach, & qui a ſon commencement à l'endroit où finit le Pylore, ne peuvent pas être auſſi la cauſe materielle de

ce mal ; dautant que le premier étant placé dessous le ventricule, attaché au Foye, aux Reins & à la Ratte : & le second se trouvant presque tout situé au-dessus du nombril, l'éloignement de tous les deux, fait que leur sortie par ces anneaux des muscles, doit être censée entierement impossible. Si bien que des six Intestins, qui remplissent la capacité du bas ventre, il est constant qu'il y en a quatre, qui ne peuvent être aucunement soupçonnez de pouvoir contribuer à la naissance d'aucune veritable décente.

Quels sont ceux qui y sont sujets.

Il n'y a donc entre les menus Intestins, que celuy que l'on appelle Iliaque ou l'entortillé, & entre les gros celuy que l'on nomme Borgne, lequel se trouve entre la fin de l'Iliaque & le commencement du Colon, qui puissent avoir part en la génération

génération de ce mal. L'un & l'autre de ces Inteſtins ſont contenus dans la plus baſſe region du ventre, que l'on nomme Hypogaſtre, laquelle comprend toute la cavité qui eſt entre les parties honteuſes & le nombril. Ils occupent les flancs à droite & à gauche, & tout l'eſpace qui ſe termine par l'os barré, autrement Pubis & les aînes : de ſorte qu'étant par leur ſituation dans le voiſinage & proximité des anneaux & ouvertures des muſcles ; il eſt ſans doute, qu'il n'y a qu'eux ſeuls qui puiſſent tomber dans les aînes ou les bourſes, & que par conſequent il n'y a qu'eux auſſi, qui puiſſent faire naître une veritable Décente ou Hernie inteſtinale.

A l'égard de l'Epiploon ou de cette membrane qui couvre les Inteſtins & qu'on appelle leur

L'épiploon y eſt auſſi ſujet.

coëffe, il n'y a pas lieu de contester la possibilité de sa chûte. Car non seulement elle peut être poussée avec les Intestins dans les anneaux, & glisser dans les aînes & les bourses ; mais encore, suivant qu'en certaines personnes elle s'étend sur les Intestins plus ou moins vers le bas du ventre, elle se peut procurer d'elle-même son passage, & faire naître une Hernie de son nom, qu'on appelle communément Epiplocele.

Il faut donc se representer, que comme la nature veille sans cesse à sa conservation, & que par une Loy de permanence, que Dieu a établie entre les êtres créez, il n'y a rien dans le monde, qui ne tende à se maintenir en l'état qu'il a été produit ; Aussi est-il constant que ces Intestins ayant été placez dans la capacité du bas ventre,

attachez à leur mesentere, couverts de leurs membranes, affermis de leurs muscles, & rangez dans un ordre proportionné aux fonctions ausquelles ils sont destinez ; ils doivent necessairement garder pour cét état une propension naturelle, qui les doit empêcher de faire d'eux-mêmes aucun effort pour se tirer du lieu où la nature les a mis dés le moment de leur naissance, & ils ne peuvent s'en éloigner sans faire une extrême violence à la nature, & attenter à l'integrité de leur vie ; de sorte que ne pouvant demeurer hors la cavité du bas ventre, sans être dans un état violent : il faut necessairement conclure, qu'ils n'y peuvent être jettez, ni tomber dans les aînes ou dans les bourses, que par quelque effort ou quelque fâcheux accident, ausquels on puisse rapporter la cause

prochaine de ce desordre.

Quelles sót les causes des Décentes.

Or les divers sujets, qui peuvent donner lieu à l'impulsion & à la chûte des Intestins & de leur coëffe, à la rupture ou dilatation du Peritoine, & à l'élargissement des anneaux des muscles, peuvent être considerez en deux manieres; ou comme procedans du dedans du corps & de l'intemperie des entrailles, ou comme venans du dehors. Les uns naissent de l'indisposition des parties contenuës dans le bas ventre, ou de celle des visceres voisins, soit qu'elles dépendent de leur regime, ou qu'elles soient tenuës naturellement de compatir à leurs peines. Et les autres resultent le plus souvent de la conduite particuliere de l'homme & des accidens qui luy surviennent, & ausquels par le malheur de sa condition on le voit exposé à

tous les momens de ſa vie.

Quant aux premiers de ces ſujets, il eſt certain que la quantité ou qualité des humeurs, qui afluent quelquefois & tombent en abondance vers cette cavité inferieure du corps, où ſont toutes les parties, qui peuvent concourir à la naiſſance de cette maladie, font ſouvent par leur fluidité, que ces parties ſe relâchent tellement, que la nature les abandonnant à leur propre poids, elles gliſſent imperceptiblement vers les ouvertures qu'elles trouvent, ou faites, ou faciles à faire, tant au Peritoine qu'aux muſcles; leſquels à cauſe de la molleſſe qu'ils ont contractée, obeïſſent aiſément à la moindre impulſion, que font en cét état, ou l'Inteſtin, ou la coëffe, & les laiſſent ſortir ſans beaucoup de reſiſtance. Les Internes.

Les differentes maladies que

ſouffrent encore les entrailles, particulierement les coliques & les tranchées qui leur arrivent, ſont auſſi des ſujets, qui deviennent interieurement la cauſe occaſionnelle de ce mal. Car en ce cas ces Inteſtins, étant tourmentez cruellement par les matieres aigres & mordicantes, qui font ordinairement la ſource & l'entretient de toutes leurs douleurs, ſe tournent & retournent avec tant d'effort, & ſont agitez par l'effet des peines qu'ils endurent, en tant de differentes manieres, que la violence de leurs mouvemens les détache ſouvent du meſentere, & leur procurant par la force l'entrée & le paſſage dans les aînes, & de là dans les bourſes, devient la cauſe prochaine & immediate de toutes les veritables Décentes.

Les Externes. A l'égard des autres ſujets qui

peuvent en dehors donner occaſion à la naiſſance de ce mal, ils conſiſtent tous en quelque action violente, qui force & dérange les parties & détruit leur ordre naturel. Il ne faut, par exemple, qu'une ſecouſſe un peu rude, un coup de pied ou de quelqu'autre inſtrument dans le ventre, une contention de corps, une reſiſtance un peu forte, une chûte de haut en bas, une courſe à pied ou à cheval, un ſault, un effort pour enlever ou ſoûtenir quelque choſe de peſant; il ne faut, dis-je, que la moindre de toutes ces choſes, pour faire ſortir l'Inteſtin de ſa place & luy ouvrir le paſſage en dehors. Il peut encore arriver, qu'en criant avec trop de force, comme ſouvent il advient aux enfans, que pouſſant la voix trop haut ou avec trop de contention & de vehemence, que

pouſſant ou retenant ſon haleine trop fort ou trop long-tems, ou par quelque autre ſorte de violence, on pouſſe les entrailles du centre du meſentere vers ſa circonférence; en ſorte qu'une partie eſt forcée de ſortir hors du ventre, & de ſe faire ouverture à travers du Peritoine & des anneaux des muſcles dans les aînes. En un mot, il y a tant d'accidens & de ſujets differens, qui deviennent à toute heure la cauſe occaſionnelle de cette maladie, qu'on peut dire qu'il n'y a gueres d'infirmitez, auſquelles le corps humain ſoit ſujet, qui reçoivent par tant d'endroits la ſource & l'origine de leur être.

Comment les inteſtins ſortent de leur place & tombent dans les aînes.

Lors donc que quelqu'une de ces cauſes ſurvient, & que par ſon moyen il ſe fait ou engendre une décente: il n'eſt pas difficile, aprés ce qui vient d'être dit, de connoître comment

& de quelle maniere elle se forme. Car en ce cas il faut se representer, qu'à l'endroit où la tunique exterieure du Peritoine s'alonge, & ou par son alongement elle produit de sa substance ce tuyau ou petit canal, qui contient & enveloppe en soy les vaisseaux spermatiques & leur sert de vehicule jusques dedans les bourses; la Tunique interne de cette membrane, n'étant plus toute seule assez forte, pour resister à la chûte ou à l'impulsion violente, que font les Intestins agitez par quelque-une des causes tant internes qu'externes, dont nous venons de parler, est aisément rompuë & déchirée, & que par le moyen de cette rupture, la partie de ces entrailles qui en approche le plus, se fait un chemin & passage libre dans les aînes, que les Grecs appellent Bubons, & cause par

conſequent cette eſpece de hernie, qui prenant ſa dénomination du lieu où elle ſe fait, eſt communément appellée Bubonocelle.

Il faut outre cela ſe figurer, que non ſeulement cette Tunique interieure du Peritoine eſt ouverte & déchirée du côté des Inteſtins, par la violence de leur impulſion ; mais encore que le conduit qui ſe fait par la production & alongement de la Tunique externe de cette membrane, doit neceſſairement ou ſe rompre, ou s'étendre en largeur, pour faire une eſpace capable de contenir la partie de la coëffe ou de l'inteſtin qui s'y gliſſe. Mais comme cela ne ſe peut pas faire, que les anneaux par leſquels ces choſes doivent paſſer toutes enſemble dans l'aîne, ne ſoient notablement élargis ; il faut abſolument que lorſ-

que la décente se forme, ces trous qui se trouvent naturellement dans les tendons des muscles, s'accroissent, & qu'ils acquierent une grandeur proportionnée au gonflement ou à l'étenduë de ce conduit dont ils sont le passage, & à la grosseur des corps qu'il reçoit dans sa capacité, afin qu'ils puissent faciliter leur sortie hors du bas ventre & leur donner entrée dans les aînes & dans les bourses. Car sans cela, il seroit évidemment impossible que les Intestins ni leur coëffe fissent jamais aucune irruption en dehors, ni que par consequent il se formât aucune veritable décente.

Mais dautant qu'il y a des personnes, en qui la coëffe qui couvre les Intestins, ne s'étend pas plus bas que le nombril, & qu'en d'autres elle se répand jusqu'au bas du ventre : aussi arrive-t-il,

De quelle maniere tombe l'épiploon, & a qui cette Décente peut arriver.

que tous les hommes ne ſont pas également ſujets à la décente que la chûte de cette partie peut cauſer. Car il n'eſt pas vrai-ſemblable, que ceux auſquels l'étenduë de la coëffe eſt limitée par la region Ombilicale, puiſſent ſouffrir aucune décente de cette partie dans les aînes, puiſque cette membrane ne peut pas atteindre juſques-là, ni par conſequent ſe gliſſer entre les tuniques du Peritoine, ou y être pouſſée par aucun des Inteſtins qui approchent des aînes, puiſque ne s'étendant pas juſqu'à eux, elle ne peut pas être pouſſée par eux-mêmes, ni ſuivre leurs mouvemens.

Si donc l'Epiploon ou la coëffe, par quelqu'accident particulier vient à tomber dans les aînes, & qu'il ne ſoit accompagné d'aucune partie de l'Inteſtin, qui le devance ou le ſuive : cette

Hernie, qui prenant le nom de cette membrane, qui ſort ainſi toute ſeule, eſt nommée ſimplement Epiplocelle, produit le long du plis de l'aîne, depuis l'anneau des muſcles juſqu'à l'os Pubis, une tumeur plus molle que dure & plus longue que large, & qui gliſſe & obeït facilement ſous le doigt. Cette eſpece de Hernie arrive indifferemment en chaque côté des aînes, & eſt commune en l'un & en l'autre ſexe. Il y a ſeulement cette difference, que dans les hommes elle peut tomber juſques dans les bourſes, & que dans les femmes, parce qu'elles n'ont pas les parties de la génération en dehors, elle demeure toûjours dans l'aîne, ſans jamais deſcendre plus bas.

Le ſigne qui fait cõnoître cette derniere Décente.

Mais ſi au lieu de cette membrane ou coëffe des Inteſtins, il arrive que les Inteſtins mêmes,

par l'effet de quelque mouvement excentrique & violent, se fassent tous seuls passage dans les aînes & qu'ils ne tombent pas plus avant ; cette décente, laquelle est incomplete, comme la precedente, prend le nom d'Intestinale ou d'Enterocelle, à cause que ce sont les boyaux ou entrailles, qui sortent seulement dans ce rencontre, & qui donnent lieu par leur évasion à la naissance de cette maladie.

Le signe de la Décente de l'Intestin iliaque & du Cœcum.

Comme l'Intestin iliaque ne peut sortir que double, la décente qu'il cause par sa chûte se fait connoître d'abord par une tumeur ronde & semblable à quelque corps glanduleux, qui s'est enflé dans les aînes. Le Cœcum étant comme un sac separé des autres Intestins, manifeste aussi sa chûte au commencement, sous une même apparence. Mais il y a cette difference à faire en-

tre la décente de l'un & de l'autre, que ce dernier Inteſtin ne tombe jamais que du côté droit, où il eſt ſitué ; mais à l'égard de l'Iliaque, cét accident luy arrive également des deux côtez, parce que dans les contours qu'il fait dans le bas ventre, il porte ſes conduits vers les deux aînes.

Les ſymptomes differens de ces deux ſortes de Décentes.

Ces deux ſortes de Hernies Bubonocelles ont chacune leurs ſignes & leurs ſymptomes particuliers. Car l'Epiplocelle conſerve toûjours quelque ſorte d'égalité dans la peine & dans l'inquietude qu'elle cauſe ; au lieu que l'Inteſtinale eſt inceſſamment accompagnée de differentes eſpeces de douleurs, & qu'elle produit à tous momens quelque nouvelle ſouffrance. La premiere n'a rien de violent ni qui paroiſſe pernicieux à la vie, auſſi arrivet-t-il ſouvent que la nature s'accoûtume à en ſouffrir

l'atteinte tant qu'elle ne s'étend pas plus bas que les aînes ; Mais la seconde est sujette à une si grande varieté d'accidents, & les douleurs qu'elle fait naître, s'aigrissent en tant de differentes manieres, qu'on peut dire qu'on n'est jamais loin du peril tant qu'on souffre cette décente. L'Epiplocelle ni le mal qu'elle cause, n'augmentent ni diminuent avant ni aprés le repas; au lieu que l'Enterocelle & les peines qu'elle produit, sont ordinairement plus grandes & moins supportables, aprés que l'on a mangé & que les boyaux sont pleins d'alimens, qu'elles n'étoient auparavant. De plus, il est certain que ceux qui sont atteints d'une Hernie intestinale, bien qu'elle ne soit encore qu'en son commencement & qu'elle ne se manifeste seulement que dans l'aîne, ont toûjours

jours juſte ſujet de craindre, que l'Inteſtin qui a déja fait éruption en dehors, qui s'eſt détaché du meſentere & a forcé le Peritoine & les muſcles, n'ayant plus rien qui le retienne, ne tombe à chaque moment dans les bourſes & ne produiſe à la moindre occaſion une décente complete; au lieu que ceux qui ne ſont attaquez que de l'Epiplocelle ſeule, ne voyent que rarement cette membrane tomber plus bas que les aînes, à moins qu'elle n'y ſoit forcée par quelque partie de l'Inteſtin, qui l'y pouſſe ou l'entraine avec ſoy.

Mais ſi entre les eſpeces de Bubonocelles, il eſt vray de dire que l'Inteſtinale ſoit eſtimée la plus dangereuſe; il eſt certain auſſi qu'entre ces décentes qui naiſſent dans les aînes par l'impulſion ou la chûte des Inteſtins, celle qui eſt cauſée par le Cœ-

Entre les décentes des Inteſtins celle du Cœcum eſt la moins dangereuſe

cum ou Borgne, quand il y tombe, eſt beaucoup moins à craindre, que celle qui procede de la chûte de l'Iliaque. Cét Inteſtin, qui ſepare les gros des petits & qui fait le commencement des uns & la fin des autres, n'étant en ſoy qu'une production de leur ſubſtance, ou un appendice en forme de boyau, lequel eſt écarté du rang des autres, & n'eſt point comme eux attaché aux plis du meſentere, & n'ayant rien par conſequent qui puiſſe ni le retenir, ni en empêcher la chûte, eſt ſujet, dit Galien, à tomber dans l'aîne & dans les bourſes, pour peu qu'il trouve le chemin frayé, ou l'ouverture facile à faire. Mais comme ſa longueur n'eſt ordinairement que de quatre à cinq doigts, & que ſa groſſeur ſurpaſſe rarement celle d'un poûce, ſa décente ne ſe peut mani-

fester que par une tumeur mediocre, à moins que la nature n'ait fait paroître quelque effet monstrueux dans la formation de cette partie.

Car le gros Intestin, dont il est une dépendance, étant attaché comme il est, tant au rein droit, qu'aux autres parties superieures du ventre; l'impossibilité de sa chûte, doit necessairement regler la qualité de celle qui arrive à ce boyau, qui ne pouvant pas l'attirer avec soy en tombant, ne peut porter dans l'aîne droite qu'une partie de sa substance, dont l'étenduë ne peut former qu'une décente d'une grosseur & d'une longueur fort limitée, & d'une consequence peu dangereuse. D'ailleurs cét Intestin dans sa chûte, ne pouvant sortir ni se glisser jusqu'aux bourses, qu'en étalant tout ce qu'il a de lon-

Les preuves de cela.

gueur, qui ne peut qu'à peine y atteindre, & non pas en se doublant, comme font necessairement tous les autres, quelque petit & étroit que soit l'anneau ou le trou des muscles par où il passe, il ne peut jamais encourir aucune sorte d'étranglement, ni être sujet aux symptomes & accidens fâcheux qui l'accompagnent.

Il faut ajoûter à tout cela, que quelque décente qui puisse arriver de cét Intestin, elle ne peut jamais interrompre notablement les fonctions de la vie, soit dans la distribution du suc alimentaire, soit dans l'expulsion des excremens que la nature en separe, soit mêmes dans la liberté que doivent avoir les feces du bas ventre de passer des petits Intestins dans les gros: parce qu'ayant son conduit particulier à côté de l'Iliaque & du

Colon, la matiere qui doit passer de l'un en l'autre, ne peut pas trouver dans la rencontre de ce petit canal, bien que toûjours ouvert, aucun obstacle ni empêchement qui arrétent cette matiere ou en retarde le cours. Tout ce qui en peut arriver pour le plus, est d'en divertir quelques particules, pour l'usage auquel la nature les destine, & pour la fin qu'elle se propose.

Car supposons que pour la commodité de la vie, cét Intestin ait été fait & placé en ce lieu, pour recevoir & lâcher peu à peu les excremens du ventre, de peur que passant avec impetuosité dans le gros Intestin ils n'y causent quelques douleurs, ou ne contraignent à une continuelle déjection, ainsi que Hoffman le pretend ; Ou que suivant Helmont, il garde ce

qu'il attire ou reçoit dans sa capacité, comme une matiere reservée pour servir de ferment stercorée, qui doit donner au rebut de l'aliment l'odeur & la qualité specifique de l'excrement humain ; Ou que, dans la pensée de Galien, il doive encore contribuer quelque chose en cét endroit à la perfection du chyle : il est toûjours constant, que sa chûte dans l'aîne ou dans les bourses, ne peut empêcher l'effet d'aucune de ces choses. Parce que n'étant naturellement attaché à rien, & étant en toute son étenduë dans une situation vague & sans contrainte, il n'est pas moins en état de faire & de continuer ses fonctions, étant glissé & répandu dans les aînes, que s'il étoit toûjours flottant sur la partie convexe des autres Intestins. Car la partie qui tombe de son

conduit, ne peut pas aller jusqu'à son orifice, lequel étant de la dépendance du corps de l'Intestin qui le retient, fait que sa chûte n'empêche pas qu'il ne soit toûjours également ouvert, pour recevoir & rendre les matieres par une seule & même ouverture, comme il faisoit auparavant.

Cette sorte de décente paroît être plus familiaire aux enfans & aux jeunes gens, qu'aux personnes d'âge. On peut toutefois montrer par le témoignage de beaucoup de fameux Medecins, qu'elle peut arriver à toutes sortes de personnes. Mais il y a cette difference entre les suites qu'elle a dans les uns & les autres; qu'à l'égard des personnes, qui ont passé l'âge, que la nature a prescrit pour l'augmentation & croissance de l'homme : cette Hernie est censée in-

Cette décente du Cœcum arrive plus souvent aux enfans qu'aux autres personnes.

curable, ou du moins tres-difficile à guerir; au lieu que dans les enfans & dans un âge tendre, cét Inteſtin étant une fois remis adroitement en ſa place, l'application de quelque petit Bandage, jointe à l'uſage de quelque fomentation aſtringente, guerit facilement cette Décente, ſans qu'elle revienne jamais en toute la vie. Parce que le trou par où cét Inteſtin avoit paſſé, étant retreci par le moyen du remede, ou du moins entretenu dans la petiteſſe qu'il avoit alors, & l'Inteſtin qui demeure au dedans & eſt retenu par le Bandage, joüiſſant du benefice de la croiſſance de l'âge & augmentant en groſſeur: il faut neceſſairement que le trou devenu par ce moïen trop petit & l'Inteſtin trop gros, établiſſent l'un & l'autre, par cette diſproportion que le tems a produit, une impoſſibilité manifeſte

nifeste au retour de cette Décente.

Mais il n'en est pas de même à l'égard de l'autre espece de Bubonocelle, qui est causée par la chûte de l'Intestin Iliaque; les effets en sont plus fâcheux & les suites plus importantes. Car bien que tant qu'elle ne s'étend pas plus bas que les aînes, elle semble en quelque façon qu'elle puisse être supportable, & qu'elle ne soit pas encore beaucoup à charge à la nature : il est neanmoins tres-constant, que dans cét état, où elle ne fait encore que commencer de paroître sous la figure d'une legere tumeur : elle ne laisse pas de devenir avec juste raison, le sujet d'une inquietude mortelle, à celuy qui à le malheur de se voir ainsi exposé aux premieres atteintes d'un mal, qui de petit en apparence, devient en effet tres-sou-

La décente de l'Intestin dans l'aîne quelque simple qu'elle soit, est beaucoup à craindre, à cause des accidens fâcheux qui la suivent.

vent, dans l'intervalle de peu d'heures, une maladie déplorable.

En quoy consistent ces accidens & de quelle maniere ils arrivent.

Car quelque mediocre que soit la portion de cét Intestin, qui s'échappant du bas ventre & forçant les tuniques du Peritoine & les anneaux des muscles, produit cette espece de Décente intestinale dans l'aîne; nous ne sçaurions bien établir de quelle maniere elle se procure cette sortie, sans avoir auparavant observé deux choses, lesquelles concourant necessairement à cette sorte de Hernie, en rendent les circonstances tres-dangereuses. La premiere est, que l'Intestin Iliaque, duquel il est ici question, n'ayant ni fin ni commencement dans le lieu qu'il occupe, comme étant uni de continuité avec ceux qui le suivent & le devancent, ne peut par consequent jamais couler

ut ſimple dans les aînes, ni
ſſer dans les anneaux des muſ-
es, qu'en ſe pliant en deux, &
preſentant double & de tra-
rs. Et la ſeconde eſt, que ces
neaux par où tombe cette par-
de l'Inteſtin, n'ont dans leur
t naturel qu'une ouverture
portionnée à la groſſeur des
ſſeaux ſpermatiques, & de la
nique du Peritoine qui les
ntient; ces trous n'ayant été
ts aux tendons des muſcles,
e pour eux, & afin de leur
nner paſſage dans les bourſes.
Ce qu'étant ainſi, nous ne
uvons pas douter, que lorſ-
e cét Inteſtin tente ſa ſortie
les trous de ces muſcles, ce
ſage ne luy doive être fermé
urellement, en ſorte qu'il ne
t le franchir & ſe le rendre
e, ſans qu'il ſe faſſe un grand
rt ou un relâchement con-
rable; parce que outre que

cette ouverture eſt égale au[x] vaiſſeaux qu'elle contient, [...] qu'elle eſt trop étroite pour e[n] recevoir d'autres; cét Inteſti[n] ne pouvant paſſer que doubl[é] & dans ce redoublement t[e]nant la place de deux; il n'y [a] pas lieu de croire que ces an[neaux] le puiſſent admettre da[ns] la capacité de leurs trous, ſa[ns] qu'il s'y faſſe toûjours quelq[ue] ſorte de violence. D'où il arri[ve] que cette partie d'Inteſtin s'[é]tant introduite par force da[ns] ces anneaux, elle ne peut y ſ[é]journer quelque tems ſans [la] rompre ou en dilater l'ouve[r]ture, ou bien ſans y ſouffrir [un] retréciſſement tres-grand [de] ſon conduit & une compre[ſ]ſion notable de ſa ſubſtance.

Comment par ſon moyen la diſtribution de l'aliment eſt empêchée.

Or toutes ces parties ne pe[u]vent pas être ainſi dans un ét[at] contraint & violent, qu'il n'[en] arrive bien-tôt quelque ac[...]

ment fâcheux & tres-pernicieux la vie. Car dans le tems que fait la premiere de nos digeſtions & que le chyle ſortant de l'eſtomach, eſt répandu dans tous les conduits du bas ventre : il eſt certain, que ce ſuc alimentaire, dont l'Iliaque eſt toûjours beaucoup plus rempli que les autres, n'ayant pas, à cauſe du retréciſſement que ſouffre le conduit de cét Inteſtin, par la compreſſion de ces anneaux qui le ſerrent, la même liberté qu'il avoit de couler & de ſe communiquer aux veines du meſentere, ne peut être diſtribué, ni ſon excrement expulſé en tems & lieu, ſuivant que l'exige la Loy de la nature & la neceſſité de la vie. Si bien que le trouble, que cauſe cette difficulté dans l'exercice de la plus noble & de la plus neceſſaire de toutes les fonctions vitales, plonge ſouvent

celuy qui est atteint de cette sorte de décente, dans un nombre infini d'autres peines, qui en dépendent ou en deviennent des suites inévitables.

Comment le mouvement des Intestins renversé.

Car en effet dans la consternation où la nature se trouve, à cause de l'empêchement, que cette espece de Bubonocelle apporte à l'effet de ses mouvemens, les esprits qui president au regime des parties affligées, s'irritent & s'échauffent, les humeurs qu'elles contiennent s'aigrissent, & tous ensemble causent l'inflammation & portent l'incendie dans les entrailles. Les extrêmes douleurs qu'en souffrent les parties du bas ventre, en ruïnent & détruisent toute l'œconomie; & dans le trouble des facultez naturelles, qui reglent dans les Intestins ce qui est de leur devoir, il arrive souvent que contre l'ordre & l'intention

de la nature même, le mouvement Periſtaltique ou vermiculaire de leurs conduits ſe fait à rebours, en ſorte que les filamens & les fibres, dont ſont tiſſuës leurs tuniques, par une agitation violente & entierement oppoſée à l'action qui leur eſt ordinaire, repouſſent ſouvent vers le haut ce qu'ils ont coûtume d'attirer ou de précipiter vers le bas, & renverſent par ce moyen tout l'ordre qui leur eſt preſcrit pour les fonctions & la conſervation de la vie.

Car bien qu'en ce cas l'Inteſtin, s'étant ouvert le paſſage par le Peritoine & les muſcles, ne manifeſte encore ſa ſortie dans les aînes, que par une tumeur qui ne ſemble pas fort conſiderable; Que ſon engagement dans les anneaux de ces muſcles ne faſſe paroître aucun ſigne

Cõment ſõt produites ces Coliques mortelles qu'on nomme Miſerere ou Trouſſegaland.

d'un étranglement veritable ; & qu'il y ait mêmes quelque lieu d'être persuadé, que ces anneaux ne sont ni ne peuvent pas faire une assez forte resistance pour contraindre & serrer l'Instin qu'ils embrassent, de telle maniere qu'ils puissent en retrécir le conduit & empêcher qu'il ne se décharge facilement du rebut des alimens & des matieres grossieres que la nature prescrit. Neanmoins, comme ce qu'il y avoit de plus liquide dans ce qui sort de l'estomach, a été succé par les veines dans les Intestins qui precedent, & que ce qui reste n'est presque plus qu'un excrement inutile ; aussi est-il absolument necessaire, que cét Intestin ait son conduit & son mouvement libres, pour l'expulsion de cette matiere, dont le séjour en cét endroit, ne peut être que fâcheux & préjudicia-

ble à la vie. Car pour peu que l'embarras de cét Inteſtin rende cette expulſion difficile, cette matiere reſtant plus qu'elle ne doit en cét endroit de ſon paſſage, acquiert par le moyen de la ſuccion continuelle des veines, une aſſez grande ſéchereſſe, pour ne pouvoir plus obeïr au mouvement de l'Inteſtin qui la pouſſe. De maniere qu'il y a lieu à tous momens d'apprehender, que cette matiere ainſi endurcie & retenuë dans ſa courſe, ne donne lieu à cette affection iliaque, que le vulgaire appelle *Miſereré*, dont l'effet eſt d'éteindre la vie en peu de jours, par un ſpectacle autant rempli d'horreur, qu'il eſt digne de commiſeration.

Or il n'eſt pas toûjours abſolument neceſſaire, pour que cét accident arrive, que l'Inteſtin ſouffre un étranglement parfait,

il ſuffit que le paſſage de ſon conduit ſoit rendu difficile, par le replis & la compreſſion qu'il endure dans le tendon où eſt l'anneau du muſcle, & que cela puiſſe ſuſpendre ou retarder l'écoulement des matieres, pour donner lieu à la naiſſance d'une ſi funeſte colique. Mais il y a outre cela une circonſtance tres-fâcheuſe, laquelle tres-ſouvent ne contribuë pas peu à ce malheur. C'eſt que l'experience fait voir, qu'encore que quelquefois on ait ſouffert aſſez longtems cette Décente inteſtinale dans l'aîne, ſans qu'elle ait produit aucun effet apparemment dangereux; il ne laiſſe pas d'arriver, que l'Inteſtin & l'anneau s'attachent ſolidement l'un à l'autre, par le moyen d'une callosité qui s'engendre & les unit tous deux enſemble ſi étroitement, que l'Inteſtin ne pou-

Tous leſquels accidens viennent ſouvent de ce que l'Inteſtin & le muſcle adherent l'un à l'autre à l'endroit de ſa Décente.

vant plus aller ni avant ni arriere, demeure fixe & arrété dans l'anneau, ſans que jamais il change d'état, quelque violent que ſoit le mouvement, que la perſonne qui porte cette Hernie puiſſe faire. La tumeur qu'elle cauſe n'augmente ni diminuë, & ce corps dur & calleux qui embraſſe & l'Inteſtin & l'anneau, la fait toûjours paroître égale, & ôte en même tems la liberté à l'anneau de s'élargir, & à l'Inteſtin celle de rentrer & ſortir, & de faire un plus ample progrés dans les aînes.

Cependant cette décente ainſi limitée, de quelque égalité qu'elle joüiſſe, ne laiſſe pas à la fin de produire un tres-mauvais effet, & lequel eſt d'autant plus à craindre, qu'il n'y a rien que la Medecine puiſſe mettre en uſage pour l'éviter, ni aucune

précaution qui ſerve à mettre le Malade en ſeureté. Car non ſeulement l'Inteſtin n'eſt pas dans ſon état naturel à cauſe du muſcle, qui le contraint ; mais encore cette calloſité, qui eſt un corps dur & de ſurcroît, le preſſe & le comprime davantage. De ſorte que cette ſituation où ſe trouve l'Inteſtin, ne pouvant être que tres-incommode & difficile pour le paſſage & la diſtribution de l'aliment : Il eſt preſque inévitable, que dans la ſuite du tems, pour peu d'inquietude qui ſurvienne dans le bas ventre, les matieres ne ſoient pas arrétées & retenuës dans un chemin ſi étroit, & qu'en peu de jours leur amas odieux à la nature, ne devienne pas la cauſe de cette cruelle colique, dont on a parlé ci-deſſus, & des ſymptomes effroyables qui l'accompagnent.

Tant d'accidens fâcheux, auſquels ſont ſi malheureuſement expoſées dans l'un & l'autre ſexe, les perſonnes qui ſouffrent cette Bubonocelle inteſtinale, ne font pas ſeulement voir, qu'entre toutes les Décentes, qui ſe terminent comme elle, dans les aînes; c'eſt ſans doute celle-là, qui eſt la plus à craindre, & dont l'atteinte doit avec raiſon être eſtimée la plus redoutable; mais encore font connoître l'extrême danger où elle doit neceſſairement précipiter les hommes, lorſque faiſant progrés des aînes dans les bourſes, elle acquiert par une chûte démeſurée de l'Inteſtin, ce qui luy eſt requis pour l'entier complement de grandeur & de malignité de ſon être. Car ſi lors qu'elle n'eſt encore qu'incomplete, & qu'elle ne s'étend pas plus bas que les aînes, elle eſt

De la décente de l'Inteſtin & de la coëffe ou épiploon dans les bourſes.

déja capable de produire de ſi mauvais effets ? que n'a-t-on pas lieu d'apprehender de ſa part, lors qu'étant une fois parvenuë dans les bourſes, il ne lui manque plus rien de ce qui peut luy ſervir pour accabler la nature & triompher de la vie. Alors comme le mal eſt extrême, les peines & les douleurs le ſont auſſi ; les ſymptomes ſont tous violens, & les effets n'en peuvent être que funeſtes, s'ils doivent avoir quelque proportion avec la cauſe qui les fait naître.

Ce mal conſideré de la ſorte, eſt du nombre de ceux, dont le progrés deſeſpere dés leurs premieres atteintes. A peine quelquefois commence-t-il de paroître, qu'on le voit au comble de ſon accroiſſement, & quelque ſoin que la nature prenne pour borner l'Inteſtin dans ſa

chûte, ses efforts deviennent bien-tôt inutiles, & l'os barré n'est plus une barriere assez forte, pour empêcher le cours de son irruption dans les bourses. Lorsque l'Intestin & la coëffe ont une fois passé dans les aînes, la tumeur qu'ils y causent, ne trouve pas toûjours dans cét endroit son étenduë limitée. Soit qu'ils sortent tous deux ensemble de la capacité du bas ventre, soit que chacun en son particulier se soit procuré cette sortie, si la prudence du Medecin n'y apporte pas promptement la précaution qui est requise, tout ce que la nature employe, pour servir d'obstacle à leur décente, n'empêche pas souvent qu'ils ne logent bien-tôt avec eux, dans le lieu où l'homme porte les organes de la propagation de son espece, le vehicule de l'excrement de son ventre. Une partie

de l'Inteſtin étant une fois détaché du meſentere, attire dans ſa chûte facilement l'autre à ſoy, & quelquefois en peu d'heures; ce qui ne paroiſſoit dans les aînes que ſous la forme d'une legere tumeur, devient dans les bourſes de la groſſeur de la teſte.

Cette Décente eſt appellée Complete, pour la diſtinguer de celle qui ne paſſe pas l'aîne.

Cette chûte des Inteſtins ou de la coëffe, étant une fois parvenuë à ce point, eſt proprement ce que l'on appelle une Hernie ou décente complete. Les femmes en ſont exemptes lors qu'elle eſt dans cette eſpece ou degré de malignité, à cauſe de la ſituation de leurs parties naturelles, qui ſont renfermées en dedans. De ſorte que c'eſt une infirmité qui n'eſt attachée qu'au malheur de l'homme ſeul, qui en ſouffre l'atteinte en tous les tems de ſa vie, & en quelque âge qu'il puiſſe être. Mais ſuivant les diverſes manie-

res

res qu'elle l'attaque ou le surprend, on mesure la grandeur des peines & des douleurs qu'elle cause, & le danger dont elle peut être suivie.

Car quelquefois il arrive, que les Intestins ou leur coëffe se glissent imperceptiblement des aînes dans les bourses, sans que leur chûte soit précedée d'aucun effort ni violence sensible. Comme ces entrailles tombent & se suivent l'une l'autre peu à peu, la tumeur qu'elles excitent est au commencement tres petite; mais elle va toûjours croissant, jusqu'à ce que les parties de l'Intestin ou de la coëffe, se multipliant dans les bourses, elle devient enfin d'une grosseur démesurée. En ce cas le peu de resistance, que trouvent ces parties dans leur chûte, fait juger que cette décente qu'elles causent, est moins un effet d'au-

Elle arrive en deux manieres.

cune violence qu'elles ayent souffert, que du relâchement du Peritoine, du mesentere & des muscles, qui prestent & obeïssent plus facilement à ce qui les pousse, que ne doit permettre la Loy de la nature & la necessité de la vie.

Quelquefois sans qu'il se fasse autre rupture qu'aux simples Décentes.

Aussi dans cét état, ne voit-on pas qu'il se trouve en toutes ces parties, autre rupture que celle qu'on a coûtume d'observer dans les simples Bubonocelles. Il n'y a que la tunique interieure du Peritoine qui soit ouverte, par laquelle ouverture l'Intestin ou la coëffe tombent dans le conduit, que forme par son alongement l'autre tunique, & remplissent par ce canal peu à peu toutes les bourses. D'où il est aisé de conclure, qu'un relâchement si grand & si facile, ne peut vrai-semblablement proceder que de quelque af-

fluence d'humeurs, qui procurant à toutes ces parties une trop grande molleſſe & fluidité, les diſpoſe à une dilatation trop aiſée, & qui fait qu'elles ſuccombent ſous la moindre impulſion, que peut faire la partie de l'Inteſtin ou de la coëffe qui ſe preſente. Si bien que cette diſpoſition, qu'acquierent par trop d'humidité tant les membranes que les muſcles, fait que non ſeulement le conduit du Peritoine s'étend à proportion de la groſſeur & de l'étenduë des corps qui entrent & s'inſinuënt dans ſa capacité; mais auſſi, que les anneaux des muſcles s'élargiſſent & ſe dilatent notablement, pour fournir aux Inteſtins, à leur coëffe, aux vaiſſeaux ſpermatiques, & au conduit qui porte toutes ces choſes, la liberté de leur paſſage juſques dedans les bourſes.

Ce qui se manifeste par les simptomes propres.

Mais parce que tout cela se passe sans autrement forcer les parties, qui concourent ou compatissent dans la formation de cette décente : aussi toutes les douleurs, que la personne souffre dans le plus fort accés de ce mal, ne se font ressentir que par rapport à la renitence que fait le Peritoine, à cause de la pesanteur des Intestins ou de leur coëffe, qui étant glissez dans le conduit, le tire vers le bas, & oblige en même tems toutes les parties du ventre, que le Peritoine enveloppe, à consentir à ce mouvement. Ce qui fait que ce conduit venant à s'étendre & s'alonger, à proportion de la largeur & profondeur des bourses qui le reçoivent, forme comme un second ventre pendant entre les cuisses de l'homme, que la necessité substituë à celuy de l'hypogastre.

De ſorte que le Malade, à cauſe de cette grande tenſion & tiraillement, que ſouffre le Peritoine, & de cette dilatation extraordinaire, qui ſe fait en toute l'étenduë de ſa ſubſtance, ſe trouve neceſſairement expoſé à de tres-vives & tres-preſſantes douleurs, par l'effet de la ſenſibilité exquiſe, qui eſt propre & naturelle aux parties membraneuſes du corps. Et dautant que le Peritoine ne peut pas être bandé & tendu ainſi contre nature, qu'il ne contraigne & preſſe en même tems les entrailles, qu'il contient & auſquelles il ſert de couverture; qu'il ne peut pas auſſi être attiré vers le bas par la peſanteur des Inteſtins, qui alongent la tunique exterieure de ſa membrane, & s'en font une enveloppe dans les bourſes, qu'il ne faſſe obeïr à cette attraction les

Quels ſont ces ſymptomes & les douleurs qu'elle cauſe.

parties, qui luy ſont ou jointes ou contiguës dans le ventre. Auſſi ne ſe peut-il pas faire, que dans un état ſi violent, le Peritoine ne tende par de continuels mouvemens, à ſe détacher des parties voiſines qui le retiennent, & que par conſequent cét effort, auquel l'excés de ſa douleur & de ſa peine l'engage, ne communique ſes ſouffrances aux autres parties qui l'environnent, ou qui ont quelque connexité avec luy.

Quelles sõt les parties qui les ſouffrent.

D'où il s'enſuit, qu'outre la peine que ſouffre la nature par l'effort que fait le Peritoine, & par le tourment qu'endurent les Inteſtins en leur parties convexes, à cauſe du détachement & de la ſeparation qui ſe fait dans cette maladie, de la membrane exterieure de leurs conduits d'avec celle du meſentere : la compreſſion que leur cauſe cét

état de tension & de renitence, & cette attraction continuelle, que le fardeau que porte le Peritoine hors du ventre, luy fait faire des parties superieures de sa substance vers le bas, produisent & entretiennent tant dedans que dehors leurs canaux, la cause occasionnelle de plusieurs tranchées & coliques violentes, & de beaucoup d'autres insupportables douleurs qui affligent le Malade, lorsque l'accident de cette Décente ainsi complete luy survient.

A quoy il faut ajoûter, pour faire le dénombrement du reste des peines, que l'homme souffre dans cét état; que le Peritoine ne contient pas seulement en sa capacité toute la masse des petits & des gros Intestins; qu'il tient encore enveloppé entre ses deux tuniques qui composent sa membrane, le corps de

Quelles sõt celles qui compatissent.

la vessie ; qu'il porte dans son alongement les vaisseaux spermatiques vers les bourses ; qu'il est joint par en haut fort étroitement au Diaphragme & par en bas à l'os Pubis, & à celuy des hanches ; qu'il est attaché à ce concours de tendons des muscles, qui compose cette ligne blanche qui commence vers l'orifice de l'estomach & s'étend jusqu'à l'extrêmité du bas ventre ; qu'enfin il a quelque connexité & rapport avec tout ce qu'il y a de parties nobles dans le corps de l'homme : de sorte qu'il ne faut pas s'étonner, si par l'effet de cette union & d'une correspondance si generale, toutes les parties souffrent avec le Peritoine, & portent chacune sa part des peines & des tourmens qu'il endure.

Ainsi l'on voit dans l'accés de cette

cette maladie, que le cœur en ſouffre par la foibleſſe où il tombe d'abord ; que l'eſtomach eſt tourmenté par la ſubverſion de ſes membranes, par le trouble de ſes fonctions, par des mouvemens convulſifs & des vomiſſemens continuels ; que le Diaphragme ſe contracte & ſe reſſerre de peine & de douleur ; que la Poitrine & le Poûmon ſe trouvent oppreſſez, la reſpiration interceptée ; & que le Malade prés de ſuffoquer ſe trouve attaqué des plus dangereux accidens, auſquels puiſſent être ſujets les organes ſpirituels dans l'extrêmité de leurs peines. L'on voit encore en cét état, que les Hypochondres s'enflamment ; que les muſcles qui couvrent toute la capacité anterieure du corps, ſe contractent & ſont agitez par des mouvemens, qui ſont ſans regle, comme les peines qu'ils

ſouffrent ſont ſans meſure. L'on voit enfin par cette même raiſon, que toutes les parties du corps, juſqu'à celles qui font le ſiege de la vie & le thrône de la raiſon, par le rapport & la connexité qu'elles ont mediatement avec cette partie affligée, compatiſſent aux tourmens & aux douleurs du bas ventre : de ſorte qu'on peut dire, que horſmis la mort, il n'y a point de malheur, qui ſoit comparable à celuy qui ſuit de prés une Décente complete.

L'autre maniere que la Décente complete ſe forme.

Mais ſi cét état eſt beaucoup à plaindre, celuy dans lequel on tombe, lorſque l'entiere rupture du Peritoine & des muſcles ſe fait, le doit encore être davantage. Car ſouvent il arrive, que l'Inteſtin ne ſe fait pas ſeulement paſſage dans les bourſes par le conduit du Peritoine, mais mêmes que par quelque

effort extraordinaire le Peritoine se déchire, tant dedans que dehors, les anneaux s'élargissent, & l'Inteſtin ni la coëffe ne trouvant plus d'obſtacle, ſortent tout d'un coup & tombent en quantité dans les bourſes. Le paſſage eſt alors trop ample & la playe trop large & trop étenduë, pour pouvoir limiter le tems, la regle & la meſure de cette chûte. Comme l'effort ſe fait ſubitement, la Décente arrive de même.

Les parties des Inteſtins ne ſe ſuivent pas dans une chûte ſi précipitée, & ne tombent pas l'une aprés l'autre, comme dans l'eſpece precedente, où le conduit du Peritoine limite leur paſſage, & regle la grandeur de leur chemin & la vîteſſe de leur décente. En celle-cy les Inteſtins tombent en deſordre, en un moment & preſque tous à la

En quoy elle differe de la precedente.

fois. La bréche qu'ils se sont faite à travers du Peritoine & des muscles, fait la licence de leur irruption, la liberté & la regle de leur passage. Et au lieu que dans l'espece ci-dessus, les Intestins en tombant se revêtent de la tunique externe du Peritoine pour entrer dans les bourses, en celle-cy ils y passent entre les muscles & la peau. Etant une fois sortis de la capacité du bas ventre, il n'y a plus que la peau seule, qui les cache à nôtre vûë, & les deffende contre l'injure de l'air qui les environne. De sorte que dans la tumeur qu'excite leur décente, nos sens remarquent facilement leur ordre & leur situation, leur mollesse & leur dureté, & les doigts discernent fort bien la consistance des matieres qu'ils contiennent, & que l'état & la disposition de leurs conduits em-

pêche ſouvent la nature de pouvoir expulſer.

Or dans cette Décente, bien qu'elle ſoit effectivement la plus déplorable & la plus funeſte de toutes, on ne reſſent pas neanmoins les mêmes douleurs de renitence & de tiraillement que l'on ſouffre dans la Hernie precedente, où la tunique du Peritoine porte dans ſon alongemen les Inteſtins relaxez. Parce que cette partie, auſſi-bien que les muſcles qui la couvrent, étant déchirez, comme ils ſont, il ne ſe trouve plus ni membranes, ni tuniques, ni fibres, ni tendons qui puiſſent faire en ce cas la moindre reſiſtance, ni être expoſez à ſouffrir aucun effort dans l'action de cette Décente : Si bien que les Inteſtins trouvant ainſi une ouverture plus grande qu'il ne leur faut, pour la facilité de leur ſortie, la ſeule pro-

Les ſymptomes & les douleurs qu'elle cauſe tãt dans les parties affectées.

penſion que leur donne leur peſanteur, & celle des matieres, dont ils ſont ordinairement pleins, eſt alors plus que ſuffiſante, pour aſsûrer leur ſortie & ſe maintenir dans la liberté de leur paſſage. Car en ce cas la nature n'a plus rien, qu'elle puiſſe employer ni mettre en uſage pour arréter ni mêmes retarder l'impetuoſité de leur chûte.

Les Inteſtins tombant de la ſorte entre les muſcles & la peau, ſans trouver aucun obſtacle, ni ſans que rien s'oppoſe ni ſe puiſſe oppoſer à leur décente, ne précipitent, ni peuvent précipiter avec eux aucune partie du Peritoine, qui ſoit capable, en ſuccombant ſous le faix de leurs conduits, d'attirer à ſoy les autres parties de cette membrane, qui luy ſont contiguës, ou unies par continuité de ſubſtance: de maniere que dans cette Décen-

te, le Peritoine, quelque rompu & déchiré qu'il puiſſe être, ne produit dans la peine & le tourment qu'il endure, aucun ſentiment de ſouffrance, qui paroiſſe proceder d'aucun tiraillement, attraction ou autre mouvement violent de cette nature, mais bien d'une douleur vive & poignante, & comme d'un déchirement & une entiere laceration des entrailles.

Cette douleur que la grandeur du mal ſuſcite dans des parties ſi ſenſibles, & qui ſont unies par connexité ou correſpondance avec celles qui ſont les plus utiles & les plus neceſſaires à la vie, engage preſque toutes les autres parties du corps à compatir aux peines & aux inquietudes que ſouffre la nature dans les organes du bas ventre. De ſorte que celuy qui ſe trouve malheureuſement accablé par

Que dans celles qui leur ſont connexes.

l'accident d'un mal ſi étrange, ſe trouve expoſé par ſon moyen à preſqu'autant de ſymptomes cruels & de tourmens differens, qu'il y a de differentes parties, qui concourent aux actions & mouvemens de la vie.

L'une & l'autre de ces Décentes empêchent.

L'une & l'autre de ces Décentes, lors que par le malheur ou la mauvaiſe conduite de celuy qui en eſt atteint, elles ſont parvenuës au comble de grandeur & de malignité qu'elles doivent avoir, pour être ce que l'on appelle Hernies entierement completes, terminent ordinairement le cours de tant de maux qu'elles cauſent, par une cataſtrophe terrible, & qu'une même diſpoſition des parties affligées, rend commune à toutes les deux. Car comme ces Inteſtins ainſi tombez dans les bourſes, ſe trouvent par l'effet de cette chûte dans une ſituation,

qui ne peut être qu'incommode & peu convenable aux fonctions, que la nature exige de leurs conduits, pour le maintient & la conservation de la vie; Aussi ne peuvent-ils pas en cét état produire les mouvemens que leur devoir & la necessité leur prescrivent, tant à l'égard de la distribution du chyle dans les veines, que de l'expulsion des feces & superfluitez des alimens qu'ils contiennent.

L'impossibilité de la premiere de ces fonctions, procede de ce que ces Intestins, étant par cette chûte separez du mesentere, qui est le seul vehicule de ces veines; elles ne peuvent plus étendre leurs vaisseaux sur la partie convexe de ces Intestins, pour y porter le sang ou succer le chyle qui s'y trouve. De sorte que par ce défaut il ne se fait plus aucune distribution du suc

La distribution du suc alimentaire.

alimentaire de ces conduits dans les veines, de même que ces veines n'y portent plus le ſang & les eſprits comme elles faiſoient avant que cette Décente les eût ſeparées d'avec eux & interrompu leur commerce. La ſeconde fonction de ces Inteſtins, qui regarde la ſeparation des excremens, n'étant pas moins importante que l'autre, n'eſt pas auſſi moins difficile. La diſtance qu'il y a du lieu qu'ils occupent dans le fond des bourſes, à celui que rempliſſent dans le bas ventre, ceux dont ces Inteſtins tombez ou relaxez font partie, ne permet pas que cét excrement puiſſe aiſément remonter vers le Colon ou le reſte de l'Iliaque pour ſe décharger d'une matiere, dont le ſejour ne peut être qu'onereux à la nature & tres-ſouvent pernicieux à la vie.

Et la ſeparation des excremens du ventre.

De ſorte que cét excrement ainſi retenu, ne tarde gueres à perdre l'humidité, qui le rendoit fluide. Il devient en peu de temps de conſiſtance dure, & cette qualité qu'il contracte par l'interruption de ſon mouvement, fait qu'il s'affermit & ſe fixe dans l'endroit le plus embarraſſé de l'Inteſtin. Sa dureté ſuffit pour boucher le paſſage à l'aliment qui ſurvient : Si bien que les matieres ſe trouvant arrétées dans ce lieu le plus important de leur courſe, acquierent par contagion, la qualité & l'odeur ſpecifique de l'excrement. L'eſtomac fournit inceſſamment par l'aliment qu'il envoye dequoy faire l'augmentation de ces ordures. Quelque heureuſe que ſoit ſa digeſtion, l'effet n'en peut être que dangereux au Malade. Ce qu'il fait pour le nourrir, ne peut ſervir en cét état, que pour

Sont la cauſe de l'affection Iliaque.

avancer la fin de ce qu'il veu[t] faire vivre. Tout ce qui pass[e] de sa cavité dans celle des In[-] testins, n'y est pas plûtôt arriv[é] qu'il s'y corrompt : de maniere que plus on leur fournit d'ali[-] ment, plus l'excrement s'ac[-] croît dans leurs conduits ; & bien-tôt cette partie du corps où les viandes reçoivent par leur digestion le premier caractere de vie, reçoit elle-même dans l'ex[-] crement que l'Intestin regorge le caractere de la mort.

Soit par l'endurcissement des matieres dans les menus Intestins.

La Nature s'irrite par l'affluen[-] ce d'une matiere si odieuse ; les veines du Mesentere se con[-] tractent & resserrent leurs ori[-] fices ; leur succion cesse le long des Intestins ; & ne pouvant sans un danger & un peril manifeste, attirer en dedans une matiere si farouche, le rebut qu'elles en font, est cause que tous les In[-] testins sont bien-tôt farcis &

mplis d'excremens jusqu'au Pi-
re. Le cœur en tremble aussi-
, l'esprit se trouble, tous les
embres tombent d'abord en
nvulsion ; la bouche & l'ha-
ne sentent l'excrement ; les
glots partent en foule de l'es-
mach, lequel ne pouvant pas
uffrir plus long-tems cette ma-
re corrompuë, la pousse vers
rifice, & obligeant ainsi le
alade de la vomir & rejetter
r la bouche, termine en peu
heures le cours d'une vie mal-
ureuse, par un spectacle au-
nt digne d'horreur que de
tié.

Cette cruelle passion de l'In-
tin iliaque n'est pas seulement
effet de ces décentes, en tant
q'elles donnent lieu à l'amas &
endurcissement des matieres
ns les Intestins ; mais elles
uvent encore en être la cause,
r un autre moyen, auquel cet-

Soit par un étranglement de leurs conduits.

te conjeſtion d'excremens ni ce deſſéchement de matieres peuvent n'avoir aucune part. Lors par exemple, que la Décente ſe forme par la ſeule rupture d'une des tuniques du Peritoine, & que l'Inteſtin ne tombe dans les bourſes que par le conduit ordinaire, comme ce conduit & les anneaux des muſcles par où il paſſe, n'ont été faits que pour contenir & conduire dans les bourſes l'artere & la veine qui prepare & porte la ſemence ; Il eſt certain que horſmis la rupture entiere du Peritoine & des anneaux, quelque effort ou relâchement qui ſe ſoit fait, ce chemin par où l'Inteſtin paſſe ne peut d'abord être que fort étroit en comparaiſon de ce corps & des matieres qu'il renferme, auſquelles il donne paſſage. C'eſt pourquoy l'Inteſtin qui tombe toûjours double, fort

tant par cét endroit, ne peut être que dans un état de contrainte & de compression, qui doit en quelque façon empêcher le cours des alimens dans ses conduits. De sorte que si vous ajoûtez à cela, que la proprieté naturelle des Intestins, est non seulement d'être toûjours pleins de vent; mais mêmes de convertir en vents une partie de ce qui est destiné pour la nourriture & l'entretien de leur être; que suivant que les matieres qu'ils reçoivent s'aigrissent, les vents qui s'en forment dans leurs cavitez, ont une qualité corrosive, qui trouble la paix & la tranquilité des entrailles; que dans ce desordre ces Intestins venant à se gonfler, par l'effet de leurs souffrances, & par la presence de tant de vents qu'ils renferment, cette partie de leurs conduits qui se trouve pressée dans

les anneaux des muſcles, doit neceſſairement ſouffrir une eſpece d'étranglement, qui ôte entierement la communication de la partie de l'Inteſtin, qui eſt embarraſſée dans les bourſes, avec celle qui eſt reſtée dans le bas ventre. D'où il s'enſuit que le Malade, ne peut pas éviter de tomber dans cette furieuſe colique ou affection iliaque, dont il a été parlé ci-deſſus, avec toutes les inſupportables douleurs, & les cruels ſymptomes qui accompagnent cette funeſte maladie.

Soit par penetratiō de leurs parties l'une dans l'autre.

Cét accident peut auſſi arriver dans ces deux ſortes de Hernies completes, par un mouvement oppoſé des parties de l'Inteſtin, par le moyen duquel mouvement, elles ſe penetrent & entrent l'une dans l'autre, comme feroit à peu prés le cuir d'un gand, dont on repoufferoit

&

& feroit entrer l'extrêmité du doigt vers le milieu. Cét Inteſtin qui eſt ainſi tombé malheureuſement dans les bourſes, n'étant plus alors attaché, comme il étoit avant ſa chûte, aux plis du meſentere, n'occuppe à l'endroit où il eſt, qu'un lieu & une ſituation vagues, où il a la liberté entiere d'exercer toutes ſortes de mouvemens. Si bien que s'agitant diverſement dans les bourſes, ſuivant le ſentiment de ſes inquietudes & les diverſes impreſſions de l'eſprit vital qui l'anime : il luy arrive ſouvent, que les parties qui le compoſent, ſe mouvant & étant portées l'une contre l'autre à ligne droite, leurs fibres s'étendent & s'élargiſſent d'un côté, pendant que de l'autre ils ſe reſſerrent. Si bien que la plus étroite de ces parties, penetrant dans celle qui ſe trouve la plus

large, celle-cy reçoit le corps de celle-là dans sa capacité, & se double & remplit de sa membrane, qui se fronciſſant & se ramaſſant pour cét effet, bouche entierement le paſſage de l'Inteſtin. Ce qui vrai-semblablement ne peut pas causer moins de peine, & porter moins de danger au Malade, que si l'Inteſtin souffroit en soy un étranglement veritable.

Soit en se tordant comme une corde.

Mais ce n'eſt pas encore là le dernier moyen par lequel se forme, dans ces Décentes completes, l'obſtruction entiere de l'Inteſtin. Car il arrive tres-souvent, que non seulement lorſque les Inteſtins sont dans les bourses, mais aprés mêmes qu'ils ont été remis & repouſſez dans le bas ventre, leurs conduits qui ne sont attachez ni retenus à rien, qui en puiſſe regler l'ordre, le rang, ni la situation dans

ı cavité qu'ils occupent, se contournent & se tordent eux-mêmes; & par cette torsion qu'ils se donnent, comme lors qu'on file ou tors une corde, il se fait un étranglement qui serre l'Intestin, & le ferme aussi étroitement que pourroit faire un fil, dont on auroit lié en cét endroit cette partie de son conduit. Cette sorte d'étranglement semble avoir été celle-là seule, à laquelle les anciens Medecins ont rapporté la cause de l'affection Iliaque. Et pour cette raison ils ont appellé cette maladie du nom de Chordapsus, à cause qu'en cét état pitoyable, où l'on se trouve, lors qu'on est atteint de cette maladie, l'Intestin se tourne en forme de corde, & ses parties se trouvent divisées & separées l'une de l'autre, de la même façon que fait un Cuisinier, lors que par une

ſimple torſion, il partage le boyau d'une ſauſſiſſe en plu-ſieurs morceaux ſans le rompre. Tellement que par ce nœud, que la continuation du même mouvement qui l'a formé, rend toûjours plus fort & plus étroit, le paſſage de ce conduit dans les autres entrailles, ſe trouve entierement bouché, & par conſequent le commerce entre l'eſtomach & les inteſtins, ne ſe trouvant pas moins interrompu, que dans les obſtructions precedentes; la Nature ne peut plus, que vainement travailler à ce qui regarde l'entretien d'une vie, dont la perte en cét état ne peut être qu'inévitable.

Voilà, ce ſemble, la meilleure partie des ſymptomes & accidens fâcheux, que peuvent procurer les Décentes completes, lors qu'elles arrivent par la chûte des petits Inteſtins; Ceux

que le Cœcum & la Coëffe, peuvent causer en tombant jusques dans les bourses, ne sont pas d'une si grande consequence, ni d'une suite si dangereuse. De la décente de l'Intestin Cœcum.

Car pour ce qui est du premier, non seulement il est rare; que cét Intestin étant court, comme il est, puisse descendre jusques dans les bourses; mais quand bien, suivant que Riolan, Hollier, Duret & quelques autres fameux Medecins ont écrit, cette profonde Décente ne seroit pas seulement profonde, mais encore aussi frequente que celle qui arrive aux menus Intestins; il est certain que dans le plus haut degré où son excez peut atteindre, elle n'est pas capable de rien produire qui approche des souffrances dont nous venons de parler. Cette sorte de Décente est moins dangereuse que les precedentes.

Nous ne contesterons point ici ce que l'autorité de Galien

ſemble avoir decidé ſur ce ſujet, en ſon Commentaire ſur l'Aphoriſme 3. d'Hippocrate Sect. 4. &c. Que cét Inteſtin étant libre, comme il eſt, & comme detaché du reſte des entrailles, ſa chûte du côté droit dans les bourſes, eſt un accident qui ne luy eſt pas moins ordinaire, qu'aux autres boyaux qui le precedent. Nous dirons ſeulement, que ſoit que l'alongement & la dilatation de la tunique externe du Peritoine luy ſerve de conduit pour faciliter ſa ſortie du bas ventre, ou ſoit que le déchirement & la rupture entiere de toutes les deux tuniques, dont eſt formé le corps de cette membrane, luy laiſſent le paſſage libre & cette porte ouverte pour deſcendre ainſi dans les bourſes. La douleur que peut exciter une Hernie de cette nature, ne laiſſe pas dans

Elle ſe fait quelquefois par la ſeule dilatation du Peritoine & quelquefois auſſi par ſa rupture.

es circonſtances d'avoir dequoy ſe faire craindre, & ſe rendre redoutable à celuy qui ſe voit atteint ou menacé de ſon accez. Car encore que cét Inteſtin, gliſſant par dedans la tunique du Peritoine dans les bourſes, n'ait pas une étenduë de corps aſſez grande, pour le forcer & l'élargir, autant que peut faire cette longue ſuite de boyaux entortillez qui compoſent celuy que l'on appelle Iliaque; que ce même Inteſtin ſe mêlant dans ce conduit avec les vaiſſeaux ſpermatiques, leſquels y ſont contenus, ne puiſſe pas les preſſer & comprimer, avec tant d'effort ni de violence, que peut faire cét autre, qui n'y entre jamais que plié & que ſon corps ne ſoit double; & qu'enfin ce boyau, ayant peu d'étenduë en longueur & n'étant pas ſujet à ſe gonfler & ſe remplir de vents,

comme les Inteſtins, qui le devancent ou le ſuivent, ne ſoit pas capable de produire aucun étranglement, ni former une tumeur aſſez grande au fond des bourſes, ni d'un poids aſſez fort, pour engager le Peritoine dans une tenſion extrémement douloureuſe; Neanmoins il ne ſe peut pas faire, qu'il entre & s'inſinuë actuellement tel qu'il eſt, dans un conduit ſi étroit qu'eſt celuy par où il paſſe, & qu'il ſe meſle avec des vaiſſeaux ſi nobles & ſi délicats, qu'il n'y produiſe une compreſſion & une renitence aſſez forte, pour faire naître des peines & des douleurs, que le tems rend ſouvent inſupportables & quelquefois funeſtes au Malade.

Quels ſont les ſymptomes de cette Décente lorſque le Peritoine eſt ſeulement dilaté.

D'ailleurs, s'il eſt vray que ce ſoit dans ce premier des gros Inteſtins, que doive ſe faire actuellement la ſeparation des excremens

mens d'avec le reste du chyle; qu'il contienne à cét effet le ferment stercorée, dont la nature se sert en cét endroit, pour donner au rebut de la nourriture la qualité de l'excrement humain; ou soit enfin que cét Intestin ait été fabriqué de la sorte, pour arréter cét excrement au passage, & en regler l'expulsion dans les autres conduits; Il est pareillement tres-constant, que lorsque cette espece de Décente arrive, ce boyau n'est plus en état de pouvoir exercer aucune de ces fonctions, quelle que puisse être celle que la Nature en exige. Dautant que par la constriction & le resserrement qu'il endure dans un conduit si étroit, lequel n'a été fait que pour le passage d'une artere & d'une veine seulement: il semble en quelque maniere impossible, que la seule ouverture qu'il a, & qui

fait qu'on le nomme Borgne, ne ſoit pas en quelque façon bouchée ; & que cette obſtruction qui paroît d'une conſequence infaillible, ne luy ôte pas en même tems la communication, qu'il doit neceſſairement avoir avec les autres Inteſtins, pour s'acquiter dignement de tout ce que la vie peut exiger de ſon devoir.

De ſorte qu'en cét état, ce boyau ne pouvant plus rien donner au Colon, ni recevoir de l Iliaque, ni par conſequent ſatisfaire à ce qui eſt de l'intention de la Nature : il s'enſuit que l'action du ferment qu'il renferme, étant empêchée par le moïen de cette obſtruction, il ne ſe peut plus faire aucune tranſmutation du reſidu de la nourriture en veritable excrement ; ſi bien que par le défaut de cette qualité, (dont l'effet eſt de

rendre l'excrement familier au gros Inteſtin & ami de ſes membranes) ce reſidu de nos viandes devient une matiere ennemie de la vie, & la cauſe ordinaire des diverſes inquietudes que la nature ſouffre dans l'étenduë de ce conduit. Il arrive auſſi que l'ouverture de ce même boyau ſe trouvant bouchée par cette obſtruction & ne pouvant plus par conſequent arréter ni retenir à ſoy aucune choſe de ce qui doit paſſer des petits aux gros Inteſtins, il ne ſe peut plus faire par ſon moïen aucune ſeparation de ce qu'il y a d'impur & de groſſier dans l'aliment. Ce qui eſt cauſe que l'excrement & le chyle ſont pouſſez peſle-meſle dans le Colon, ſans que rien les puiſſe plus arréter, ni apporter aucune moderation dans leur courſe. De façon que ces gros In-

teſtins, par l'impetuoſité avec laquelle ces matieres paſſent toutes cruës & ſans obſtacle dans leurs conduits, ſe trouvent engagez dans la neceſſité incommode d'une continuelle excretion, qui ne peut être exempte ni de tranchées, ni de douleurs d'entrailles, étant cauſée, comme elle eſt, par la preſence & le paſſage continuel d'une matiere, qui ne peut être que nuiſible & odieuſe à la nature.

Toutes ces peines, de quelque maniere qu'on ſe les puiſſe imaginer, peuvent outre cela devenir la ſource & l'origine d'une infinité d'autres beaucoup plus grandes; la Nature ne pouvant pas ſouffrir en une partie du corps ſi ſenſible, que toutes celles qui lui ſont contiguës, ou qui luy ſont unies par quelque ſorte de connexité & de rapport, ne compatiſſent à de ſi rudes

souffrances. Mais il seroit ennuyeux d'aller chercher dans le détail & l'examen de tant de maux, qui peuvent naître à l'occasion de cette Décente, les preuves que la nature nous donne de l'infirmité & de la misere de l'homme. Nous nous contenterons de dire seulement, que la plûpart de tous ces accidens & symptomes fâcheux dont nous venons de parler, ne sont des effets de la Décente complete du Cœcum, ou boyau que l'on appelle Borgne, qu'entant qu'elle se fait sans rupture ni déchirement, mais seulement en dilatant par sa sortie hors de la cavité du bas ventre, la production ou alongement de la tunique externe du Peritoine & les anneaux des muscles, par où cette tunique alongée en forme de conduit se fait passage dans les bourses.

Quels sont les signes & accidés de cette même Décente lorsque le Peritoine est rompu, &c.

Mais lorsque cette Décente arrive par la rupture & le déchirement du Peritoine & des muscles, les douleurs qu'elle cause sont differentes & ses effets se font sentir d'une autre maniere. Car comme par le moyen de cette rupture, il se fait une ouverture beaucoup plus grande & plus étenduë, que ne requiert le passage seul de l'Intestin; aussi est-il certain, que ne trouvant par cette raison aucune chose dans un chemin si large, qui puisse ni le presser, ni le contraindre, ni lui faire la moindre resistance, il glisse aisément entre cuir & chair dans les bourses, sans que rien le puisse incommoder dans une chûte si facile. Si bien que cét état, quelque violent qu'il soit, ne pouvant exciter aucune tension dans les tuniques du Peritoine, duquel cét Intestin est

entierement ſeparé, il ne peut auſſi produire aucune attraction des autres parties, auſquelles cette membrane eſt attachée dans le bas ventre, laquelle puiſſe donner lieu aux accidens, que doit cauſer cette ſorte de mouvement dans une Décente complete.

D'où il eſt aiſé de juger, que puiſque les circonſtances de l'une & l'autre de ces eſpeces de Hernies, à l'égard du Cœcum, ſe rencontrent differentes, les peines & les douleurs, qu'elles peuvent cauſer, doivent auſſi être de même. Dans la precedente il paroît que la tunique externe du Peritoine, de laquelle l'Inteſtin s'envelope pour paſſer dans les bourſes, ſouffre par la peſanteur de ce boyau qu'elle porte, & qui luy tient lieu d'un corps étranger, qui la pouſſe & la fait tomber avec

ſoy ; au lieu que dans celle-ci, cette tunique n'enveloppe ni ne contient aucunement l'Inteſtin, & ne peut par conſequent rien ſouffrir par le poids ni la groſſeur de ſon corps, lequel dans ce cas ſe trouve tout-à-fait ſeparé du Peritoine par la rupture qui ſe rencontre en cette eſpece de Décente. C'eſt pourquoy le mal qu'endure pour lors le Malade, conſiſte la plûpart en une douleur piquante, qui exprime dans l'organe du ſens, comme une laceration & déchirement qui ſe fait dans les entrailles ; à laquelle douleur, les parties voiſines joignant par compaſſion ou ſympathie, les inquietudes qu'elles en conçoivent, compoſent enſemble tout ce qu'un Malade peut ſouffrir par l'effet de cette ſorte de Hernie.

Ce ſont là à peu prés toutes

les eſpeces de veritables décentes, qui peuvent arriver à l'égard des Inteſtins, lors qu'ils tombent tous ſeuls dans les bourſes : Mais il y en a une autre, laquelle eſt compoſée de l'Inteſtin & de la coëffe, dont les accidens ne ſont pas moins à craindre, que les plus dangereux que nous ayons rapportez juſqu'ici, ſur le ſujet de cette maladie. Il faut donc ſe repreſenter, que quelquefois l'Inteſtin iliaque, ſortant de ſon lieu naturel par l'effet de quelque furieuſe colique ou de quelqu'autre mouvement violent, pouſſe en même tems devant ſoy la coëffe qui le couvre, & la fait tomber avec luy dans les bourſes. Cette ſorte de Décente, qui eſt formée par la chûte de ces deux corps, leſquels ſe ſuivent & ſe précipitent l'un l'autre, ſe fait de la même ma-

La chûte ou deſcente de la coëffe ou épiploon dans les bourſes, ſe fait en deux manieres.

Ou avec les Inteſtins qui la pouſſent devãt eux.

niere que celle qui arrive aux Inteſtins, lors qu'ils ſont ſeuls irruption dans les bourſes, ſans charier ni traîner avec eux cette membrane. Ils s'échappent tous deux enſemble par une même voye, & ce qui ſervoit de paſſage à un ſeul, devient en cette occaſion un chemin commun à tous les deux. Comme dans cette chûte, l'une obeït abſolument à l'impulſion de l'autre, & la coëffe ſert comme de ſupoſt & de vehicule à l'Inteſtin qui l'a ſuit & tombe deſſus; il eſt ſans doute, que ces deux corps ſortant ainſi confuſément & en même tems de la capacité du bas ventre, ne peuvent tenter leur évaſion, que par une ſeule & même route. De ſorte qu'il faut, ou que le conduit du Peritoine & les anneaux des muſcles ſe relâchent, & qu'ils ſouffrent une

xtension notable, pour leur
enir ce passage ouvert, ou que
entiere rupture & déchirement
les tuniques du Peritoine & des
ibres des muscles, favorisent
eur sortie en leur fournissant
une ouverture, laquelle puisse
uffire pour une Hernie de cet-
e consequence.

Or de laquelle de ces deux
nanieres, que l'Intestin avec la
oëffe, puisse ou penetrer, ou
glisser dans les bourses; il est
uisé de voir, que la Décente
complete, que doit causer un
accident de cette nature, ne
peut être que terrible dans tou-
tes les circonstances qui en dé-
pendent; de sorte que la mort
semble toûjours être à la porte
de ceux qui malheureusement
sont atteints de cette espece de
maladie. Car non seulement ils
sont exposez à toutes les souf-
frances, que peut causer la dé-

cente complete de l'inteſtin ſeul, & à tous les dangers dont la vie de l'homme eſt menacée par ſon moyen ; mais encore la chûte de la coëffe qui accompagne celle de l'Inteſtin dans ce rencontre, augmentant par le poids & l'étenduë de ſon corps la grandeur de ce qui fait le mal, doit auſſi multiplier par le nombre des peines, les effets d'une cauſe qu'elle fait naître. Si bien que l'on peut dire, que lors que la Hernie eſt parvenuë juſqu'à ce point, elle eſt au comble de ſa malignité : & que ſi le corps qui eſt ſoûmis à cette maladie, peut donner quelque ſorte d'horreur par la difformité qu'elle y cauſe, il eſt beaucoup plus digne de pitié par les extrêmes douleurs que fait naître un accident ſi funeſte.

Ou cette coëffe tombe ſeule sãs

Mais comme l'Inteſtin tombe ſouvent ſeul, & n'eſt pas accom-

agné de la coëffe, toutes les fois qu'il sort de sa place : aussi n'arrive-t'il pas toûjours, que la coëffe soit suivie de l'Intestin lors qu'elle descend dans les bourses. Cette membrane est sujette à tomber toute seule, aussi-bien que les boyaux qu'elle couvre ; & cette chûte particuliere, à laquelle le reste des entrailles n'a point de part, fait une espece de Hernie complete, laquelle n'étant pas ordinairement accompagnée de grandes ni d'excessives douleurs, ne paroît pas d'abord extrémement dangereuse ; mais dans la suite ne laisse pas de jetter celuy qu'elle attaque, dans un état aussi déplorable qu'aucune autre.

que l'Intestin y contribuë.

La possibilité de cette chûte dépend en partie de l'étenduë que peut avoir la coëffe dans la capacité du bas ventre ; & cet-

Comment il se peut faire que la coëffe tombe dans les bourses.

te étenduë, laquelle n'eſt pas égale dans tous les hommes, doit ſervir de regle à la grandeur de la Hernie qu'elle cauſe. Car ſuivant que la ſymmetrie & la conformité ſont bien ou mal obſervées dans les parties inferieures du corps, & qu'entr'elles cette coëffe ſe trouve de differente grandeur, ſa chûte peut être auſſi d'une profondeur differente; elle peut tomber & ſe relâcher plus ou moins, & faire naître en tombant une moindre ou plus grande tumeur dans les bourſes. Or l'eſpace que cette coëffe occupe pour l'ordinaire ſur la ſurface des Inteſtins qu'elle couvre, fait préſumer que ſa chûte eſt du nombre de ces accidens, qui ne peuvent arriver que tres-rarement, & dont il n'y auroit preſque perſonne, qui ne pût être exempte ſi la nature ſuivoit toûjours

même regle, & obſervoit la même proportion dans la formation de tous les hommes.

Car ſi l'experience doit prévaloir dans un fait de cette qualité, il eſt conſtant qu'il arrive peu ſouvent, que dans le corps de l'homme, la coëffe s'étende ſur les Inteſtins plus bas que n'eſt placé le nombril, ni beaucoup au delà de cette region ou eſpace du ventre que l'on appelle l'Epigaſtre. Ce qu'étant ainſi, il paroît indubitable, que tant que l'on conſidere la coëffe dans une étenduë ſi limitée, & que ces bornes, que la nature luy preſcrit, la retiennent au deſſus de l'Inteſtin & de l'ouverture des muſcles, par où il faut de neceſſité qu'elle paſſe, pour s'échapper du ventre & s'écouler dans les bourſes; on a peine à ſe figurer qu'elle puiſſe porter une partie de ſa ſubſtance dans

un lieu ſi bas & ſi éloigné de l'endroit qu'elle occuppe, pour en faire la matiere d'une veritable Décente. De ſorte qu'on peut dire, que comme cette eſpece de Hernie, doit la cauſe de ſa naiſſance à une diſpoſition des parties du bas ventre, qui ne peut être que rare dans les hommes ; auſſi ne peut-elle être qu'un accid nt, qui reçoit du hazard & de l'erreur de la nature la ſingularité de ſon être.

La cauſe de la rareté de cette eſpece de Décente.

Il faut donc pour cela ſe repreſenter, que la nature ne fait pas toûjours avec une exacte proportion tous les organes de la vie ; que ſouvent l'on obſerve, que le foye, la ratte, & les autres parties que l'on appelle nobles, deviennent par leur excés de grandeur, un faix onereux à la nature même qui les produit ; que le Cœcum ou Inteſtin borgne, de la chûte duquel

quel il a été parlé ci-dessus, qui n'a pour l'ordinaire que quatre doigts de long, un poûce de large, & une capacité tres-petite, a été trouvé quelquefois, au rapport de Riolan, de Bartholin & de quelques autres, occuper luy seul autant d'espace dans le bas ventre, que pourroit faire le ventricule entier s'il y étoit; Il faut, dis-je, se figurer, qu'il en peut être de même à l'égard de l'Epiploon ou de la coëffe; qu'encore que sa grandeur soit limitée dans les hommes, comme nous avons dit, la nature ne garde pas toûjours cette mesure, & qu'elle pousse quelquefois l'étenduë, que doit avoir cette membrane, beaucoup au delà de ces bornes; que dans certains corps elle occupe par cette raison un espace plus grand que dans d'autres; qu'elle se répand quel-

quefois dans les uns jusqu'au dessous du nombril, pendant que dans d'autres elle couvre tout ce qu'il y a d'intestins dans l'hypogastre ; & qu'enfin cette coëffe est quelquefois si ample, qu'elle peut suivre le Peritoine dans tous les endroits où ses tuniques se dispersent, & que par consequent elle peut s'étendre aisément sur toutes les parties qui sont contenuës dans la capacité du bas ventre.

Quel jugement on doit faire de la disposition de la coëffe dans l'une & l'autre de ces Décentes.

Lors donc que cela arrive, il est sans difficulté, que non seulement l'Intestin iliaque, ayant cette coëffe sur soy, & en étant revêtu dans toute l'espace qu'il occupe, ne peut sans la forcer ou la rompre, ou sans la pousser devant soy, s'ouvrir le chemin ni se faire passage hors du bas ventre ; mais aussi, que la coëffe considerée de la sorte, ne trouvant pas plus

d'obſtacle dans ſa chûte, que les Inteſtins dans la leur, peut tomber ſeule, comme eux, dans les bourſes, & devenir par ce moyen la cauſe materielle d'une Décente veritablement complete.

Car en cét état, il eſt certain que la coëffe poſſedant plus qu'il ne lui faut d'étenduë, pour ſe pouvoir répandre vers les aînes, où ſont les ouvertures, par où elle doit paſſer dans les bourſes; il ne faut alors que quelque mouvement violent, excité par une colique, ou quelqu'autre douleur d'entrailles, pour l'engager dans cette chûte. Les peines & les inquietudes, qui ſe font alors reſſentir, contraignent ſouvent celui qui les ſouffre, de ſe preſſer & agiter le ventre, & de ſe coucher & rouler deſſus, cherchant dans ces poſtures, que la bien-ſéance dé-

Comment la coëffe eſt pouſſée ſeule dans les bourſes.

fend, mais que la douleur autorife, le moyen de fe pouvoir foulager dans l'excés du mal qu'il endure. Il fe tourne & retourne quelquefois en tant de manieres, & par toutes ces contorfions tourmente tellement cette partie anterieure du corps, que la coëffe qu'elle contient, ne pouvant plus tenir contre ces efforts, fe déchire & fe partage quelquefois en lambeaux, dont quelques-uns étant par leur détachement, privez de la participation de la vie, ne font pas plûtôt tombez, qu'ils portent avec foy dans le lieu qui les reçoit, une pourriture infaillible & la caufe d'une mort qui devient inévitable.

Quelquefois auffi arrive-t'il, que dans ces fortes d'efforts, la coëffe étant forcée de fuivre les diverfes impreffions & mouvemens des mufcles qui la cou-

vrent, & que l'excés de la douleur agite de differentes façons, se tourne & roule avec sa graisse vers le plis de l'aîne gauche, duquel côté on a remarqué que cette membrane incline plus que de l'autre, d'où par le moyen du poids que luy donne l'amas qui se fait là de ses parties, joint à la mollesse & lubricité de son corps, elle glisse facilement hors de la capacité du bas ventre, & tombant dans les bourses, autant profond que son étenduë luy peut permettre, fait naître une Hernie, laquelle est estimée dautant plus dangereuse, que la cure en a toûjours paru extrémement difficile.

Cette espece de Décente a ses marques & ses signes particuliers, qui la font connoître & la distinguent des autres. La tumeur qu'elle cause, est diffe- *Les marques qui font connoître cette Décente.*

rente de celle que peut produire la chûte des Inteſtins. Bien qu'elles ſemblent convenir l'une & l'autre, dans la qualité du lieu qu'elles rempliſſent, elles ne s'y manifeſtent pas neanmoins ſous une même forme, ni d'une ſemblable maniere. Celle qu'une Hernie inteſtinalle ſuſcite & entretient dans les bourſes, quelque molle qu'elle puiſſe être, repreſente toûjours à l'organe du ſens qui la touche, une maſſe legere, flotante & inégale; & celle que cette chûte de la coëffe fait naître, paroît au maniement de la main une matiere molle, pleine & compacte, qui remplit ſa place par tout également.

Dans l'une, à cauſe du vent que renferment les Inteſtins, les parties retournent facilement en leur premier état, & l'impreſſion ſe perd auſſi-tôt que le doigt s'en

·ſt retiré ; Et dans l'autre, com-
ne la coëffe avec la graiſſe qui
'accompagne, ſe ramaſſe toute
:n un monceau dans un côté
les bourſes, ſon corps n'obeït
ors qu'on le preſſe, qu'à cauſe
le l'inſtabilité de ſa matiere,
ans faire d'autre reſiſtance que
:elle qui procede de ſa peſan-
:eur naturelle. Dans celle-ci,
es Inteſtins qui la compoſent,
ouffrent qu'une main adroite
es repouſſe, & rentrant par ſon
noyen avec certain bruit qui
es fait remarquer, ſe font un
:hemin pour leur retour dans le
oas ventre, des mêmes ouver-
:ures qui leur ont ſervi pour
eur ſortie ; & dans celle-là,
:out ce qui eſt tombé de la
:oëffe dans les bourſes, paroît
ın corps difficile à mettre en
mouvement, lequel étant d'u-
ne conſiſtance molle, peut être
manié comme une paſte, & re-

tourné de toutes façons dans les bourſes ; mais que la main n'eſt pourtant pas capable de ménager & pratiquer ſi bien, qu'elle puiſſe ſans beaucoup de peine & de danger, le rétablir & le remettre en ſa place, d'où il eſt détaché par cette chûte. Enfin la tumeur que produit dans les bourſes la décente de l'Inteſtin, ne s'éloigne jamais beaucoup de la figure ronde : & quelque irregularité qu'il s'y trouve, elle en approche toûjours plus qu'elle ne fait d'aucune autre ; au lieu que celle qui procede de la coëffe n'a preſque point de forme ni de figure limitée, que la molleſſe & l'inſtabilité de ſon corps, ne rendent ſuſceptible de toute ſorte de changemens.

Les accidens & les douleurs qu'elle cauſe.

Quant aux divers accidens & ſymptomes qui dépendent de cette eſpece de Hernie, bien qu'ils ne paroiſſent pas d'abord ſi

ſi fâcheux, ni d'une ſuite ſi dangereuſe, que ceux que nous avons déja remarquez dans quelques autres Décentes ; ils ſont neanmoins d'une même nature, & peuvent atteindre avec le tems au même degré de malignité, & devenir par conſequent un ſujet de deſeſpoir à l'égard des perſonnes dont ils attaquent l'integrité de la vie. Car comme cette coëffe n'eſt en effet autre choſe dans l'homme, que le Peritoine redoublé & renverſé en dedans ſur la ſurface des Inteſtins ; il ne ſe peut pas faire, que la partie qui s'en eſt détachée & s'eſt gliſſée dans les bourſes, n'attire à ſoy par la peſanteur de la graiſſe, dont elle eſt revêtuë, ce qui peut être reſté de ſa membrane ſur toute la maſſe des Inteſtins dans le ventre. Or cela ne peut pas arriver, qu'en même tems les

fibres, dont la membrane de cette coëffe est tissuë, ne souffrent un effort & une tension extraordinaire, dont l'effet venant à s'étendre jusqu'aux autres parties voisines, ou qui ont avec elle quelque sorte de connexité, produisent à peu prés les mêmes inquietudes, que peut causer le Peritoine, lorsque les Intestins par leur chûte en forcent ou dilatent les conduits dans l'un ou l'autre côté des bourses.

Il seroit inutile de faire ici le dénombrement des souffrances, ausquelles dans cét état la vie de l'homme est sujette, puisque pouvant facilement être connuës, par rapport à ce qui a été dit touchant les autres especes de Décentes; il ne faut que refléchir sur ce que l'on souffre, & sur ce qui est la cause de ces souffrances, pour être persuadé

que de quelque côté qu'elles viennent, elles ſont toûjours des effets qui ſe reſſemblent, & qui par conſequent ne peuvent partir que d'une pareille cauſe. Mais quelque grand que ſoit le nombre des peines, que peut produire cette chûte de la coëffe, & en quelque quantité qu'on puiſſe auſſi ſe repreſenter celles de toutes les autres Décentes, dont nous avons parlé juſqu'à cette heure : il eſt toutefois tres-certain, que tant de divers effets & de ſymptomes differens, ne ſont encore qu'une partie des maux, que la veritable Hernie, dans toute l'étenduë de ſon genſe, eſt capable de faire naître. Entre toutes les maladies, qui inſultent la vie de l'homme, il ne s'en trouve gueres qui affligent le corps en tant de manieres, que fait celle-ci. Bien que la Nature ait preſcrit un lieu par-

Des autres Hernies inteſtinales.

ticulier à nos entrailles, & mis des bornes à leur ſituation dans le ventre : elle leur a laiſſé tant de voyes differentes pour s'en retirer, qu'il ſemble qu'elle ait pris quelque plaiſir à ne ſe pas tout-à-fait oppoſer à leur ſortie.

De celle de l'Anus ou du Siege, & de celle du Nombril.

Les trous, ou les anneaux des muſcles, ni les alongemens ou conduits du Peritoine, ne ſont pas les ſeules ouvertures qui procurent toûjours aux Inteſtins la facilité de leur chûte. Le ſiege & le nombril ſont ſouvent des endroits par où les entrailles entreprennent leurs plus dangereuſes ſorties. L'un, par la reſolution & le relâchement des muſcles qui le compoſent, tient une porte ouverte au dernier des gros Inteſtins, qui fait naître l'occaſion & quelquefois la neceſſité de ſa chûte. Et l'autre, par la dilatation & le gonflement de ſa ſubſtance en dehors, for-

me une eſpace vuide ſur le milieu du ventre, dans lequel ſe jettent les petits Inteſtins, pour peu que quelque irritation douloureuſe, les excite & les faſſe mouvoir du centre vers la circonference du lieu qui les renferme ; de ſorte que ſuivant la quantité & l'étenduë des Inteſtins, qui ſont pouſſez en dehors vers cét endroit, il s'y fait une tumeur laquelle eſt quelquefois ſi groſſe, qu'elle ſemble un ſecond ventre que le hazard ou quelque erreur de nature a produit, pour faire de cette partie inferieure du corps, un être monſtrueux, qui rend l'homme autant digne d'horreur dans ſa figure, que de commiſeration dans ſa peine.

Il faut donc premierement ſçavoir à l'égard du ſiege, qu'on appelle ordinairement l'Anus, qui ſignifie une vieille, à cauſe

La deſcription du Siege & de ſes dépendances.

peut-être que dans sa forme il represente les rides d'une personne de cét age, & que souvent l'on nomme aussi l'Aneau, par ce qu'il en porte la figure, qu'il est situé vers le derriere & la plus basse partie du ventre, & que dans ce lieu qu'il occupe il fait le terme & la fin de tous les Intestins, & le passage par où les entrailles se vuident & les excremens se déchargent; que comme cette partie est l'égoût & le principal émonctoire de tout le corps, & qu'elle est du nombre de celles dont les fonctions dépendent autant de la discretion & de la volonté de l'homme, que de la necessité naturelle: aussi a-t'elle été pourvûë à cét effet de plusieurs sortes de muscles, qui servent à en regler les fonctions vitales & les mouvemens volontaires.

Entre ces muscles, il y en a

qui servent à tenir le siege étroitement fermé, de peur que l'Intestin ne se vuide à contre-tems, & qu'il ne lâche l'excrement qu'il contient lors qu'on y pense le moins. D'autres sont employez à le relever & retirer en dedans, lors qu'il s'est abaissé à force de pousser en dehors la matiere qui se presente. Le premier est appellé Sphincter ou fermoir, que quelques Anatomistes ont divisé en deux, bien qu'en effet il ne soit qu'un seul muscle. Il prend son origine de l'os barré, autrement Pubis; & de là il s'étend vers l'extrémité de l'Intestin droit, où il forme de sa substance qui est toute charnuë, une espece d'anneau assez large, lequel embrasse le siege, & le tient tellement serré par le moyen des fibres transversaux qui le composent, qu'il ne se peut rien échaper de l'In-

teſtin, que la volonté de l'homme n'y conſente. Le reſte de ce muſcle ſe répand en dehors vers la plus baſſe partie du ſiege, où ſes fibres s'uniſſant inſéparablement à la peau, qui couvre la ſurface du corps en cét endroit, il ne fait plus avec elle qu'une ſeule & même ſubſtance.

Les autres muſcles, qui ſe trouvent au nombre de deux, ont été deſtinez tant pour ſuſpendre & retenir le ſiege en état & empêcher qu'il ne tombe, que pour le relever & le retirer en dedans, lors qu'il s'abaiſſe, ou qu'il eſt contraint de fléchir, ſous l'effort que la nature eſt quelquefois obligée de faire pour expulſer l'excrément, qu'un trop long ſéjour dans l'Inteſtin, ou une trop forte attraction de l'humide par les veines du meſentere, a reduit en une matiere trop dure, pour ſe pou-

voir faire paſſage & couler par le ſiege avec facilité. Ces deux muſcles ont dans leur ſituation leurs teſtes attachées aux ligamens qui ſortent de l'os Sacrum, de celuy que l'on nomme Pubis, & du Coccix ou croupion, & de là tombant à droite & à gauche vers l'extrémité de l'Inteſtin, qu'ils environnent en cét endroit; ils inſerent leurs queuës dans la partie ſuperieure du Sphincter, auquel ils ſemblent ſervir comme de ſuſpenſoir pour prévenir les accidens de ſa chûte.

Toutes ces choſes ſi ſagement ordonnées par la nature, tant pour la conſtruction & l'affermiſſement du ſiege, que pour la regle & la commodité de ſes fonctions, nous font voir clairement quels doivent être l'état & la diſpoſition naturelle de cét organe, pour qu'il puiſſe s'ac-

En quoy conſiſte la fonction naturelle de cette partie.

quiter dignement de ses fonctions, suivant que son devoir l'exige, & que requierent la Loi & la necessité de la vie. Lors donc que celui d'entre ces muscles, lequel embrasse le siege sous la forme d'un anneau, tient le passage de cét organe étroitement fermé sans obstination ni violence, en telle sorte qu'il puisse s'ouvrir, selon que la nature en a besoin; & que les autres muscles qui sont attachez à cét anneau, le lâchent ou le relevent à propos, afin que l'Intestin puisse obeïr sans peine & sans danger, aux efforts que la nature est obligée de faire tres-souvent pour l'expulsion de l'excrement qu'il contient; lors, dis-je, que toutes ces parties, du regime desquelles dépend absolument l'œconomie de cette organe, concourent ensemble & contribuënt comme elles doi-

vent, à l'entretien de ses mouvemens; il est certain qu'il n'y a rien alors en cét endroit, qui ne nous fasse connoître, que tout y est ordonné de la maniere qu'il faut qu'il soit naturellement pour joüir d'une santé parfaite, & pour asſûrer par la bonne disposition de cette partie, celle de tout le reste des membres.

Mais le corps de l'homme est alterable en trop de manieres pour demeurer long-tems en même état. Parmi cette multitude d'organes, dont les differens mouvemens conspirent incessamment à l'entretien de sa vie, il est presqu'impossible qu'il ne s'en trouve pas à toute heure quelqu'un qui ne s'écarte de son devoir. Quelque bonne & quelque parfaite que nous paroisse la constitution de toutes ces parties, que comprend le corps humain sous l'étenduë de

La cause du trouble qui luy arrive dans cette fonction.

ſon être ; elle ſe trouve menacée par tant d'endroits, que la joüiſſance en ſemble beaucoup moins aſsûrée que n'en doit être la perte. Les muſcles dont nous venons de parler, deſquels dépendent la liberté & le regime de cette partie, qui fait le principal émonctoire du corps, ne ſont pas toûjours dans cette heureuſe diſpoſition, qui peut ſeule établir & regler les fonctions de cét organe. Il arrive ſouvent que quelque accident imprévû en trouble & ruïne l'œconomie. Les douleurs qui ſe font quelquefois reſſentir dans les entrailles, & les deſordres qu'une humeur farouche & corroſive y peut faire naître à tous momens, engagent le ſiege à des efforts dont la violence le pouſſe & fait tomber ſi bas, que les muſcles auſquels il eſt attaché, ne le peuvent plus relever.

Le relâchement des muscles de l'Anus, est la cause prochaine de sa décente.

Ces muscles, dis-je, que la Nature n'a placez exprés en cét endroit, que pour ménager l'Intestin, & pour en prévenir ou empêcher la chûte, souffrent par l'affluence de cette humeur & l'acreté qui l'anime, une telle resolution & relâchement de leurs fibres, que cét Intestin qu'ils embrassent leur devient un fardeau qu'ils ne peuvent plus retenir. Ils manquent de consistance & de forces, pour resister au mouvement qu'il fait vers le bas, & le défaut de cette resistance fait naître l'occasion d'une Décente, laquelle paroît peu de chose dans le moment qu'elle commence, mais dans la suite elle devient extrémement dangereuse, & produit à la fin de tres-funestes effets.

Les incommoditez que le Sphincter produit en son relâchement, ne sont pas de moin-

dre conſequence que ceux qui peuvent proceder de la reſolution de ces muſcles. Car le ſiege ſe trouvant par ce moïen toûjours ouvert, & ne pouvant plus obeïr à cette compreſſion volontaire, que ſouvent l'honnêteté exige contre la neceſſité naturelle : il faut abſolument que l'excrement du ventre, trouvant toûjours ſa ſortie libre & le paſſage ouvert, coule ſans ceſſe dehors, & rende par ſon écoulement auquel la volonté n'a plus de part, l'homme eſclave toute ſa vie de la plus ſale & de la plus vile partie de ſoi-même. Pour comble de peine & de malheur, ce pitoyable état où l'Inteſtin eſt reduit par la neceſſité de demeurer ouvert, ou par la difficulté de ſe fermer, eſt cauſe que la liqueur alimentaire, qui coule de l'eſtomach dans les petits & gros Inteſtins, eſt attirée

Les effets dangereux de cette Décente.

vers le bas ventre, & pouſſée prématurement vers le ſiege, avant que les veines du meſentere ayent eu le tems d'en ſucer ce que la Nature a preparé pour la nourriture du corps & la reparation de ſes forces. Si bien que l'homme ne pouvant ainſi profiter de l'aliment, quelqu'exacte & quelque bonne qu'en ſoit la préparation que l'eſtomach en peut faire dans la premiere digeſtion, il ſe trouve expoſé à un maraſme incurable, qui conſume ſes membres, en épuiſe la force, en éteint la vigueur, & jette peu à peu le Malade dans la neceſſité de ne plus vivre qu'en langueur, & de voir bien-tôt ſa vie terminée par une fin malheureuſe.

Cette chûte & précipitation du ſiege eſt encore tres-ſouvent précedée de quelque fâcheuſe Diarrhée ou flux de ventre ob- Ce qui peut donner occaſion à la chûte de l'Anus. 1.

ſtiné ; elle eſt auſſi quelquefois la ſuite de ces longues diſſenteries, leſquelles étant cauſées par des humeurs & matieres mordicantes renfermées dans l'Inteſtin & qui en rongent & déchirent les membranes, expoſent cette partie & les muſcles qui l'environnent à une continuelle excretion, laquelle jointe aux vives douleurs qu'elle cauſe, les affoiblit de telle ſorte avec le tems, que n'ayant plus les forces requiſes pour reſiſter à ce mouvement, qui les pouſſe ſans ceſſe vers le bas ; ils s'abandonnent à leur propre poids, & tendant vers le lieu où leur peſanteur & l'impreſſion de leur mouvement les attirent, ils deviennent eux-mêmes la cauſe prochaine de leur Décente.

2. Cette affection que les Medecins nomment Teneſme & que le

le vulgaire appelle des Epraintes, laquelle eſt ſuſcitée ordinairement par quelque acrimonie, qui s'arréte & ſe fixe vers le ſiege & irrite les parties qui le compoſent, peut encore faire naître cét accident, & donner lieu à cette chûte. Car le ſiege ſe trouvant inceſſamment tourmenté par la preſence de cette humeur, & les irritations & douleurs continuelles qu'il en ſouffre, conçoit un deſir actuel d'une excretion, qu'il tente à tous momens, ſans que le plus ſouvent aucun excrement ſe preſente, qui puiſſe donner lieu à ce mouvement ni aux violences qui l'accompagnent : de ſorte que l'Inteſtin ni les muſcles du ſiege ne pouvant pas ſupporter une ſi longue fatigue, en voulant par tant d'efforts redoublez, ſe délivrer de ce qui paroît être la cauſe de leur peine, s'en pro-

cure une nouvelle par la Décente qui leur arrive, laquelle eſt beaucoup plus à charge à la vie, & ſouvent plus pernicieuſe que leur premiere ſouffrance.

Dans le progrés de cette maladie, il advient quelquefois que toutes ces parties dont le ſiege eſt composé, s'enflent & s'échauffent de telle maniere, que le muſcle annulaire qui embraſſe ou environne l'extrémité de l'Inteſtin ſe retrouſſe en dehors, en ſorte que la partie interieure de ſa ſubſtance ſe manifeſte à nos yeux en forme d'un bourlet, avec une tumeur, qui parvient ſouvent à tel excés de groſſeur pour avoir été negligée, & eſt accompagnée de ſymptomes ſi dangereux, que le mal en devient incurable, & le fer eſt à la fin le ſeul & unique remede que l'on peut employer utilement, pour la con-

ſervation d'une vie, qui ne peut être que fort ennuyeuſe à celuy qui eſt obligé de porter les incommoditez, que produit une ſemblable cure.

Une ſurabondance d'humide à laquelle ordinairement les enfans ſont ſujets plus que les autres perſonnes, devient encore tres-ſouvent la cauſe de cette eſpece de Décente. Car par le moïen de cette humeur ſuperfluë, le muſcle qui embraſſe & comprime le ſiege, & ceux qui ſuſpendent l'Inteſtin, ſe trouvant continuellement humectez, s'amoliſſent de telle ſorte, que perdant leur conſiſtance naturelle, ils en deviennent ſi foibles & contractent une ſi grande imbecilité, que leurs fibres ſe dilatent & ſe relâchent entierement: de maniere que n'ayant plus aſſez de force pour ſerrer, ſoûtenir, ni relever l'Inteſtin; il 3.

faut de neceſſité que cét organe ſuccombe ſous le moindre effort qui luy arrive dans l'expulſion de l'excrement qu'il reçoit du reſte des entrailles, duquel le poids & l'affluence ſont quelquefois tous ſeuls ſuffiſans, dans des corps tendres, comme ſonr ceux des enfans, pour ſuſciter une Décente, laquelle paſſe facilement en habitude pour peu qu'on la neglige & leur fait trouver en peu de tems, le terme & la fin de leurs jours dans les premieres années de leur vie.

4. Enfin cette ſorte de chûte peut auſſi arriver par quelque inſigne refroidiſſement du ſiege. Lors, par exemple, qu'on eſt reſté trop long-tems dans quelque Bain d'eau froide, qu'on a marché pieds nuds dans une Saiſon & dans un lieu froid & humide, ou qu'on s'eſt tenu aſſis ſur quelque pierre de marbre,

ou quelque autre matiere froide. Car il eſt ſans doute, que toutes ces choſes peuvent cauſer au ſiege une alteration aſſez grande, pour donner lieu à la reſolution de ſes muſcles & faire naître l'occaſion de ſa chûte. A quoy on peut ajoûter la violence de quelque coup ou accident fâcheux, comme lorſque l'on tombe d'en haut ſur cette partie poſterieure du corps : car la grande ſecouſſe qui ſe fait lorſque ce cas arrive, eſt quelquefois plus que ſuffiſante, pour faire tomber le ſiege & procurer la ſortie de l'Inteſtin en dehors.

Les differens ſymptomes qui accompagnent cette Décente.

Quant à ce qui eſt des ſymptomes, qui accompagnent ordinairement cette eſpece de Hernie, ils ſont differens ſuivant la difference & la diverſité des ſujets qui peuvent donner lieu à la naiſſance de cette maladie. Les douleurs que ſouffre

celui qui en eſt affligé, ſont proportionnées à la grandeur du mal qui les cauſe. Souvent le ſiege & les parties voiſines qui l'environnent s'enflament ; la peine & la douleur ſuivent cette inflammation. La tenſion & la tumeur qui arrivent, l'irritation des eſprits & la fiévre que la Nature contracte dans toutes les dépendances de cét organe, ſont les effets de cette maladie, & les ſignes qui font connoître le danger où ſe trouve celui qui eſt atteint de cette Hernie. D'ailleurs la communication & la ſympathie qu'il y a naturellement entre le ſiege & la veſſie, ſont cauſe que lorſque celuy-ci eſt enflamé, celle-là ne ſe peut plus décharger que goutte à goutte & avec beaucoup de peine de l'urine qu'elle contient. De ſorte que ſans parler des diverſes alterations que peut ſouf-

frir le reste du corps, par la part que tous les autres membres peuvent prendre aux peines que souffre la Nature, dans une partie si sensible, & dont toutes les fonctions sont si utiles & necessaires à la vie ; il est constant que cette maladie n'est pas seulement des plus incommodes & des plus insupportables, mais souvent des plus dangereuses, qui puisse faire insulte à la santé de l'homme & troubler l'integrité de son être.

Mais si cette espece de Décente, par toutes ces sortes de considerations, doit être beaucoup à craindre, il est certain que celle qui arrive quelquefois au nombril ne l'est pas moins. Cette partie qui s'est formée sur le milieu du ventre par le retranchement & la flétrissure de l'Ouraque, & qui sous la figure d'un bouton fait le centre de toute

De la Hernie Ombilicale & d'où elle procede.

cette capacité du corps humain, qui enferme & contient en soy les entrailles, est sujette comme les autres à une infinité d'accidens, lesquels alterent en diverses manieres sa disposition naturelle. Ce petit espace auquel une partie des muscles qui servent de couverture au Peritoine & aux Intestins, que cette membrane envelope, semble s'unir & joindre leurs tendons pour donner la figure & terminer la forme de ce petit creux, que les Medecins Grecs appellent Mesomphale, se dilate quelquefois, se gonfle & avance de telle sorte en dehors, qu'une partie des petits Intestins sortant de leur lieu naturel, trouve facilement dans cette enflûre ou tumeur du nombril une place assez grande pour suppléer dans leur évasion, à celle que la Nature leur avoit prescrit dans le ventre.

Or

Or ce gonflement ou dilatation qui arrive à cette partie, peut tirer de diverses sortes de sujets la cause occasionnelle de sa naissance. Car il est constant qu'entre toutes les choses ausquelles nous avons ci-devant raporté la source des differentes especes de décentes des Intestins & de leur coëffe, soit dans les aînes ou dans les bourses; il n'y en a presque pas une, qui ne puisse en quelque façon concourir à tout ce qui peut donner lieu à l'irruption & sortie de ces mêmes Intestins par le nombril, & produire par consequent cette espece de Hernie que l'on appelle Exomphale. Quelquefois un mal de ventre accompagné de tranchées violentes, une forte colique suscitée dans les entrailles par quelque humeur aigre & corrosive, les vents ou flatuositez, que cette sorte d'humeur

Les differentes cause de la dilatation du Nombril.

Entre lesquelles sót les maux de ventre, coliques, &c.

engendre par la rarefaction qui se fait de sa substance dans les conduits des Intestins, & les mouvemens extraordinaires qu'excitent tous ces accidens dans le ventre, peuvent être la cause prochaine de cette maladie. Car la vie fortement irritée par la presence de tant de choses qui la troublent dans l'usage de ses facultez & l'exercice de ses fonctions naturelles, meut & secouë en tant de manieres les entrailles qui les contiennent, que tâchant d'abolir par tant d'efforts ce qui fait le sujet de sa peine, elle s'en procure une autre plus dangereuse. Parce que dans le tumulte où se trouve cette masse flotante d'Intestins, & dans toutes les contorsions douloureuses qu'elle souffre, particulierement vers la region Ombilicale où est placé celuy des petits Intestins que l'on

ıppelle Affamé, elle eſt quelquefois pouſſée avec tant d'impetuoſité vers le nombril, que cette partie ſe trouvant d'ailleurs affoiblie par quelque excés d'humidité qui s'y eſt jettée & y a pris ſon cours durant quelque tems ; & ne pouvant pas reſiſter à un mouvement ſi violent, eſt forcée de ſe dilater & s'étendre pour faire place à l'Inteſtin, qui tente ſa ſortie du ventre par cét endroit.

Il y a encore pluſieurs autres choſes, qui peuvent concourir interieurement à la production de cette maladie & contribuer à ſa naiſſance ; Entre leſquelles on peut rapporter l'état contraint & violent où ſe trouvent les Femmes, lors qu'elles ſont enceintes, comme une des cauſes principales de cette eſpece de Hernie. Dautant qu'il eſt certain, que la capacité de leur

L'impulſion de l'enfant dans le ventre de la mere.

ventre, qui paroissoit avant leu
grossesse, n'avoir pas plus d'é
tenduë qu'il en faut naturelle
ment pour contenir les entrail
les qu'elle r'enferme, est alor
forcée par le moyen de l'Enfan
qui survient, de recevoir u
nouveau corps, lequel souven
acquiert plus de grosseur en pe
de tems, que n'en peuvent avoi
toutes ces entrailles ensemble
Si bien que cette portion d
menus Intestins, qui occupen
l'endroit de cette cavité qui es
sous le Nombril, se trouvan
pressée de plus en plus, tant pa
l'accroissement du fœtus, qu
par la dilatation du vaisseau qu
le contient, est contrainte quel-
quefois de ceder sa place à c
corps qui la pousse, & d'en cher-
cher une nouvelle, en poussan
elle-même devant soy les par-
ties qui peuvent luy ôter la li-
berté de s'étendre.

Dans ces ſortes d'efforts dont l'effet ſe répand particulierement vers la convexité & la ſurface du ventre, les fibres du Peritoine ſe rompent, le nombril ſe dilate, & par l'avance que cette dilatation produit en dehors, fait naître un vuide ſur le ventre, dans lequel les Inteſtins ſe jettent, pour ceder le lieu de leur ſituation naturelle à la matrice & à l'Enfant qui les en chaſſent.

Enfin cette incommodité peut encore être cauſée par quelque chûte ſur le milieu du ventre, ou par quelque coup reçû dans cette partie, par le moyen dequoy la ſubſtance du nombril, les muſcles qui l'environnent, & le Peritoine & la coëffe qui ſe rencontrent deſſous, ſe trouvant diverſement offencés, donnent occaſion aux boyaux qui en ſont couverts, de pouſſer

Cauſes externes, coups, chûtes, &c.

leurs conduits vers cét endroit, & ſuſciter en s'avançant, comme ils font en dehors, une Exomphale complete.

Cette Hernie eſt parfaite ou imparfaite. Cette derniere ſe fait par un ſimple alongement du Peritoine.

Mais cela vray-ſemblablement ne ſe peut pas faire, que dans cette ſorte d'évaſion d'entrailles, ſuivant qu'elle ſe trouve plus ou moins grande, l'Inteſtin ne force le Peritoine qui le couvre, & que cette membrane ne ſouffre alors, ou un alongement extraordinaire de ſes fibres, ou une rupture entiere de ſes tuniques. Car autrement il ſeroit impoſſible de concevoir comment cette membrane, dans laquelle les boyaux ſont étroitement reſſerrez, pourroit reſter en ſon entier, pendant que l'Inteſtin qui eſt enclos & enveloppé dedans, ſe ſeroit procuré par une impulſion violente, un lieu de plus grande étenduë que celuy qu'il occupoit

ſous cette couverture, qui doit neceſſairement limiter la grandeur de l'eſpace, que la Nature luy a preſcrit dans le ventre : de ſorte que ſi dans cette eſpece de Hernie nous ne conſiderions qu'un ſimple alongement du Peritoine, par le moïen dequoy les Inteſtins pouſſent vers le nombril ſans que cette membrane ſe rompe, & qu'elle ſouffre autre choſe qu'une plus grande extenſion de ſes fibres ; il eſt certain que la tumeur qu'elle cauſe, ne peut pas être en ce cas fort conſiderable, le Peritoine étant exempt de rupture, & le poids des Inteſtins ne contribuant que tres-peu dans cét endroit, à la dilatation de ſa membrane ou à l'alongement de ſes tuniques. C'eſt pourquoy cette tumeur ou prominence du Nombril, ne peut être reputée dans cét état qu'une Exomphale imparfaite.

La parfaite arrive par la rupture du Peritoine.

Mais lorſque dans le progrés de cette maladie il arrive rupture au Peritoine, & que cette membrane eſt ouverte, l'Inteſtin qui pour lors ne rencontre plus rien qui le retienne dans le ventre, ni qui puiſſe s'oppoſer à ſa ſortie, ſe jette en toute liberté dans cette capacité ſuperficielle, que forme la dilatation ou le gonflement du Nombril, dont la grandeur s'augmentant à proportion de celle du corps qu'elle reçoit, forme en ce lieu une Hernie qu'on peut nommer complete, auſſi-bien que celle que fait la chûte de l'Inteſtin iliaque, lorſque la rupture du Peritoine & des anneaux des muſcles lui a donné paſſage dans les bourſes.

Or comme dans cette Hernie Ombilicale, auſſi-bien que dans celle qui ſe fait par la chûte de l'Inteſtin dans les bourſes,

c'eſt toûjours une portion des menus Inteſtins avec les membranes qui leur ſervent d'enveloppe & de coëffe, que le mal affecte immediatement ; auſſi la diviſe-t'on comme l'autre en differentes eſpeces, ſuivant que ces parties, chacune en particulier, ou toutes enſemble, ſe jettent vers le nombril ; & que par l'irruption qu'elles y font, elles élevent plus ou moins en dehors cette ſubſtance ſuperficielle du ventre. Car s'il arrive qu'il n'y ait que les Inteſtins ſeuls qui rempliſſent cette tumeur, la Hernie que cauſe leur ſortie eſt appellée Enteromphale de deux mots Grecs joints enſemble, dont l'un ſignifie les entrailles & l'autre la partie ombilicale qui les reçoit. Si au contraire il ſe trouve que l'Inteſtin n'ait point de part dans cette ſorte d'accident, & que par la

Sa diviſió & ſes noms

rupture du Peritoine la coëffe ſeule ſe ſoit échappée vers cette dilatation du nombril ; cette affection eſt nommée communément Epiplomphale , du mot d'Epiploon , qui ſignifie cette coëffe , laquelle remplit le vuide de la tumeur qui paroît en cét endroit. Mais enfin s'il advient que dans les circonſtances de cette maladie , l'Inteſtin pouſſe devant ſoy une portion de la coëffe qui le couvre , & que toutes ces deux parties enſemble s'écartent de leur lieu & ſituation naturelle , & ſe cantonnent exterieurement ſur le milieu du ventre , en ce cas la Hernie qui en reſulte porte le nom d'Enteroepiplomphale, qui comprend dans ſa ſignification celle des entrailles , du nombril & de la coëffe.

Quant aux accidens & ſymptomes qui ſont ordinaires à

cette maladie, & qui ont coûtume de se faire sentir dans les personnes qu'elle afflige ; ils sont à peu prés de la même nature, que ceux qui accompagnent ou qui suivent les décentes qui se font de l'Intestin dans les aînes. Car cette partie de leurs conduits, qui remplit par sa sortie le lieu vuide que forme ce gonflement ou cette dilatation du nombril, n'étant plus dans le rang ni l'ordre naturel qu'elle doit necessairement occuper dans le ventre, produit par son dérangement les mêmes peines & douleurs que la chûte des Intestins dans les bourses : de maniere que cette Hernie ombilicale excite à l'égard du Peritoine, des muscles & de la coëffe, les mêmes sentimens de tension, de renitence, de compression & de tiraillement, & par consequent produit de semblables

Les accidés & symptomes de cette Hernie.

souffrances, & des inquietudes pareilles à celles qui se font ressentir dans l'autre décente où l'Intestin se procure une sortie par en bas. Ainsi toutes les parties qui sont situées dans la capacité du ventre, ou qui ont quelque union, raport ou connexité avec ces deux membranes qui couvrent la masse des Intestins, tels que sont le foye, la ratte, les reins, l'estomach, & les autres parties nobles que la Nature a placées sous ces membranes ou attachées à leurs tuniques, souffrent leur part de la peine qu'elles endurent; & les Intestins mêmes ne peuvent pas durer long-tems dans cét état violent, qu'ils n'encourent la peine de quelque étranglement de leurs conduits, dont les suites ne peuvent être que funestes par le danger & le malheur extréme, où par son moïen

eſt expoſée la vie du Malade.

De ſorte qu'on peut dire, avec verité, que parmi tant d'eſpeces de maladies, auſquelles l'homme eſt ſujet, celle-là ſeule plus qu'aucune autre, peut nous ſervir de preuve ſuffiſante pour nous convaincre de ſa miſere. Cette ſeule irruption, dis-je, que tentent à tous momens les Inteſtins hors du ventre par tant d'endroits differens, produit tant d'accidens fâcheux, & jette celuy qui en eſt atteint dans des dangers ſi frequens & ſi manifeſtes, qu'il y a lieu de conclure que cette affection, dont nous avons parlé juſqu'ici ſous le nom de Hernie, doit être reputé dans toutes ſes circonſtances, le mal le plus cruel & le plus pernicieux, qui puiſſe troubler le corps humain dans la poſſeſſion & la joüiſſance de la vie. Concluſion

Mais quelque affligeant, que ce mal nous doive paroître, par la qualité & le nombre des peines qui l'accompagnent ; quelque terrible qu'il nous semble par la grandeur des accidens & symptomes qu'il fait naître ; & quelque redoutable qu'il soit, par les perils & les dangers dont il est inséparable ; En un mot, quelque sujet que nous puissent donner les inquietudes & les tourmens qu'il nous cause, d'en apprehender les approches ; il est constant qu'il doit encore être d'autant plus à craindre, que tout ce que la Medecine a mis jusqu'à cette heure en usage pour le guerir, a produit si peu d'effet, qu'il semble qu'on n'ait exprés affecté de fixer tout le secours du Malade à de si foibles remedes, que pour faire estimer la maladie incurable.

Le peu d'effet des remedes qu'ō employe pour la guerison de ce mal.

En effet si l'on veut bien seu-

lement excepter quelque ſorte d'adreſſe & de ſubtilité, que ceux qui ſe meſlent de traiter ces eſpeces de maux, ſe peuvent être acquis de repouſſer & remettre les Inteſtins dans le lieu naturel d'où ils ſont ſortis; on connoîtra facilement que ce petit ſecours qu'on tire d'eux, eſt la plûpart du tems le ſeul & unique remede qu'on en puiſſe attendre, & lequel doive terminer toutes les eſperances du Malade. Mais quelque neceſſaire que ſoit cette opération de la main, & quelque exacte qu'elle puiſſe être, quel effet remarquable peut-elle ſeule produire à l'avantage du Malade? Aprés que ſes entrailles ont été ainſi adroitement remiſes dans leur place, ce Malade eſt-il pour cela moins eſclave qu'il n'étoit de ſes inteſtins, qui ſont toûjours à la porte & le mena-

cent à tous momens d'une nouvelle irruption ? La même ouverture par laquelle on les a fait r'entrer dans le ventre, n'est-elle pas toûjours aprés cette opération, telle qu'elle étoit auparavant, & en état de favoriser leur sortie ? En un mot, le repos ni la vie du Malade, ne sont gueres plus en seureté qu'ils étoient ; & bien qu'aprés que l'Intestin a été remis adroitement en sa place, il ait cessé de paroître dehors ; il ne laisse pas pour cela, dés la moindre agitation & mouvement du corps, d'être tout prest à produire une Décente aussi complete & aussi fâcheuse que jamais, & capable de desesperer en un instant le Medecin & le Malade.

Bien donc que cette opération de la main soit indispensablement necessaire ; que sans elle tous les autres remedes que l'on

l'on peut inventer, ſoient de nul uſage; & que tout ce que la prudence & l'induſtrie du Medecin, peuvent faire valoir au ſujet de la cure de cette maladie, préſuppoſe ce rétabliſſement de l'Inteſtin dans ſon lieu & ſa ſituation naturelle : Il eſt toutefois tres-certain, que cette même opération, étant conſiderée toute ſeule, eſt un ſecours qui n'a pas plus d'effet à l'égard du Malade, que le travail continüel de Syſiphe dans la Fable, qui roule toute ſa vie vers le haut d'un rocher une pierre, laquelle retombe toûjours en bas, où la rigueur de ſa deſtinée l'oblige ſans ceſſe de la reprendre.

On ne peut pas nier, qu'il ne ſoit tres-important & tres-avantageux au Malade dans une opération de cette nature, qui ſe trouve ſouvent tres-delicate, &

L'adreſſe de la main eſt requiſe pour reduire & replacer l'Inteſtin.

qui n'eſt pas quelquefois moins dangereuſe que difficile, de rencontrer une perſonne, que l'experience & l'adreſſe diſtinguent des autres qui ſont la même profeſſion, & qui puiſſe bien à propos repóuſſer & remettre les Inteſtins dans l'endroit du ventre, d'où ils ſe ſont échappez, ſans y cauſer aucune meurtriſſure, ni leur donner aucun tour, qui change ni altere leur état naturel, ni la diſpoſition dans laquelle ils étoient avant leur ſortie ; On ne peut pas auſſi douter, que de cette premiere démarche ne dépendent abſolument le progrés de toute la cure qu'on pretend faire de cette maladie, & le ſuccés de ce que l'on peut entreprendre pour en obtenir la gueriſon : puis qu'il eſt vray que quelque merveilleux & excellent que puiſſe être le remede, duquel on pre-

tend se servir pour cét effet : il seroit toûjours inutile, & se seroit vainement qu'on le donneroit dans le corps ou qu'on l'appliqueroit en dehors, si les Intestins ne se trouvoient pas reduits préférablement & remis en la place que la Nature leur a prescrite & marquée dans le ventre, & qu'ils occupoient avant leur chûte.

Mais il est encore tres-constant, que tous les soins que l'on prendroit pour guerir le Malade, seroient entierement inutiles, si ces mêmes Intestins dont le rétablissement doit dans cette cure préceder tout autre remede, au lieu d'avoir été repoussez & remis à propos dans leur ordre, avoient été forcez en r'entrant dans le ventre, de prendre une situation contrainte & un rang opposé à celui qui leur est naturel, & qu'ils avoient

avant leur Décente ; Si, dis-je, il étoit arrivé, qu'en faisant cette reduction, la main de celuy qu'on auroit employé pour la faire, eût donné aux Intestins quelque contour ou mouvement capable d'embarrasser leurs conduits, ou de les engager dans quelque étranglement: il est certain qu'en cét état violent où seroient alors les entrailles, & dans le desordre où elles seroient reduites par ce moyen, ce seroit vainement qu'on appliqueroit des remedes pour guerir cette maladie, qu'un accident de cette nature auroit renduë incurable ; & quelques bons & efficaces qu'ils pourroient être d'ailleurs, l'usage en seroit toûjours sans effet, & le Malade auroit le déplaisir de n'en voir jamais sur sa personne aucun succez favorable : de sorte que par le défaut &

manquement qui seroient arrivez dans cette reduction, qui doit necessairement préceder l'application de tout autre remede destiné pour la cure des Hernies ; la personne affligée de ce mal seroit toûjours hors de toute esperance de guerison, quelque secours qu'on puisse lui donner pour la seureté & la conservation de sa vie.

Cette operation doit préceder l'application du remede.

Il faut donc demeurer d'accord, que cette action de la main, par le moyen de laquelle se fait la reduction des entrailles, est la premiere chose qu'on se doit proposer pour parvenir à la cure de quelque sortie ou chûte que ce soit des Intestins hors du ventre. La maniere dont elle se doit faire, est connuë & pratiquée de tous ceux qui font profession de traiter ceux qui sont atteints & affligez de cette maladie, & la

conneiſſance de cét Art ne reçoit de diſtinction parmi eux, qu'entant que l'un ſe peut être acquis une plus grande habitude & eſt devenu plus expert de la main & plus adroit & habile que l'autre. Mais comme il ne ſuffit pas que cette reduction ſoit exactement faite, ſi l'on ne défend & ne preſerve pas en même tems l'Inteſtin d'une nouvelle rechûte, en luy fermant le paſſage par lequel il pourroit ſe procurer une ſeconde ſortie : Ceux qui juſqu'à cette heure ont entrepris de ſemblables cures, ſe ſont ſervis de pluſieurs ſortes de remedes, leſquels n'ayant eu que tres-rarement un ſuccez conforme à l'intention du Medecin, ſemblent n'avoir été juſqu'ici reçûs en uſage, que pour les faire paroître officieux auprés du Malade, en palliant durant

toute sa vie un mal, que tout ce qu'ils ont d'industrie ne peut éteindre.

En quoy on a fait jusqu'à cette heure consister les remedes de cette maladie.

La nature & la qualité de ces sortes de remedes, dont l'effet est trop limité pour un mal de cette consequence, nous donnent lieu de croire, qu'en employant de si foibles moyens contre un si fort ennemi; on s'est moins proposé de le vaincre, que d'en borner les entreprises & en regler le progrez. Car pour peu que l'on considere, ce qui entre dans leur composition, & que l'on fasse réflexion sur l'usage qu'on en fait, & toutes les manieres dont on s'en est servi & s'en sert encore presentement; il sera aisé de juger, que tout l'avantage qu'en peut tirer une personne affligée, n'aboutit tout au plus qu'à un secours imparfait, qui ne pouvant s'é-

tendre plus loin qu'à tenir le mal en état, laisse toûjours celuy qui le souffre à la veille de succomber, & dans la crainte de se voir perir avec le remede qu'il porte.

Des Bandages & de leur composition.

Aprés donc que l'Intestin a été repoussé en sa place, & qu'on l'a remis le mieux qu'il a été possible, en l'état qu'on juge qu'il doit être naturellement ; la premiere chose à laquelle on a coûtume d'avoir recours, pour empêcher qu'il ne retombe, est l'application d'un Bandage, auquel tres-souvent on assujettit le Malade pour tout le tems de sa vie. Cette machine que la necessité a inventée & introduit depuis plusieurs Siecles, pour la cure de cette maladie, est faite en forme de bande, dont le commencement plus large deux ou trois fois que le reste, est chargé

gé de grosses pelotes, lesquelles s'appliquent sur l'un & l'autre côté des aînes, à l'endroit où les anneaux des muscles se rencontrent, & par où se font les Décentes. Ces pelotes, que ceux qui les fabriquent, à force de les garnir, rendent aussi dures que du bois, sont comme deux demies boules attachées à celle des extrémitez du Bandage, qui appuye sur le mal, & sont des repoussoirs, qui resistant fortement à l'impulsion des entrailles, leur tiennent le passage étroitement bouché, & font un continüel obstacle à leur sortie.

Il est sans doute, que l'intention de ceux qui se sont fait une profession publique de debiter ces sortes de Bandages, ne peut être censée que tres-loüable, puisque leur but a été tout au moins de soulager les

Malades, en retenant par le secours de cét Art les boyaux en leur place, & empêchant qu'aprés leur reduction faite, ils ne puissent encore s'échaper de la capacité du bas ventre. Mais il se trouve des défauts si notables tant dans la fabrique, que dans l'usage de ces sortes d'instrumens, que l'impossibilité de jamais operer par cette voye la guerison des Malades, doit rendre tous les soins & toutes les peines de l'ouvrier inutiles.

Les défauts notables qui se trouvent dans leur fabrique.

Car premierement les pelotes ou écussons qu'on fait à ces Bandages, sont ordinairement sans aucune mesure, & tres-souvent si grands & si épais, qu'ils surpassent de beaucoup l'endroit de l'aîne par où sort l'Intestin, & où il faut qu'on les applique. Ce qui ne manque pas de produire un tres-mauvais effet, lorsque le Ma-

Par l'épaisseur de leurs pelotes.

lade eſt obligé de ſe tenir aſſis, courbé, ou dans quelqu'autre poſture que debout ou couché de ſon long : car alors ſes cuiſſes en ſe pliant, ne manquent pas de repouſſer en haut, & faire remonter cette maſſe onereuſe qui preſſe le ventre en cét endroit, & d'expoſer à tous momens le Malade à une recidive apparente, en laiſſant le lieu de la Hernie découvert, & la porte libre à l'Inteſtin pour ſortir & faire naître une nouvelle Décente, laquelle tres-ſouvent devient pire que la premiere : de maniere qu'il faut avoir inceſſamment la main ſur le mal & ſur le remede, de peur qu'ils ne s'écartent l'un de l'autre, ou être toûjours preſts à éprouver ſur ſoy par quelque funeſte accident l'inutilité du ſecours qu'on ſe flatte de pouvoir tirer de ces Bandages.

Par l'élevation & convexité de leur figure.

Secondement, comme ces pelotes avec lesquelles on pretend faire un continüel obstacle à l'évasion de l'Intestin, sont ordinairement rondes & fort élevées du côté qu'elles touchent le mal : cette figure convexe, jointe à la dureté que sa garniture luy donne, appuyant sur l'endroit de la playe, & pressant la partie par où se fait la décente ; au lieu d'en fermer l'ouverture, elle en doit necessairement éloigner & dilater les lévres. Car ces Bandages, en pressant comme ils font du dehors en dedans, n'élargissent pas moins la rupture des muscles par où se fait cette sortie des entrailles, que ces entrailles font elles-mêmes, en poussant du dedans en dehors pour se faire passage & forcer ce qui les retient dans le ventre. Si bien que cette playe ne pou-

vant pas ainſi jamais ſe fermer ni ſe rétrecir, comme ce cas l'exige & que le demande une cure legitime, cette impoſſibilité de réünir par ce moyen les parties disjointes & ſeparées, rend abſolument le mal incurable. D'où l'on doit conclure, que celuy qui porte un Bandage de cette nature, ſe doit accoûtumer également tant au remede qu'au mal, & à ſouffrir avec l'incommodité du Bandage, celle de ſa décente toute ſa vie.

Par la dureté qui accompagne leur rondeur.

Troiſiémement, il eſt certain que la groſſeur de ces ſortes de pelotes, cette figure & cette dureté qu'on leur donne, deſquelles on fait dépendre le principal effet & la meilleure partie du ſecours que le Malade peut eſperer de ces Bandages, ſont moins capables de diminuer que d'augmenter les Dé-

centes. Cette verité ne se fait que trop connoître, par l'épreuve qu'en font tous les jours ceux qui sont atteints de ce mal, sur lesquels ces Bandages étant appliquez avec toute leur charge, au lieu de guerir une Hernie simple, ils en procurent & font naître une double, & par la compression violente que cause sur le ventre cette machine de fer & de chamois, en repoussant l'Intestin d'un côté, on le fait souvent paroître de l'autre; parce que la partie ronde & convexe de ces pelotes pressant fortement le bas ventre, & se faisant une place ou impression profonde dans l'aîne, non seulement meurtrit cette partie, mais encore occupe un espace destiné pour loger l'Intestin & où la Nature avoit marqué sa situation avant sa chûte. Si bien que ne trouvant plus vers l'en-

droit où ſe fait cette compreſſion, un lieu capable de le contenir; il eſt contraint de s'étendre & de ſe jetter dans un autre, où ne pouvant pas être aiſément retenu, il dilate ou rompt le Peritoine, force les anneaux des muſcles, & produit tres-ſouvent une ſeconde Hernie plus redoutable que la premiere.

Enfin la ſeule maniere dont on applique ces Bandages & dont on a coûtume de s'en ſervir, eſt plus que ſuffiſante pour en rendre l'uſage de nul ou de tres-peu d'effet. Car au lieu de les meſurer & d'en regler la forme ſur celle des membres qu'ils doivent embraſſer, & ſur leſquels on ne peut pas ſe diſpenſer de les faire porter, pour en obtenir une juſte application ſur le corps de la perſonne malade; on ſe contente de

Par la maniere dont on les applique ſur le Malade.

les faire tous uniformes, & horſmis cette boſſe dont un de leurs bouts ne ſe trouve jamais deſarmé, ils n'ont aucun raport à la ſtructure des os, des muſcles, ni des autres parties, ſur leſquelles il faut de neceſſité les faire paſſer, afin qu'ils puiſſent bien ſe joindre au corps & s'affermir ſur le mal. Il eſt neanmoins tres-conſtant, que ſans cette condition ſur laquelle on voit aſſez, par la figure & la diſpoſition de ces Bandages, que ceux qui les fabriquent ne font aucune réflexion ; il ſemble preſque impoſſible de les pouvoir placer commodément, ni d'en faire tomber l'écuſſon ſur la playe, en ſorte que le tout puiſſe demeurer ſtable, & à l'épreuve des mouvemens & de l'agitation du Malade. Car comme la Bande ſur laquelle eſt attachée la pelote, eſt tirée

à ligne droite : auſſi dans le circuit qu'on luy fait faire ſur le corps, paſſe-t'elle directement & ſans diſtinction ſur toutes les parties qui ſe trouvent ſous elle, depuis le commencement juſqu'à la fin de ſon cercle. Si bien que pour faire en ſorte que la pelote ſe trouve ſur le mal, & qu'elle couvre exactement la rupture, il faut de neceſſité que le Bandage porte la plûpart du tems ſur la teſte de l'os de la cuiſſe, & qu'il bride les feſſes de la perſonne qui le porte. Cela eſt cauſe que ne pouvant ainſi garder aucune meſure ni ſtabilité ſur une partie, que la Nature engage à un continüel mouvement, il ne peut jamais reſter en l'état qu'on pretend qu'il doit être, qu'autant que le Malade devenu par force officieux à ſoi-même, a ſoin de porter inceſſamment la main ſur

le mal, pour empêcher que le remede ne s'en écarte. Car ce Bandage étant tout droit, comme il eſt, & n'ayant rien dans ſa configuration, qui le puiſſe accommoder aux os qui ſoûtiennent le poids du bas ventre, on ne peut pas le conduire & le faire porter ſur l'os de la hanche, qui eſt pourtant le ſeul qui luy peut procurer quelque ſtabilité, à moins de mettre l'emplâtre à côté du mal, & l'écuſſon du Bandage plus haut que la Hernie. Auquel cas la pelote preſſant au-deſſus du trou par où ſort l'Inteſtin, ne pourroit plus ſervir que pour exprimer & faire mieux ſortir les entrailles du ventre, & par conſequent produiroit moins la gueriſon du mal, que la mort & la deſtruction du Malade.

Si l'on joint à tout cela, la groſſeur que l'on donne à ces

ſortes de Bandages pour les rendre plus forts, & l'épaiſſeur que fournit leur garniture ordinaire, qui les fait paroître comme des Bourelets autour du corps du Malade : Si l'on y ajoûte encore le poids des matieres qui les compoſent, lequel eſt ſouvent exceſſif ; on trouvera ſans doute, que la peine & l'incommodité qu'on en ſouffre, & le peu de ſeureté qu'il y a dans tout le ſecours qu'ils promettent, bien loin d'en faire eſtimer l'uſage, doivent faire d'autant plus apprehender les atteintes de ce mal, que tout cét appareil, au lieu de contribuer à le guerir, ſemble n'avoir été inventé que pour l'entretenir & le rendre incurable.

Par l'incommodité que cauſe leur peſanteur.

Pour ce qui eſt des autres remedes, auſquels l'Art méchanique ne prend point de part, & que les plus fameux Mede-

Examen des autres Remedes.

cins ont employé depuis plusieurs Siecles pour la cure de cette infirmité ; ils ont la plûpart un succez si peu favorable, qu'on peut dire avec raison, que la seule reputation de ceux qui en ont été les Auteurs, & qui en ont prescrit & ordonné la composition & l'usage, les a plûtôt fait recevoir & approuver dans le monde, qu'aucun effet qu'ils ayent produit pour la guerison de ce mal. Mais entre toutes les Descriptions dont les Livres sont pleins, il est malaisé de faire un choix, sur lequel on puisse assûrer la confiance du Malade ; & quelque éloge qu'on fasse de ces remedes, les loüanges qu'on leur donne n'en rendent pas ni les effets plus sensibles, ni les vertus & les proprietez moins suspectes.

Il seroit ennuyeux autant

qu'inutile d'entrer dans le détail de tant de compositions, que l'occasion de cette cure a pû faire naître, puis qu'une seule à cét égard, peut tenir lieu de toutes les autres ensemble. Le remede dont on fait maintenant plus de cas, lequel a cours parmi le monde sous le nom de feu le celebre Monsieur de Cabrieres ; & que le Roy, par sa liberalité envers cét Auteur, ayant tiré du nombre des choses, que l'interest rend souvent mysterieuses, a eu la bonté de donner au Public, pour le soulagement des Malades, est estimé contenir en soi tout ce que les autres r'enferment, & passe pour la perfection qu'un remede de cette nature peut recevoir de la Medecine ordinaire. Il consiste en deux choses, dont l'une se prend par la bouche, & l'autre s'applique exterieurement sur le

Quel jugement on peut faire de celuy de M. le Prieur de Cabrieres.

mal ; de ſorte qu'il ſe trouve en luy ſeul dequoy ſatisfaire à toute l'intention de la Medecine, puiſque ſon action s'étend autant en dedans qu'en dehors. La part de ce remede, qu'on doit faire paſſer dans le corps, conſiſte en certaine doſe ou quantité d'eſprit de Sel rectifié, on luy donne de bon vin pour vehicule, par le mêlange duquel il eſt rendu potable & reduit en liqueur, qu'on fait prendre au Malade, dans un poids proportionné à l'âge & aux forces de celuy qui le reçoit. L'autre partie de ce remede, laquelle ne doit ſervir qu'en dehors, eſt un emplâtre qu'on applique ſur le lieu où s'eſt manifeſtée la Décente. Il eſt compoſé de diverſes matieres, dont les unes ſont aſtringentes ; ſçavoir le maſtic, l'hypociſtis, les noix de cyprez &

En quoy conſiſte ce Remede.

la terre ſigillée ; les autres ſont vulneraires & anodynes, telles que ſont le ladanum & la racine de la grande conſoude ; & le ſurplus eſt balſamique & ſert en même tems pour faire le corps de l'emplâtre, comme ſont la poix, la terebenthine & la cire. Toutes ces drogues étant ſelon l'Art, font un remede externe pour les Hernies, lequel on croit avoir raiſon d'élever au-deſſus de tous ceux, qu'on peut avoir inventez juſqu'à cette heure pour la gueriſon de ces maux.

Cependant quelque ſoin qu'on ait pris de vanter l'excellence de ce remede, il eſt aſſez malaiſé de trouver des perſonnes, qui veritablement ayent été & ne ſoient plus malades, & dont on puiſſe attribuer la gueriſon à l'uſage qu'ils ayent fait tant de l'eſprit de ſel, que de l'em-

plâtre. L'effet n'en a pas jusqu'ici paru moins douteux que les autres ; & le peu de fruit qu'on en tire encore aujourd'huy, donne sujet de craindre que la credulité de l'Auteur n'ait autant fait valoir chez lui ce remede, que celle du Peuple l'a fait estimer depuis dans le monde. Cette vertu tant efficace, qu'on n'y rencontre plus, depuis qu'il a cessé d'être tenu secret, oblige de soupçonner, que quelque effet loüable que le hazard a pû faire naître, ne l'ait jetté dans une erreur passive, où sa reputation a engagé depuis & fait tomber les autres, plûtôt qu'aucune épreuve valable, qui en ait fait voir le merite & découvert l'excellence.

Car pour ce qui concerne l'esprit de Sel, il n'est pas facile à concevoir, par quelle sorte de raison

raison on a pû l'employer utilement, & en ordonner l'usage durant trois Semaines dans la cure de cette maladie. Quelque bon & salutaire que cét esprit soit à l'estomach, l'acidité qu'il contient n'a rien qui ne soit odieux à la vie, lorsque son action s'étend au delà de la capacité de ce viscere, & il ne peut être porté plus loin dans le corps, qu'il ne devienne bien-tôt l'ennemi juré du sang & des veines, insuportable aux nerfs & aux membranes, fâcheux aux Intestins, & pernicieux à toutes les parties du bas ventre, & par consequent moins propre à calmer qu'à irriter les entrailles. Cét esprit mineral que la violence du feu a separé du sel par la volatilisation de son corps, a contracté dans sa distillation un aigre puissant & corrosif, dont l'usa-

L'inutilité de l'esprit de sel dans la cure de cette maladie.

ge continüé long-tems, comme on le prescrit, ne peut vraisemblablement qu'adjoûter de nouvelles peines, à celles que peut souffrir celuy que le malheur expose aux incommoditez d'une Hernie.

De ce qu'on a quelquefois par un effet du bonheur, apaisé avec ce remede quelques douleurs que la Nature souffroit dans les organes, qui luy servent pour la fabrique & l'expulsion de l'urine; de ce que, dis-je, on l'a estimé propre pour donner quelque soulagement dans les maux que peuvent endurer la vessie, les ureteres & les reins; il ne s'ensuit pas pour cela que cette proprieté soit sans limites, & qu'on doive en étendre l'effet, jusqu'à la guerison des ruptures, que les entrailles peuvent causer lors qu'elles sortent de leur

place & qu'elles ſe font paſſage hors du ventre. Enfin, bien que l'eſprit de Sel ait en ſoy la vertu de défendre & garantir le corps de toute putrefaction : cette vertu, que l'eſprit de Soûfre ne poſſede pas dans un degré moins éminent que luy, peut-elle operer la gueriſon d'une playe interne, que l'effort des Inteſtins a fait naître, & que leur impulſion tient toûjours ouverte & empêche de ſe fermer.

Il eſt bien vray qu'il y a eu des Medecins celebres, qui ont recommandé l'uſage du Sel dans ces ſortes de maladies. Foreſtus s'en eſt fait un ſecret particulier contre la colique, laquelle eſt un des principaux obſtacles à la gueriſon des Décentes ; & le docte Hartman ordonne le Sel gemme, qui eſt de même nature, comme un remede qu'il

juge propre & ſpecifique pour cette cure. Il ne pretend pas neanmoins qu'on doive pour cét effet en extraire l'eſprit, ni qu'on luy donne par ſa diſtillation, cét aigre corroſif que tous les Sels acquierent dans la ſubtiliſation que le feu fait de leur ſubſtance. Il veut ſeulement qu'il ſoit calciné & réſout à l'humide; & qu'ainſi reduit en liqueur il conſerve & ſa ſalure & ſa ſaveur balſamique, par le moyen dequoy il n'a rien qui ne le rende ami du ſang & de la vie. Mais il y a tres-grande difference entre ce Sel ainſi preparé & rendu potable par une ſimple reſolution à l'air, & l'état où le feu le reduit, lors qu'il l'éleve & le pouſſe en eſprit par le bec d'une cornuë. Car par cette derniere voye, il ceſſe d'être ce qu'il étoit, ſa ſalure ſe convertit en aigre corro-

ſif, il devient indomptable & rebelle à toutes nos facultez, & plus ami de l'Art pour netoyer exterieurement un ulcere, qu'il ne l'eſt de la nature pour remedier interieurement avec elle à la playe ouverte d'une Hernie.

L'impoſſibilité de guerir par l'uſage de ſon Emplâtre.

Quant à ce qui eſt de l'emplâtre, comme la vertu qu'on luy attribuë ne ſemble pas être établie ſur un meilleur fondement, auſſi l'effet n'en paroît-il pas plus certain ni guere mieux aſſûré. Car comme il ne peut avoir, dans l'état le plus parfait de ſa préparation, qu'une conſiſtance pareille à celle de la plûpart des autres remedes, que la Pharmacie nous debite ſous cette forme : il ne peut pas auſſi vrai-ſemblablement ſervir à retrécir une playe, dont les lévres écartées l'une de l'autre, ſont couvertes de chair, de

graiſſe & d'un double cuir, qui doivent empêcher que le medicament ne la touche : de ſorte que, quelque vertu balſamique, vulneraire & aſtringente que puiſſe avoir cét emplâtre, une rupture du Peritoine & des muſcles, laquelle produit une plaïe qui n'a point de fond, eſt un mal pluſque ſuffiſant pour rendre toute ſa force inutile.

D'ailleurs, quand à travers de tant de choſes qui ſont obſtacle à ſon action, les drogues dont il eſt composé, auroient aſſez de force & de ſubtilité pour penetrer juſqu'à l'endroit du mal, & le toucher immediatement ; il eſt certain que le retréciſſement de l'ouverture du Peritoine & des muſcles, qui eſt le but de ſon action, ſuppoſe par neceſſité la conſtriction des parties du Panicule charneux, lequel couvre cette ou-

verture, & par consequent de toutes les autres membranes, qui luy sont lit sur lit superficiellement adherantes. Il faut, dis-je, que la chair, la graisse, & l'un & l'autre cuir, qui tous ensemble nous cachent cette playe, souffrent en dehors le premier effort de la contraction, afin que leurs fibres, en s'approchant & se serrant les uns contre les autres plus fortement qu'ils n'étoient : cette violence qui leur est faite par ce resserrement, fasse en même tems r'assembler les parties disjointes du Peritoine & des muscles, desquelles l'éloignement donne passage à l'Intestin & entretient la Décente. Or il semble tout-à-fait impossible que cét emplâtre, avec quelque justesse & quelque exactitude que la dispensation en soit faite, puisse produire un tel effet sur la par-

tie malade, n'ayant en ſoi ni la qualité ni la conſiſtance requiſe; & durant quelque tems qu'on perſevere dans ſon uſage, la playe ne change pas plus interieurement ſous la ſuperficie de l'aîne qui la couvre, que fait exterieurement cette partie deſſous l'emplâtre qu'on y applique.

C'eſt peut-être pour cette conſideration qu'on ordonne, qu'avant toutes choſes, le Malade ſe muniſſe d'un bon Bandage, auquel apparemment on a autant de confiance & on attribuë pas moins d'effet pour cette pretenduë gueriſon qu'à la vertu du remede. Mais comme l'on fait conſiſter l'excellence de ces ſortes de machines, dans une forme, qui les rend la plûpart autant incommodes qu'inutiles aux Malades; auſſi arrive-t'il que quelque ſoin que l'on

l'on prenne dans l'adminiſtration de ces remedes, on n'en voit que tres-rarement des effets, qui répondent aux grandes eſperances qu'on en conçoit.

Toutes ces raiſons jointes à la charité à laquelle Dieu, la Nature & nôtre devoir nous engagent, auroient dû faire impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui ſe ſont attachez à la cure & au traitement des Hernies, ſi l'habitude qu'ils ſe ſont faite dans cette occupation de voir ſouffrir les Malades, n'avoit pas rendu leurs cœurs autant exempts de compaſſion pour la miſere de l'homme, que de ſenſibilité pour ſes peines. Cela m'ayant obligé d'examiner autant que le peu d'étenduë de mon eſprit l'a pû permettre, les défauts qui ſe pouvoient trouver dans ces ſortes

de remedes, & qui étoient la cause du peu d'effet qu'ils produisent ; il s'en est presenté de tres-notables, qui m'ont fait resoudre à en rechercher d'autres, que l'experience & la raison m'ont fait voir être beaucoup plus propres pour la guerison de ces maux, qu'aucun autre dont on se soit servi jusqu'à cette heure.

Invention d'un nouveau Bandage.

Pour cét effet ayant observé que les Bandages, que l'on debite publiquement, sont onereux par leur poids, dangereux par leur dureté, incommodes par leur grosseur, nuisibles par leurs pelotes, & variables dans leur assiette ; Je me suis appliqué à en faire fabriquer quelques-uns de mon invention, qui soient exempts de tous ces défauts, & dont l'usage autant utile que commode, puissent de toute maniere faire plaisir à

ceux qui ont beſoin de ce ſecours pour le ſoulagement de leurs maux. La peine que je me ſuis donnée pour cela, ayant été ſuivie d'un ſuccés autant heureux & favorable, que je l'avois eſperé ; J'ay crû qu'il étoit de mon devoir, de ne pas cacher à mon prochain, ce que je n'ay cherché que pour luy ; & que Dieu n'a permis que j'aye découvert, que pour en aider ceux que leur infirmité oblige d'avoir recours au remede.

La ſimplicité de ce Bandage.

La façon de ce nouveau Bandage eſt tres-ſimple, & n'embaraſſe aucunement le Malade. Bien qu'il ſerre ſuffiſamment, & qu'il tienne mieux les parties du bas ventre en leur état naturel, que les Bandages ordinaires ; il ne leur fait neanmoins aucune violence ni compreſſion fâcheuſe, qui puiſſent offencer

ou meurtrir le ventre en dehors, ni troubler par quelque impulsion profonde les Inteſtins en dedans, comme font les autres Bandages, leſquels preſſant par la groſſeur & la dureté de leurs pelotes les entrailles qui tombent d'un côté, les font ſouvent ſortir de l'autre.

Sa ſtabilité & fermeté ſur le corps.

La figure qu'on donne à ce Bandage, étant proportionnée comme elle eſt, à celle des parties du corps, ſur leſquelles ſon uſage veut qu'elle s'appuye, le rend applicable avec une ſtabilité & permanence, que les Bandages ordinaires ne peuvent pas avoir; ſans neanmoins que cette fermeté qui luy eſt propre, & qui ne procede pas tant du poids de la matiere de laquelle il eſt fait, que de la forme & la figure qu'on luy donne, ſoit accompagnée d'aucune ſorte de contrainte, qui puiſſe

produire de l'inquietude, & causer la moindre peine aux endroits du corps par où la ceinture de ce Bandage passe, & où son écusson doit porter.

Ce Bandage étant donc fait exactement, & ajusté comme il faut à l'entour d'une personne qui souffre une décente, prend tellement dans cette application la figure & la conformité de l'os de la hanche, suivant les inégalitez & les enfoncemens qui s'y trouvent ; que comme cét os est fixe & sans mouvement, il faut de necessité que ce Bandage qui est porté sur cét os, soit aussi fixe & immobile que lui. La ceinture de ce Bandage passant donc au dessous de la partie superieure de cét os, & au dessus de l'endroit où s'emboëte & s'insere la teste de l'os de la cuisse : il trouve là une cavité, qui regle

Sa figure proportiõnée aux parties sur lesquelles on l'applique.

le lieu de ſon paſſage, & luy fournit une place, d'où quelque agitation que ce ſoit, ne le peut faire ſortir : tellement que ce Bandage pour parfaire ſon cercle, ſuivant ainſi des deux côtez le contour des hanches, & deſcendant enſuite le long des aînes, prend vers l'endroit du mal la figure du bas ventre, en s'élargiſſant en forme d'écuſſon, dont la figure & la grandeur varie ſuivant la grandeur de la playe & la conſtitution du Malade. Cét écuſſon lequel eſt tout plat & ſans boſſe, en s'appliquant ſur l'endroit où eſt le mal, porte ſur l'os barré qui eſt au-deſſous, & laiſſant par ce moyen les muſcles de l'Abdomen en leur liberté naturelle, ne laiſſe pas d'ôter aux Inteſtins celle de ſortir & de s'échaper du bas ventre.

Outtre cela, la legereté de ce Bandage lui donne un droit de préeminence que les communs Bandages ne peuvent luy disputer. Car au lieu que ceux là sont ordinairement d'un poids excessif, & d'une grosseur extréme, celui-cy est tellement leger, mince & delié, qu'à peine peut-il peser avec toute sa garniture cinq ou six onces. Si bien qu'il ne charge point le Malade, & ne fait pas plus de volume sur les hanches de celuy qui le porte, que s'il ne portoit rien du tout. En quoy on peut connoître, outre le fruit qu'on en tire, la commodité de son usage. Car comme ce Bandage n'excede ni en grosseur ni en poids, comme les autres; & que dans sa legereté il ne laisse pas d'adherer fortement sur le mal sans faire aucune violence, il peut luy seul

La legereté de ce Bandage.

garantir, par l'usage qu'on en fera de tous les fâcheux accidens qui surviennent dans les Décentes. Par cette raison on le peut porter sur soy sans aucune peine, aussi-bien la nuit que le jour, autant à pied qu'à cheval, assis que debout, sans apprehender qu'en aucunes de ces postures, ce Bandage se détache ni qu'il abandonne prise, ainsi que font les autres, dés le premier plis & mouvement du corps que fait le Malade.

La cōmodité de son usage.

Enfin comme ce nouveau Bandage n'a pas, comme ceux dont on se sert communément, son écusson revêtu d'une pelote dure & convexe, laquelle penetre avant dans les aînes; aussi a-t'il cela de particulier & de commode, plus qu'eux, qu'il peut être utilement appliqué sur toute sorte d'emplâtres, lesquels par son moyen sont en-

tretenus ſur le mal, & conſervez en l'état qu'ils doivent être, poūr produire l'effet qu'on en peut eſperer, pour la gueriſon ou le ſoulagement du Malade; parce qu'au lieu d'une ſuperficie ronde & convexe, telle qu'eſt celle des Bandages ordinaires, n'en ayant qu'une toute plate : il ne fait qu'embraſſer la Hernie, & retenir ſans contrainte ni violence l'Inteſtin dans ſon lieu naturel, & ne fait point cette impulſion en dedans, par le moyen de laquelle les bords de la plaïe ſont plûtôt écartez que réünis, quelque excellent que ſoit l'emplâtre qu'on y applique.

Je ne diray rien ici des diverſes experiences qui ont été faites de cette nouvelle machine, ni de tous les loüables effets que ſon uſage a produit. La raiſon ſeule, jointe au té-

moignage des ſens, ſuffit ſans citer le nom de perſonnes, pour en découvrir l'utilité, puis qu'en faiſant connoître le défaut qui ſe trouve dans les Bandages ordinaires; on manifeſte aſſez l'excèllence de ceux que l'on propoſe, pour leur être ſubſtituez & introduits en leur place.

Cependant quelque avantageux que ſoient ces Bandages de nouvelle invention, il eſt conſtant toutefois qu'ils ne ſuffiſent que rarement pour la gueriſon entiere des Hernies, & qu'il n'arrive pas ſouvent qu'une cure de cette importance ſoit un effet qu'on puiſſe rapporter au ſeul uſage de ce remede. C'eſt pourquoy on a crû qu'il étoit abſolument neceſſaire, de joindre à ce ſecours celuy de quelque emplâtre excellent, qui ſecondant la vertu & l'utilité du Bandage,

ût avec luy, operer la guerison ntiere de la Hernie. Celuy jue l'on propose ici pour cét effet, ayant été inventé par rapport aux défauts & manquemens qui se trouvent dans ceux dont on s'est servi jusqu'à cette heure : on ne doit pas douter, qu'en sa composition on ne se soit efforcé de le rendre accompli en tout ce qu'on a jugé les autres deffectueux, & qu'on n'ait fait tout ce qu'on a crû possible pour l'élever au degré de perfection, qu'on cherche vainement dans la plûpart de ceux que les Medecins nous ont laissez dans leurs Livres.

On joint à l'usage de ce Bandage nouveau celuy d'un emplâtre éprouvé pour la guerison des Décentes.

Car outre qu'il reçoit dans sa composition les principales matieres que la Medecine à coûtume d'employer pour restraindre & consolider une playe, il a encore cela de singulier, qu'il adhere assez de lui-même sur

En quoy consiste la bonté & vertu de cét emplâtre.

l'endroit où eſt le mal, pour le tenir autant qu'il eſt neceſſaire dans une eſpece de conſtruction ou reſſerrement, qui ſe communiquant vers le dedans jusqu'aux parties qui luy ſont ſoûmiſes, & par conſequent juſqu'à celles qui ſouffrent la rupture, entretient ces parties dans une plus étroite union & beaucoup plus reſſerrées l'une contre l'autre, que ſi le corps étoit ſans ceſſe debout ou étendu dans un lit tout de ſon long. Si bien que cét emplâtre étant exterieurement appliqué ſur le cuir & à l'endroit de l'aîne par où ſort l'Inteſtin, il le retient ſans faire violence dans une reſtriction, qui ſe fait reſſentir interieurement à tout ce qui lui eſt joint par contiguité juſqu'au Panicule charneux, qui eſt comme collé naturellement ſur le muſcle, & fait que toutes ces

rties empruntent & reçoivent
ne de l'autre un retréciſſe-
ent de leurs fibres, qui eſt
quis indiſpenſablement pour
gueriſon de ce mal. D'où il
nſuit, que les bords de la
ïie ſe r'approchant autant que
Nature en a beſoin, pour
uvoir profiter de la vertu &
nignité de l'emplâtre : elle
ere par ſon moïen, ce qu'elle
nteroit vainement par tous les
tres.

Auſſi l'experience a-t'elle fait
ir en diverſes occaſions, que
emplâtre ſeul, ſans le ſe-
urs d'aucun Bandage, eſt ſuf-
ant pour guerir dans une jeu-
perſonne l'eſpece de Hernie
l'on appelle Bubonocelle,
urvû que la longueur du tems
dure le mal, n'ait donné
à aucune adherence, ni
naître quelque calloſité, qui
ache ſi fortement l'Inteſtin

aux anneaux, qu'il n'en puiſ
être ſeparé que par le fer. O
pourroit rapporter ici quanti
de ces preuves, s'il en éto
beſoin, pour établir la bon
d'un remede, que la raiſon
le bon ſens font aſſez co
noître.

Au reſte, cét emplâtre
doux & benin, ne cauſant a
cune alteration en la partie
corps ſur laquelle on l'appliq
n'ayant dans ſa compoſition a
cune choſe, qui en doive fa
craindre l'uſage dans les perſo
nes les plus delicates, & da
l'âge même le plus tendre :
ſorte qu'en quelque tems q
ce ſoit de la vie, on peut
le moyen de cét emplâtre &
ſecours du Bandage, dont
vient d'être parlé, attendre u
gueriſon parfaite de ce mal,
éviter tous les fâcheux accid
qu'il peut produire, & par co

ſequent mettre le Malade à couvert des frequentes inſultes auſquelles il ſe trouve expoſé dans tout le cours de ſa vie.

Remede interne pour le même mal,

On peut encore ajoûter à tout cela, pour ſatisfaire & contenter en toute maniere les perſonnes malades, un remede interne, dont l'uſage dans cette cure ne peut être que tres-utile. Il faut prendre pour cét effet, tous les matins à jeun, une cuillerée d'eſſence de la grande conſoude, ou à ſon défaut deux cuillerées de Suc épuré de cette plante, ou de celle qu'on nomme Herniaire, dans lequel vous aurez mis deux ou trois gouttes de Baûme de Sel gemme, qui ſe fait en le calcinant pluſieurs fois & le faiſant reſoudre dans l'eau de pluye diſtillée, juſqu'à ce qu'il ait par cette préparation acquis une ſi grande ſubtilité, qu'étant ap-

proché d'une chandelle, sa lueur le fasse fondre. Ce Baûme gardé dans une bouteille de verre, fournit un Remede secret & tres-excellent contre toutes sortes de Décentes. Lorsque ce Sel à atteint ce degré de préparation, on le peut distiller avec un peu d'huile de Terebenthine, la cohobant dessus plusieurs fois, jusqu'à ce que par le moyen de cette distillation repetée, ce Sel vous reste au fond du verre en consistance de miel liquide, qui est un Baûme & Remede specifique contre ce mal.



TRAITE'

TRAITÉ DES MAUX DE VENTRE,

OU

Des Affections intestinales, de leur veritable cause, de leurs differentes especes, & des moyens de les guerir.

S

AVIS.

L'Affinité qu'il y a entre ce Traité des maux de Ventre & celui des Décentes, nous a fait resoudre de les donner tous deux en même tems, & de les faire imprimer l'un ensuite de l'autre dans un seul & même Volume ; Car par quelque endroit de la capacité inferieure du corps que l'Intestin s'échape ou se jette dehors, il est certain que l'espece de Hernie ou Décente, que cette eruption de sa substance produit, fait toûjours naître

une maladie qui ne peut avoir ſa place qu'entre les indiſpoſitions du bas Ventre : de ſorte que, comme la plûpart des maux, dont il a été parlé dans l'un & l'autre de ces Traitez, ont tres-ſouvent une même cauſe, la connoiſſance de la nature des uns, ſemble être abſolument neceſſaire pour éclaircir celle des autres.

On ne peut pas douter, qu'entre les divers ſujets qui contribuënt le plus à la génération des Décentes, les coliques & les tranchées, que la Nature ſouffre dans les entrailles & les mouvemens excentriques

& violens qu'elle y excite, ne ſoient les plus conſiderables. Les douleurs extrémes qu'un acide indompté produit & entretient dans le Ventre, deviennent la ſource ordinaire des plus dangereuſes Hernies ; & on ne peut pas avec ſeureté empêcher ni prévenir les effets de l'un de ces maux, ſans ſe précautionner contre l'autre, ni bien guerir une Décente, ſans abolir l'affection des Inteſtins, qui l'a fait naître.

Ainſi la dépendance reciproque de toutes ces maladies, & qu'elles ont entre-elles, font que non ſeule-

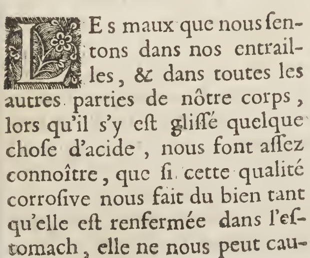
ment elles ne peuvent être connuës que par raport de l'une à l'autre; mais encore qu'il est tres-difficile de parvenir à la cure parfaite d'une Hernie, tant que les Intestins, dont celui qui est tombé fait partie, sont dans un mouvement violent par l'effet de quelque colique qui les afflige dans le ventre : car cõment apliquer le remede à propos sur un mal lors qu'on en ignore la cause, & que les peines qu'il produit, ont leur fondement dans un autre, dont la guerison doit necessairement faire la sienne.



TRAITÉ DES MAUX DE VENTRE,

OU

Des Affections intestinales, de leur veritable cause, de leurs differentes especes, & des moïens de les gûerir.



LES maux que nous sentons dans nos entrailles, & dans toutes les autres parties de nôtre corps, lors qu'il s'y est glissé quelque chose d'acide, nous font assez connoître, que si cette qualité corrosive nous fait du bien tant qu'elle est renfermée dans l'estomach, elle ne nous peut cau-

La premiere digestion se fait par le moyen de l'acide, lequel hors de l'estomach est ennemi de la vie.

ſer que du mal lors qu'elle en franchit les limites. Bien qu'elle ſoit dans nous le premier organe de nôtre vie, elle peut être auſſi dans nous-mêmes le principe de nôtre mort; & autant qu'elle nous eſt ſalutaire dans l'eſtomach, autant peut-elle nous être pernicieuſe & funeſte dans le reſte de nos membres. Le ferment vital par le moyen duquel nos alimens en s'aigriſſant ſe reſolvent, a dans nôtre eſtomach ſon action limitée. Le pouvoir que la Nature luy donne, ne s'étend pas plus loin que la capacité de ce viſcere; & quelque acide que devienne le chyle par l'union de ce ferment, il ne garde cette qualité, qu'autant qu'il eſt obligé d'attendre dans le ventricule la perfection de ſon être. Il n'en eſt pas plûtôt ſorti, que ſon aigreur ſe change en une douceur

douceur balſamique, ſans laquelle il ne pourroit jamais être ami ni du ſang ni de la vie.

Cét acide eſt adouci & converti en ſel balſamique dãs le premier Inteſtin.

Nous ne devons pas ſeulement au témoignage de nos ſens les aſsûrances de ce changement, la raiſon nous doit encore convaincre qu'il eſt indiſpenſablement neceſſaire pour l'entretien & la conſervation de nôtre être. Le goût nous fait connoître que nôtre ſang eſt ſalé, auſſi-bien que nôtre urine; & l'eſprit qui eſt diſtillé de l'un & de l'autre, nous en donne une preuve trop convaincante pour en douter. Tous nos membres tirent du ſang cette qualité balſamique; elle s'étend & ſe meſle dans toutes leurs parties; & comme c'eſt elle qui les conſerve, auſſi n'en peuvent-elles être privées, qu'elles ne le ſoient en même tems de la vie. Le ſoin que la

Nature prend d'entretenir dans nous cette ſalure balſamique, ne permet pas qu'elle ſouffre de meſlange de rien qui lui ſoit oppoſé ; elle bouche le paſſage des arteres & des veines à tout ce qui n'eſt pas ſalé, & ſi quelque partie de l'acide l'emporte ſur ſa reſiſtance, le trouble qu'elle en reçoit témoigne aſſez la violence qui luy eſt faite. En un mot, comme le beſoin que nous avons de l'aigreur, ne s'étend pas naturellement plus loin que la reſolution de nos viandes, auſſi nôtre eſtomach il-eſt le ſeul endroit de nôtre corps, où il luy eſt permis d'exercer un pouvoir legitime, mais elle ne peut rien faire qui ne ſoit odieux & tyrannique, lorſqu'elle paſſe ces bornes que la Nature a preſcrit à la premiere de nos digeſtions.

Nous n'éprouvons que trop

durant tout le cours de la vie, le tumulte que cause cette aigreur dans nos Inteſtins, lors qu'elle y fait irruption ; & les maladies qu'elle y fait naître, nous montrent aſſez qu'elle ne peut pas y entrer qu'elle n'y porte en même tems avec ſoy quelque trouble & n'y excite quelque deſordre. Il ne faut que conſiderer l'état different où ces Inteſtins ſe trouvent, lorſque cét acide y eſt, ou n'y eſt pas, pour être entierement perſuadé, que c'eſt de ſon éloignement que dépend la liberté de leurs fonctions. Les diverſes alterations que ſa preſence y ſuſcite, nous font ſuffiſamment connoître que leurs biens & leurs maux ne viennent que du défaut ou de la perfection du changement de l'acide du chyle qui ſort de l'eſtomach, en douceur balſamique ; & le cal-

La neceſſité de ce changemét de l'acide pour la perfection de l'aliment.

me & la paix, dont ils joüissent dans toute l'étenduë de leurs conduits, lors qu'ils sont entierement délivrez de cét acide, sont un témoignage certain, que comme ils n'en peuvent sans peine souffrir les approches ; aussi ne peut-il s'y glisser sans faire un acte d'hostilité, & sans aller contre l'ordre & l'intention de la Nature.

Les maux qu'il cause lors qu'il persevere dans l'Intestin.

En effet, si ce ferment acide partant de nôtre estomach, ne se trouvoit pas éteint à mesure qu'il tombe dans nos Intestins, outre qu'il en rongeroit & déchireroit sans cesse les membranes & feroit du cours de nôtre vie un martyre continüel ; il ôteroit encore à la Nature les moyens de donner à ce suc, auquel il seroit joint, les dispositions necessaires pour devenir aliment de nôtre corps. Car comme il ne peut pas at-

teindre à cette perfection, que par une entiere ſeparation de ce qu'il y a d'impur dans le ſuc, qui doit ſervir d'aliment; il eſt certain que ce ferment acide, ſeroit capable d'empêcher cette opération plûtôt que d'en avancer l'effet; parce que ſa proprieté naturelle, n'étant que de reſoudre ou de corrompre les choſes qu'il embraſſe & auſquelles il s'unit; il tiendroit toûjours les parties de nos viandes en liqueur, & ſi étroitement jointes les unes aux autres, que le ſubtil ſeroit inſéparable de l'épais; en telle ſorte que nos alimens ne ſe pouvant décharger de leurs impuretez, il faudroit que toute cette maſſe confuſe ſe corrompît dans les Inteſtins & dans les veines, ou que nos excremens auſſi-bien que nôtre ſang, fuſſent toûjours inſéparablement unis à

cette qualité corrosive.

Mais l'experience nous fait voir le contraire, puisque nos Intestins ne peuvent souffrir, qu'avec une extréme douleur & une impatience incroyable, la moindre particule de cette liqueur aigre. Les tranchées, les coliques, & une infinité d'autres passions cruelles, qui les tourmentent lors qu'ils contiennent quelque chose d'aigre, sont des preuves certaines que la Nature ne les a pas destinez pour recevoir dans leurs conduits; ce qui ne peut leur causer que de la peine & troubler le regime de toutes leurs facultez. De plus, nous voyons par la separation actuelle du pur de nos alimens, d'avec ce qu'ils ont d'impur & de grossier, que l'acide doit necessairement être banni de nos Intestins, dautant que sa presence n'éloigneroit pas

ſeulement cét effet, mais encore y apporteroit un obſtacle invincible. Mais enfin la qualité de nos excremens, nous doit ôter tout ſujét de douter d'une verité ſi palpable, ſi nous conſiderons que quelques animaux s'en nourriſſent, & qu'il n'eſt pas croyable qu'ils priſſent tant de plaiſir à s'en repaître, s'ils y trouvoient encore cét acide, pour lequel tous ces animaux ont une averſion naturelle.

En un mot, c'eſt une choſe conſtante, que cette liqueur aigre en laquelle nos viandes ſont transformées dans l'eſtomach, n'en eſt pas plûtôt ſortie qu'elle perd cette aigreur. Elle quitte cette qualité en même tems qu'elle abandonne le lieu de ſa naiſſance; & elle n'a pas plûtôt atteint le commencement de nos Inteſtins, que

Quel eſt le lieu où ſe fait ce changement.

d'aigre qu'elle étoit, elle devient ſalée, & reçoit dans ce changement toutes les diſpoſitions neceſſaires, pour être admiſe & reçûë dans les veines, & être convertie en l'aliment de tous nos membres.

Quelles raiſons nous doivent perſuader que ce ne peut être ailleurs qu dãs le commencemét des Inteſtins.

Et certes nous n'aurons pas de peine à concevoir, que c'eſt en ce lieu-là que ſe doit faire cette transformation; ſi nous conſiderons que juſqu'à cette heure, on n'a point obſervé, que ni le meſentere ni les veines lactées, que la Nature a deſtinées pour recevoir & porter le ſuc alimentaire, ſe ſoient trouvées remplies d'aucune liqueur aigre, qui faſſe ſoupçonner que ce ferment acide y puiſſe naturellement avoir accez. Leurs petits vaiſſeaux, que la delicateſſe dérobe preſqu'à nos yeux, & que nous ne pouvons diſcerner, que par la blan-

cheur du ſuc qu'elles portent, ſont trop foibles pour contenir cette liqueur corroſive, laquelle rongeroit bien-tôt leurs tuniques, & nous ôteroit en peu de tems les moyens & l'eſperance de pouvoir vivre. Mais enfin, ſi dans nos Inteſtins le reſidu de nos alimens n'a rien qui ſoit acide, ne devons-nous pas être perſuadez que cette liqueur aigre a dû changer de nature dés le commencement de leurs conduits; & que cette opération qui la renduë douce & ſalée, a dû neceſſairement préceder l'attraction de ces petites veines, leſquelles apparemment ne s'ouvrent jamais que cette tranſmutation n'ait été faite, de la même façon que le Pylore ne s'élargit qu'aprés une parfaite reſolution de nos viandes.

Or nous ne devons pas nous

figurer que ce changement qui arrive de la ſorte dans nos alimens, ſoit un effet d'aucune ſeparation, qui ſe faſſe de l'acide dont la Nature s'eſt ſervi pour les reſoudre dans l'eſtomach. Car en ce cas, la premiere de nos digeſtions ſe feroit plûtôt par corroſion, que par une veritable reſolution de nos viandes, dans laquelle le diſſolvant & la choſe diſſoute doivent être unis ſi étroitement, que n'étant plus qu'une ſeule & même choſe, ils deviennent inſéparables l'un de l'autre. Or ſi cela étoit ainſi, comme cette corroſion n'auroit pas pû faire changer nos viandes de nature; auſſi arriveroit-t'il qu'en ſe ſeparant de leur corroſif, elles retourneroient en leur premier état, & ſeroient encore ce qu'elles étoient, avant qu'elles euſſent été reçûës dans

Comment ſe fait ce changemét ſi c'eſt en ſeparant l'acide de nos viandes aprés leur reſolution.

l'estomach. Nos alimens cesseroient d'être liquides en quittant leur dissolvant ; & reprenant leur derniere forme, qu'ils n'auroient laissée qu'en apparence , ils se précipiteroient totalement dans nos Intestins, & ne laisseroient pas à nos veines le pouvoir de tirer la moindre chose de leur substance, de sorte que nôtre premiere digestion seroit vaine ; & se seroit inutilement que la Nature nous feroit souhaiter le boire & le manger, pour occuper nôtre estomach à un exercice, qui ne serviroit rien pour l'entretien de nôtre corps, ni pour la reparation de nos forces.

Si c'est en se distillant ou filtrant à travers des Intestins dans les veines?

Nous ne devons pas aussi nous imaginer que cette liqueur alimentaire , sortant de l'estomach , dépose son acide en se distillant ou se filtrant à travers de nos Intestins dans nos vei-

nes. Car puiſque ce n'eſt que de cét acide ſeul, que nos alimens ont reçû leur volatilité, nous ne pouvons pas nous le repreſenter moins ſubtil que ces alimens peuvent être : de ſorte que comme ce ne ſeroit que par ſon moyen, que nos viandes pourroient ſubir la loy de cette diſtillation ; auſſi faudroit-il neceſſairement qu'il paſſaſt avec elles, puiſque ne pouvant ſe conſerver en liqueur, qu'entant qu'elles luy ſeroient jointes, elles ne pourroient ſe filtrer qu'avec luy & en ſe rendant inſéparable de lui-même. Et ainſi bien loin de quitter cét acide qu'elles ont contracté dans l'eſtomach & de le changer en un ſel balſamique, comme nous éprouvons qu'elles font ; il faudroit abſolument que ce même acide eût la liberté de paſſer dans nos veines, par préferance

à nos propres alimens.

Mais parce que tout cela eſt manifeſtement oppoſé aux loix de la Nature ; auſſi devons-nous être perſuadez, que ce ne ſont pas là les moyens qu'elle met en uſage pour operer ce changement de l'acide. Il eſt facile à voir, que nos viandes ſouffrent dans l'eſtomach quelque choſe de plus qu'une ſimple corroſion, lors qu'elles s'y digerent, & que ce changement qui ſe fait auſſi-tôt de cette liqueur aigre, dont elles ont pris la forme, eſt une veritable transformation, qui contient neceſſairement la génération d'un nouvel être. Car cét acide ne devient pas ſalé, par aucune ſeparation de ſa qualité corroſive ; il paſſe d'une nature en une autre ; il prend une nouvelle forme, & ceſſe d'être ce qu'il étoit, lorſque de liqueur aigre il de-

Que ce chãgement eſt une transformation qui cõtient la génération d'un nouvel être.

vient un suc doux, salé & agreable à la vie. Or tout cela ne peut être l'effet que d'une transformation réelle; dautant que ce sel, qui se forme & qui se produit de nouveau, ne peut être reputé qu'une veritable substance.

Que la cause de cette conversion consiste en la vertu d'un ferment specifique.

Mais parce que toute génération suppose l'acquisition d'une semence, qui détermine l'être, & que cette semence ne peut être suscitée que par la vertu d'un ferment specifique aussi ne sçaurions-nous pas nous representer comment la Nature pourra de cét acide faire naître en un moment cette salure de nos alimens, que nous ne nous figurions en même tems, qu'à l'endroit où se fait cette transformation, il doit de necessité absoluë se trouver un ferment qui en soit la cause prochaine, & auquel nous puissions rappor

ter immediatement un effet de cette importance.

Or il eſt certain, que ce n'eſt point dans nos Inteſtins que nous devons rechercher le ſiege de ce ferment. Car encore que ce ſoit dans leurs conduits qu'il produiſe ſon action, les troubles que leur cauſe quelquefois ſon abſence, qui les laiſſe expoſez aux incurſions de l'acide, nous font aſſez connoître, que puis qu'ils peuvent être privez de ce ferment, & en ſouffrir quelquefois l'éloignement ; ce n'eſt pas d'eux qu'il dépend, ni dans eux-mêmes qu'il reſide, ni d'eux auſſi qu'il tire ſon origine. S'il peut y être & n'y être pas, & s'il peut s'en retirer & y revenir, comme nous éprouvons ſouvent qu'il arrive, ſans que pour cela il perde rien de ſon eſſence ; c'eſt une preuve aſsûrée qu'encore que ce ſoit

Encore que ce ſoit dãs l'Inteſtin que ce ferment opere, ce n'eſt pas de luy d'où il procede.

dans les Inteſtins que ſon action ſe faſſe d'abord connoître, ce n'eſt pas pourtant dans eux qu'en eſt la ſource. La Nature ne paroît pas avoir fait dans la capacité de leurs vaiſſeaux aucun lieu de reſerve, où l'on puiſſe avec quelque raiſon ſoupçonner, qu'elle ait fixé le ſiege de ce ferment, & dépoſé dans l'Inteſtin le principe d'une tranſmutation ſi neceſſaire à la vie.

Nous ne trouvons rien encore qui puiſſe donner lieu de placer ce ferment dans les veines lactées, dont les petites pointes s'inſinüant entre les membranes des Inteſtins, ſuccent ce que l'aliment, qui paſſe, a de liquide; tant parce que cette tranſmutation, ou changement de l'acide de cét aliment, en ſalure & douceur balſamique, eſt déja faite à l'endroit des Inteſtins, où commencent

Ce n'eſt pas auſſi des petites veines qui ſuccent le chyle.

mencent ces veines ; qu'à cauſe que la delicateſſe ſeule de leurs vaiſſeaux ſuffit pour nous convaincre, que ce ſeroit vainement que nous rechercherions le ſiege de ce ferment dans des conduits ſi déliez & qui ne ſurpaſſent guere en conſiſtance & en force les toiles d'une araignée. Car comment pourroit-il occuper le paſſage de nos alimens, qui coulent ſans ceſſe par ces petites veines, ſans être bien-tôt emporté par la violence de leur courſe, dans un chemin ſi étroit, qu'il n'y peut rien paſſer qu'il n'en rempliſſe tout l'eſpace ? Mais comment auſſi ces veines pourroient-elles ſuffire avec ſi peu de ferment, que contiendroit la petiteſſe de leurs vaiſſeaux, pour cette grande quantité d'alimens & d'urine, qui coulent à chaque digeſtion par

leurs conduits ? Et pourquoy la Nature aura-t'elle avec tant de ſoin fait un reſervoir au ferment ſpecifique de l'eſtomach, pour la converſion de nos viandes en liqueur acide, & negligé d'en faire un pour celuy qui doit operer le changement de cét acide en un ſel doux & balſamique, ſi cette tranſmutation n'eſt pas moins indiſpenſable pour la conſervation de la vie, que le peut être la reſolution de nos viandes ?

Car de dire que ces petites veines pouſſent dans l'Inteſtin, ſur lequel elles ſont répanduës, l'influence de ce ferment, avant que de ſuccer la liqueur que l'eſtomach y envoye ; c'eſt ce qu'on a d'autant plus de peine à ſe perſuader, que jamais les conduits de ces veines ne ſe trouvent remplis que de ce ſuc alimentaire, dans le tems que

la digeſtion le fournit, & qu'il décend dans les entrailles. Et comme la principale fonction de ces veines ne conſiſte qu'en une action officieuſe, qu'elles doivent au reſte du corps; auſſi portent-t'elles en dedans par un mouvement uniforme, tout ce qu'elles attirent de l'Inteſtin, ſans jamais en retenir ni reſerver aucune choſe, qu'on puiſſe en quelque façon ſoupçonner être la cauſe du changement de l'acide & de cette douceur qui ſe fait remarquer dans l'aliment.

Mais encore, ſi ces veines ne contiennent jamais rien en ſoy qu'un ſuc pareil à celuy qu'elles tirent des Inteſtins, quelle apparence y a-t'il de pouvoir attribuer à ce ſuc qui n'eſt qu'un aliment imparfait, un changement de cette importance? De plus les valvules qui ſe trouvent au commencement & à la

fin de ces petites veines, ne permettent pas qu'il en ſorte rien du côté des Inteſtins, ni qu'il y entre aucune choſe du côté des vaiſſeaux où elles ſe dégorgent : de ſorte que l'impoſſibilité qu'il y a, que ce ſuc retrograde lors qu'il eſt une fois entré dans ces veines, nous montre ſuffiſamment que ce n'eſt point d'un mêlange, ni d'une influence pareille que nos alimens doivent recevoir leur ſalure.

Enfin nous ſerons perſuadez que ce n'eſt point auſſi dans ces petites veines, que ſe doit faire le changement de l'acide, & que nos alimens n'attendent point à devenir ſalez, qu'ils s'y ſoient tout-à-fait inſinüez, ſi nous conſiderons que les conduits de ces veines ſont ſi étroits, qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable, que la vîteſſe avec laquelle ce

ſuc y doit paſſer, donne le tems à la Nature de pouvoir faire cette transformation. De plus, quelle apparence y a-t'il, que des vaiſſeaux ſi fragiles & ſi delicats, ſoient ſans ceſſe occupez à filtrer & tirer à ſoi le ſuc alimentaire qui coule dans l'Inteſtin & à le pouſſer avec précipitation vers le cœur, & que dans cette opération qui les occupe ſans relâche, ils doivent donner encore à ce ſuc une qualité balſamique, dont ces veines ſont privées avant qu'elles entrent en action, & qu'elles ne peuvent recevoir que des entrailles par le moyen de la liqueur même qu'elles en tirent? Mais par quelle neceſſité la Nature a-t'elle employé de ſi foibles organes à tant de choſes differentes à la fois, dans le point le plus important de nôtre vie?

Qu'il doit y avoir quelqu'autre lieu dont la Nature ait fait le reservoir secret de ce ferment.

Puis donc que nous ne voïons point, que vrai-semblablement ni les Intestins ni les veines, puissent avoir en soy, ni de soi-mêmes, la cause du changement de l'acide en cette salure douce & agreable, que la Nature donne au suc alimentaire, à la maniere qu'il sort de l'estomach; Puis, dis-je, que l'experience & la raison nous convainquent, que ce n'est point dans aucune partie de ces entrailles qu'on doit rechercher ce ferment, auquel seul on peut rapporter le veritable principe d'une si prompte conversion : il faut de necessité conclure, que la source en procede d'ailleurs, & que la Nature ait formé quelque organe secret, entre ceux qui ont leur action au-dessous du ventricule, dans lequel elle a mis en dépost une chose si necessaire à la vie.

En effet l'experience nous fait voir, que si l'on ouvre l'estomach & les entrailles d'un animal vivant, dans le tems de sa digestion, & lorsque se fait la resolution de l'aliment qu'il a pris; on remarquera facilement, que le suc alimentaire qui se trouve alors dans la capacité de ce viscere, & celuy qui est déja passé dans le premier Intestin, donnent à la langue qui en éprouve le goût, un sentiment d'aigreur, qu'elle ne peut souffrir qu'avec peine. Si l'on observe encore la saveur de ce suc depuis la sortie de l'estomach, jusqu'à l'endroit du Pylore, où le conduit que l'on nomme Chelidoche, répand le fiel dans les entrailles; on trouvera que toute la liqueur que l'Intestin contient jusqu'en ce lieu, ne cede pas en aigreur à celle qui n'est pas encore sortie

Qu'il est à l'endroit de l'Intestin où le chyle & la bile se rencontrent.

du ventricule. Si bien que tout ce que la premiere digeſtion peut fournir de liquide, porte avec ſoy juſqu'à cét endroit de l'Inteſtin, dans l'acidité qu'il contient, les marques du ferment, dont il a ſouffert l'action & ſubi la loy dans l'eſtomach.

Mais ſi au-deſſous de ce conduit du fiel, en décendant vers l'Inteſtin qu'on appelle Affamé, on goûte ce même ſuc parti de l'eſtomach; on éprouvera que d'acide qu'il étoit, il eſt devenu doux & ſalé, & d'une ſaveur qui n'eſt gueres moins agreable que le lait, puis qu'il en a & la couleur & le goût; auſſi ne differe-t'il pas eſſentiellement du lait des mammelles, où les veines lactées le portent inceſſamment, pour fournir aux meres dequoy donner l'aliment, à ceux auſquels elles ont donné la vie.

Si donc il eſt vray, que le chyle

chyle ou ſuc alimentaire perſiſte dans l'acidité qu'il a contractée par le ferment de l'eſtomach dans la premiere digeſtion, juſqu'à ce qu'il ait atteint ce conduit du fiel ou de la bile ; & ſi au contraire cette même acidité ſe perd & devient douce, auſſi-tôt qu'elle eſt parvenuë à l'endroit de l'Inteſtin où aboutit ce conduit, & qu'elle a pû toucher cette liqueur amere qu'il contient ; on ne peut pas raiſonnablement douter, que ce ne ſoit dans cét organe que la Nature a placé la veritable cauſe, & l'unique principe de cette ſalure douce & balſamique, en laquelle l'aigreur du chyle eſt changée, avant que d'être ſuccée par les veines, meſlée avec le ſang, & diſtribuée par tout le corps, pour ſervir de nourriture à toutes les parties qui le compoſent.

Que c'eſt dans le fiel que conſiſte ce ferment.

Comment le fiel agit pour la correction de l'acide & son adoucissement.

De ſorte que le fiel ſemble faire à peu prés en ce lieu, le même effet ſur l'aigreur du chyle, que produit le ſel lexivial, que l'on nomme autrement Alkali, ſur un acide avec lequel on le meſle. Car comme ces deux ſels, en agiſſant l'un ſur l'autre, operent par leur reaction mutuelle, la deſtruction reciproque de leur être, & ſe convertiſſent en une ſubſtance moyenne, qui ne tient rien de l'alkali ni de l'acide, & qui n'eſt rien moins que ce qu'ils étoient l'un & l'autre avant ce mêlange; de même l'union qui ſe fait dans l'Inteſtin de ces deux ſortes de liqueurs, excite entr'elles une fermentation qui les fait changer de nature, en telle ſorte que de cette confluence de l'aigre & de l'amer, il reſulte une matiere douce, qui prend dans les veines la qua-

lité de ſang, & ſubit au gré de nôtre vie autant de digeſtions & d'aſſimilations differentes, qu'il y a de lieux & de parties differentes dans tout le corps.

La neceſſité de ce changement de l'acide en cette douceur balſamique, eſt dans l'uſage de la vie d'une ſi grande conſequence, que de ſa perfection ou de ſon défaut dépend abſolument la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition de tous les membres. C'eſt pourquoy la Nature a eu ſoin, de ne placer les veines lactées, qui doivent ſuccer l'aliment pour le porter vers le cœur, qu'au deſſous du cholidoche, à l'endroit où le mêlange du fiel & l'adouciſſement du chyle eſt déja fait. Car il eſt conſtant que pour éviter les accidens que l'acide de l'eſtomach feroit naître, s'il ſe faiſoit paſſage dans le corps,

L'importance de cette correction & la neceſſité qu'elle ſe faſſe en cét endroit

ces petites veines ne commencent à se répandre que sur l'Intestin affamé, où l'aliment joüit d'une parfaite douceur. C'est aussi pour cette raison, que quelque exactitude que l'on ait observée dans la dissection des corps, la subtilité des yeux ni de la main, n'a pû jusqu'à cette heure nous découvrir aucune de ces veines sur le Duodenum, à cause que cét Intestin ne contient dans toute son étenduë qu'un acide indompté, dont la presence hors de ce lieu, ne pourroit être qu'odieuse à la Nature, nuisible à nôtre vie, & la cause occasionnelle de toute sorte de maux.

Quel est à cet egard le progrez de la Nature.

Or cela étant ainsi posé, tant en faveur du ferment acide de l'estomach, que de celuy du fiel dans le premier Intestin; pour ensuite entrer en connoissance des bons & des mau-

vais effets, que le concours de ces deux choses, l'inégalité de leurs forces, & le défaut ou la perfection de leur mêlange, peuvent produire dans nos entrailles; nous devons remarquer, qu'aussi-tôt que nos viandes sont reçûës dans l'estomach, & que par la vertu & l'action de cét acide vital que la Nature a placé dans ce viscere, la resolution a commencé de s'en faire, le Pylore s'ouvre pour donner passage à ce qu'il y a de dissout, & demeure entr'ouvert tant que dure cette digestion, & jusqu'à ce que l'estomac se soit évacué, & qu'il ne reste plus rien dans sa capacité que l'Intestin puisse attendre; cét aliment en forme de liqueur aigre & corrosive, glissant peu à peu dans les entrailles, se mesle en chemin avec le fiel qu'il rencontre, par le moyen duquel

ſon aigreur eſt adoucie, & il acquiert toutes les qualitez, qu'exige ce ſuc alimentaire, pour être diſtribué & reçû utilement dans tous les membres.

Deſcriptiõ des entrailles où ſe paſſe cette action dans toutes ſes circonſtances.

Ces Inteſtins dans leſquels découle cét aliment, ne ſont autre choſe qu'une ſuite & continuité de la membrane de l'eſtomach, laquelle venant à retrécir & réünir ſes fibres pour former le Pylore, fait de ce qui reſte de ſa propre ſubſtance qu'elle étend en longueur, la matiere & le principe de leur être. Auſſi ont-ils, comme l'eſtomach, la membrane qui les compoſe plus nerveuſe au dedans qu'au dehors, & les tuniques dont cette membrane eſt formée, ſont auſſi entretiſſuës des mêmes fibres & filamens que la ſienne; Il eſt vray qu'elle perd dans les inteſtins quelque peu de l'épaiſſeur qu'el-

le avoit dans le circuit de ce viſcere, dautant que cette épaiſſeur auroit été nuiſible aux divers mouvemens, & differentes fonctions, auſquelles ils ſont deſtinez : mais au lieu de cela, ils ont leurs tuniques interieures, veluë, ſpongieuſe, & enduite d'une eſpece de croûte, dont la Nature la fortifiée & revêtuë pour la ſeureté, l'uſage & la commodité de la vie.

Ainſi donc cette membrane, laquelle dans ſa largeur occupoit toute l'étenduë de l'eſtomach, venant tout d'un coup à reſſerrer les parties de ſa circonference vers ſon centre : au lieu de cette grande cavité qu'elle formoit, commence à ne plus faire de ſa ſubſtance qu'un petit canal rond & contigu, lequel par divers plis & replis rampant dans les eſpaces

Les Inteſtins ne ſôt qu'un alongement de la membrane de l'eſtomach.

du Nombril & du bas-Ventre, qu'il occupe presqu'entierement, va terminer sa course vers le siege, où sa substance propre se perd & se confond parmi les autres parties de nôtre corps. Mais avant que les Intestins soient parvenus là, ils tournent & retournent en tant de manieres dans cét espace qui les contient, qu'encore que ce lieu soit de peu d'étenduë en comparaison de tout le corps; neanmoins l'experience fait voir que leurs conduits surpassent en longueur sept fois celle de tout ce corps, dont ils ne sont que partie.

Leur division en gros & menus.

La grosseur & la figure de leurs vaisseaux sont differentes, suivant la difference de leurs situations & les divers usages ausquels la Nature les emploïe: de sorte qu'ils sont d'autant plus petits, qu'ils approchent

plus de leur ſource, & d'autant plus gros qu'ils en ſont plus éloignez. Car ceux qui ſont contigus au Pylore & proches de l'eſtomach, ſont les plus deliez, & ils ne groſſiſſent qu'à meſure qu'ils s'en retirent & qu'ils avoiſinent le ſiege, qui eſt l'endroit où finit & ſe termine leur courſe, laquelle eſt droite, oblique ou circulaire, ſuivant la varieté des fonctions auſquelles ils ſont propres, & que l'exige & le requiert l'action officieuſe, qu'ils doivent à tout le reſte des membres.

Le Duodenum, qu'autrement on nôme Pylore, & ſa ſituation.

Mais pour connoître diſtinctement la nature de chaque partie de ces Inteſtins, ſuivant la diviſion qu'on a coûtume d'en faire : il convient obſerver, que celle qui eſt contiguë au Pylore & jointe immediatement à l'orifice inferieur de

l'eſtomach, comme la plus importante eſt non ſeulement ſoûtenuë par des ligamens membraneux, mais embraſſée par une infinité de glandules, qui ne laiſſent aucun eſpace vuide en dehors, où cét Inteſtin puiſſe plier & ſe tourner comme les autres. Tellement que dans l'étenduë de douze doigts en travers, qui limite la longueur de ſon corps & de ſa courſe; il eſt contraint d'aller à droite ligne, depuis le lieu d'où il part juſqu'au prés de l'épine du dos, où les Inteſtins commençant à s'entortiller prennent un nouveau nom en prenant une nouvelle forme.

Les vaiſſeaux qui aboutiſſent dans ſon conduit.

Son canal beaucoup plus petit & plus étroit que les autres, eſt percé d'une infinité de petits trous preſque imperceptibles à la veuë, qui répondent à autant de petites veines, dont

les vaiſſeaux ſe répandent. Entre ces glandules, leſquelles aglomerées & jointes toutes enſemble, font un corps qui l'environne de toutes parts. Mais entre toutes ces ouvertures, il y en a deux fort remarquables; la premiere deſquelles fait l'entrée d'une veine aſſez groſſe, laquelle aprés avoir répandu ſes branches dans toutes les interſtices de ce corps glanduleux, dégorge dans cét inteſtin tout ce qu'elle a pû ſuccer dans ſa courſe. A l'autre qui eſt au deſſous, aboutit un petit conduit qui va répondre au fiel. Son entrée eſt fermée par un petit guichet ou valvule, qui s'ouvrant ſeulement en pouſſant de la partie convexe de l'Inteſtin vers ſa cavité, y donne paſſage à cette liqueur amere, & en empêche le retour.

A l'endroit où finit cette par-

L'Inteſtin que l'on nomme Affamé.

tie des Inteſtins, commence une longue ſuite de leurs conduits, qui venant à circuler & reflêchir leur courſe vers le Nombril, & de là s'étendant vers les lombes, par divers tours & détours qu'ils font, rempliſſent preſque tout cét eſpace juſqu'aux flancs. Cét Inteſtin que l'on appelle Affamé, à cauſe qu'on le trouve ordinairement, ou vuide ou moins rempli que les autres, eſt attaché à la membrane du meſentere, & environné comme le precedent, de quantité de petites veines, dont les extrémitez ſont inſerées dans autant de petits trous, par leſquels elles ſuccent la liqueur alimentaire qu'elles trouvent dans la capacité de ce conduit.

Celuy que l'on apelle Iliaque ou l'entortillé.

Ce qui ſuit de menus Inteſtins, qui ſe répand au deſſous du Nombril, & qui remplit

toute la capacité & l'intervalle des flancs de part & d'autre, eſt communément appellé du nom d'entortillé, tant à cauſe de ſa longueur qui excede celle de tous les autres, que des divers plis & replis qu'il fait, en forme de labyrinte dans cét eſpace qu'il occupe. Il reſſemble ſi fort à celuy qui le devance, qu'à cauſe de cela on auroit peine à les diſtinguer l'un de l'autre, ſi ce n'étoit que celui-ci a moins de veines qui le penetrent, & qu'il eſt rempli de beaucoup plus de matiere que celuy qui le précede.

Au bout de cét Inteſtin eſt comme un ſac ou gros ventre, auquel pend en dehors un petit boyau en forme d'un lambeau, qui reſſemble à un gros ver de terre entortillé. Cette appendice n'eſt point attachée Le Cœcum & ſa deſcription.

comme les Inteſtins à la membrane commune, que leur donne le meſentere, mais elle eſt dans une ſituation libre, laquelle ne contraint point ſon corps & limite encore moins ſon mouvement. Ce ſac, qui fait le commencement des gros Inteſtins, n'a qu'un trou ou paſſage ouvert par en haut du côté de l'eſtomach, & vers le bas il a un petit guichet ou valvule, qui s'ouvre en deſcendant vers le ſiege & ſe referme en montant : de ſorte que ſi quelque liqueur deſcend de l'eſtomach vers les Inteſtins, elle ſortira facilement par ce paſſage ; mais ſi on la fait remonter par le ſiege, elle ne pourra paſſer plus outre que cette valvule, à moins que de forcer & détruire toute la ſtructure & la diſpoſition de ce vaiſſeau. Cette ſeule ouver-

ture eſt cauſe qu'on a nommé cét Inteſtin Borgne ou monocule, c'eſt-à-dire qui n'a qu'un œil.

Le Colon avec ſes dépendances.

La partie qui le ſuit eſt appellée Colon ou culier. Cét Inteſtin eſt fort large, gros & ſpacieux, & contient en ſoy interieurement diverſes petites cellules ou chambrettes, leſquelles ſont formées par les fronſures & les plis & replis de ſa ſubſtance. Pour l'entretien de ces cellules & empêcher qu'elles ne ſoient détruites & ruïnées, par quelque relâchement des parties de cét Inteſtin, la Nature a pris ſoin de le renforcer & munir pardeſſus, d'un ligament large de demy doigt, lequel elle a étendu en long ſur ſa convexité, depuis un bout juſqu'à l'autre. En telle ſorte qu'aucune de ces cellules ne peut être rompuë

ni deffaite, que cette bande ou ligament ne le soit auparavant.

Le lieu qu'occupe cét Intestin dãs le ventre.

Cét Inteſtin eſt outre cela garni en dedans d'une graiſſe inégale, & entre-coupé de rides; ce qui retrécit & diminuë beaucoup la capacité de ſon conduit. Il s'étend depuis le rein droit juſqu'au foye; de là paſſant ſous la partie convexe de l'eſtomach, & portant ſur la ratte eſt attaché au rein gauche; puis retournant en arriere, il va & revient, faiſant deux demy tours oppoſez l'un à l'autre, & enfin va aboutir au commencement de l'os ſacré, & enclôt preſque dans le circuit qu'il fait tous les menus Inteſtins.

Le Rectum ou Inteſtin droit.

Ce qui reſte des gros Inteſtins deſcend à droite ligne depuis l'os ſacré juſqu'au ſiege, où finit & ſe termine toute la maſſe

maſſe de ces entrailles. On le nomme à cauſe de cela l'Inteſtin droit. Son conduit eſt fort court, & eſt toûjours plus large en ſa fin qu'en ſon commencement. Il eſt attaché par le Peritoine à l'os ſacré, lequel à cauſe de cela de droit qu'il eſt, avance en dehors. Il a vers ſon extrémité pluſieurs muſcles qui l'embraſſent & le ſoûtiennent, par le moyen deſquels il s'ouvre & ſe ferme, ainſi qu'il nous plaît, & que la neceſſité exige de luy, l'un ou l'autre de ces mouvemens.

Or tous ces Inteſtins ſont placez & ordonnez de telle ſorte, que les plus petits deſquels l'uſage eſt le plus noble, tiennent le milieu entre les autres, comme le lieu le plus proportionné à l'excellence de leur être, & les plus gros les environnent de toutes parts, com- Comment ces Inteſtins ſont rangez dans le ventre.

me une haye qui les tient à labri des injures, qui leur pourroient arriver du dehors.

Ils font naturellemét remplis de vents.

Voilà donc quel eſt l'ordre, le rang & la conſtitution de toutes les parties de nos entrailles dans le bas-Ventre, & de quelle maniere la Nature les y a diſpoſez pour la facilité de leurs fonctions. Il faut aprés cela obſerver, que tous ces Inteſtins, tant les petits que les grands, ont naturellement leurs conduits remplis d'une matiere aerée & tres-ſubtile, laquelle occupe toute leur concavité & les tient toûjours enflez quelque peu, afin de donner paſſage libre au ſuc alimentaire que l'eſtomach y envoye.

De cette flatuoſité dépend la facilité de leurs fonctions.

L'experience fait voir, que de quelque maniere qu'un animal perde la vie, ſes boyaux ne ſont jamais exempts de cette eſpece de flatuoſité, & que

par consequent elle ne paroît pas moins naturelle que necessaire pour l'exercice & la facilité de leurs fonctions. Sans elle leurs conduits seroient toûjours fermez, & toutes les parties de leurs membranes, se touchant comme font celles de l'œsophage : il ne seroit pas seulement à craindre, que l'excrement dans la necessité de s'ouvrir le chemin & se faire passage par force, ne séjournât plus long-tems dans le ventre, que ne requierent la nature & la commodité de nôtre être : mais encore il faudroit qu'à chaque digestion nôtre estomac fist une impulsion continuelle & violente vers l'Intestin, & que chaque partie de l'Intestin en fist une pareille vers les autres ; & ainsi leurs fonctions seroient moins naturelles, & par consequent n'auroient rien qui

les pût aſsûrer d'une mediocre durée.

Elle perſevere dans eux toute la vie.

Cette matiere impalpable, qui eſt née avec les Inteſtins, ſe conſerve dans eux durant tout le cours de la vie, & y perſiſte même aprés la mort. Bien qu'elle ſoit d'une ſubſtance & nature tres-ſubtile & incapable de condenſation, elle ne laiſſe pas neanmoins de ſe maintenir & de ſe conſerver dans leurs cavitez, ainſi que dans ſon centre; & ſe reſſerrant dans l'étenduë & le vuide de leurs conduits, comme dans ſon lieu de repos, ne fait aucun effort pour en franchir les limites, quoi-que de tous côtez la porte luy ſoit ouverte par mille petits pores, qui ſemblent lui offrir autant de moïens pour faciliter ſa ſortie.

Cette eſpece de flatuoſité inſeparable de nos boyaux, ſe

forme & s'entretient de leur propre aliment, lequel se rarefie & se convertit en cette substance aerée dans la derniere de nos digestions. De là vient que comme ces sortes de vents ne tiennent rien de la qualité de nos viandes, laquelle se trouve alors entierement éteinte & abolie par les digestions précedentes; aussi n'emportent-ils avec eux aucune acrimonie ni qualité fâcheuse, qui nous puissent causer la moindre peine, soit qu'ils y restent & y séjournent actuellement, ou que quelque occasion fasse naître la necessité de leur fuite. Elle est produite de leur propre alimét.

Leur quantité n'excede aussi jamais cette mediocrité, que la Nature requiert pour les actions de la vie, & qui doit suffire pour tenir seulement les Intestins entr'ouverts, tant afin de recevoir ce qui doit servir La qualité & la quantité ordinaire de ces vents dans l'Intestin.

de nourriture, que pour aider à expulser ce qui dégénere en excrement & superfluitez de nos entrailles. Et s'il arrive que cette matiere subtile croisse par quelque erreur de nature, au-delà de ce qu'il faut, cét être superflu est retranché comme un serviteur inutile, sans qu'il cause en sortant de l'Intestin, aucune douleur ou inquietude, ni qu'il emporte avec soy aucune odeur ou qualité mauvaise, qui puisse donner au nez, comme font les autres vents qui sortent de nôtre ventre, le moindre témoignage de malignité qu'il ait contracté dans ce lieu, d'où la Nature le chasse.

Comment & quand l'aliment s'écoule de l'estomac.

Cela posé comme un fondement necessaire, pour parvenir à la connoissance des maux qui peuvent attaquer l'integrité de la vie dans tout ce long circuit de nos entrailles; Nous

devons enſuite nous repreſenter, qu'auſſi-tôt que nos viandes ont été reçûës dans l'eſtomach, & que par le moyen du ferment ſpecifique qu'elles y trouvent, la reſolution commence de s'en faire, le Pylore qui préſide à la ſortie de ce viſcere, & dont là fonction eſt d'en ouvrir & de fermer la porte, relâche ſes fibres, & par ce relâchement ceſſant de tenir ce paſſage bouché, comme il faiſoit auparavant, donne à nos alimens la liberté de couler de la cavité de ce viſcere dans celle des Inteſtins à meſure qu'ils ſe digerent, & demeure ainſi entr'ouvert, tant que dure l'ouvrage de cette digeſtion, & qu'il reſte quelque choſe dans l'eſtomach, dont il ne s'eſt pas entierement déchargé.

Cette liqueur alimentaire, laquelle ſortant du ventricule, *Ce qui d'aigre le rend doux,*

emporte avec soi l'aigreur qu'elle y a contractée, n'a pas plûtôt atteint la fin du premier Intestin, qu'elle change cette aigreur en un sel doux & balsamique, lequel rend toute sa substance capable d'augmenter la quantité du sang, & de reparer ou d'accroître ce qui fait le principe de nôtre vie & la conservation de nos forces.

Nous n'examinerons point ici ce qu'opere le fiel dans cette transmutation, il suffit seulement de sçavoir que cette liqueur, que l'on appelle Chyle, ayant ainsi reçû dans l'estomac le premier caractere de vie, & les dispositions necessaires pour devenir aliment, & trouvant le chemin ouvert dans le conduit des Intestins, coule actuellement dans le circuit de leurs vaisseaux, tant par le propre poids de sa substance, que par l'impulsion

Le mouvement peristaltique des Intestins, & à quoy sert la flatuosité dás leurs conduits.

l'impulſion & le mouvement naturel de l'eſtomach, & de chaque partie des Inteſtins qui la reçoivent. Ce que vrai-ſemblablement ne peuvent faire ni l'une ni l'autre de ces entrailles, que par le moyen des fibres tranſverſaux, obliques & circulaires dont leurs membranes ſont tiſſuës. Car ſuivant que ces fibres ſe compriment & ſe dilatent, la capacité de leurs conduits ſe faiſant plus ou moins grande, & ſe reſſerrant & s'élargiſſant par repriſes, ils forcent l'aliment de deſcendre & d'avancer toûjours de plus en plus vers l'endroit qui doit faire le terme de ſa courſe. Ce qu'il y a de remarquable en cette action, eſt que cette flatuoſité naturelle, dont nous venons de parler, rempliſſant toûjours, comme elle fait, une partie de la conca-

vité des Inteſtins, n'aide pas ſeulement à pouſſer cét aliment liquide, mais encore à meſure qu'il avance, & qu'il quitte une place, elle la remplit auſſitôt, & gagnant le deſſus elle en occupe le vuide, & ôte par ce moyen à toute cette maſſe la facilité & l'eſpoir du retour vers le lieu d'où la Nature l'expulſe.

Comment l'aliment s'épaiſſit dans l'Inteſtin.

Or il faut de neceſſité, que cette liqueur alimentaire coulant ainſi le long des Inteſtins, reçoive dans ſa courſe diverſes ſortes d'alterations. Car premierement, dans le chemin qu'elle fait par tous les tours & détours de leurs conduits, elle perd peu à peu ce qui la rend liquide & coulante, par la ſuccion & l'attraction que font de ſon humeur ce nombre infini de petites veines, qui répondent de toutes parts aux

pores & trous imperceptibles de ces Inteſtins. En ſorte que ce ſuc alimentaire, commençant déja de s'épaiſſir dans l'Iliaque, fait que cét Inteſtin, lors qu'on en fait la diſſection, ſe trouve beaucoup plus rempli de matiere, que ceux qui le précedent, leſquels ſe montrent d'autant plus vuides à nos yeux, qu'ils approchent le plus du ventricule.

Secondement, bien que cét aliment liquide fourniſſe le long de ſa courſe, à toutes ces petites veines qui le ſuccent, une liqueur blanchâtre, du goût & de la couleur du lait, il ne laiſſe pas pour cela de prendre ſucceſſivement pluſieurs autres couleurs dans les Inteſtins, à meſure qu'il y deſcend, & qu'il paſſe d'une partie de leurs conduits dans une autre. Car de griſe ou de cendrée que paroît

ordinairement cette liqueur à l'entrée des menus Inteſtins, ſelon que plus ou moins elle ſe trouve éloignée de l'eſtomach, & que par la continuelle ſuccion de ces veines, qu'elle rencontre en chemin, ſon humidité s'épuiſe ou diminuë; elle change peu à peu de conſiſtance, & ce goût & cette couleur qu'elle avoit, font place à d'autres qui leur ſuccedent. Elle ne perd pas ſeulement, en s'épaiſſiſſant de la ſorte, ce qui faiſoit dans l'Inteſtin la liberté de ſa courſe; mais encore de ſalée qu'elle étoit, elle devient inſipide, & quittant ainſi avec ſon humeur, cette qualité balſamique en laquelle conſiſte abſolument toute la bonté du chyle; elle devient en s'approchant des gros Inteſtins, l'excrement inutile de nôtre ventre. Ce ſuc qui étoit gris devient jaunâtre,

D'où viennét les differentes couleurs, ſaveurs & conſiſtances qu'il contracte.

& cette couleur qui porte avec ſoi le témoignage du rebut que la Nature fait du reſte de l'aliment, s'accroît & augmente toûjours, ſelon que la matiere s'écarte de plus en plus du lieu de ſa ſource. Tellement que ſur la fin de l'Inteſtin iliaque, & proche du Cœcum, l'aliment paroît non ſeulement plus jaune, mais encore ſouvent il devient verd & de pluſieurs autres couleurs, avec leſquelles il reçoit de la proximité du ferment, que la Nature a placé à l'entrée des gros Inteſtins, l'odeur & la qualité ſpecifique de l'excrement humain.

Mais afin de comprendre de quelle façon, ce ſuperflu de nos viandes reçoit dans nos entrailles cette derniere alteration, & comment il acquiert cette qualité & cette odeur particuliere, qu'on ne rencon-

Comment il acquiert l'odeur & la qualité ſpecifique de l'excrement.

tre point dans tout autre excrement des animaux, qui vivent comme nous des fruits de la terre : Nous devons nous ressouvenir qu'à l'endroit où finissent les petits Inteſtins, & où commencent les gros, il ſe trouve un petit boyau fait comme un ver de terre, lequel bien que formé de leur propre ſubſtance, eſt neanmoins ſeparé de leur corps, & pend à l'Inteſtin que l'on appelle Borgne, ſans que le meſentere le retienne, comme il fait les autres Inteſtins, ni qu'il ſoit attaché à aucune partie de ſa membrane.

Où reſide le ferment qui produit cét effet, & qu'elle eſt la fin que la Nature ſe propoſe dans cette action.

Dans ce petit reduit dont l'entrée ſert de ſortie à tout ce qui peut y couler d'aliment, lors qu'il paſſe des menus Inteſtins dans les gros, la Nature a placé comme dans un reſervoir qu'elle a fait exprés, le ferment neceſſaire, pour don-

ner au residu de nos viandes, la qualité & la disposition que doit avoir l'excrement naturel de nôtre ventre ; tant afin que durant le tems qu'il est arrété dans l'Intestin, son séjour n'y puisse causer aucune peine ; que pour fournir aux veines qui succent encore en cét endroit ce que cét excrement contient de liquide, dequoy teindre & r'assasier l'urine, & empêcher qu'elle ne se corrompe ou se pétrifie dans la vessie, les ureteres & les reins, & ne rende la vie onereuse par la multitude & la grandeur des tourmens qu'elle y fait naître.

Aprés donc que nos viandes converties en liqueur dans l'estomach, ont reçû toute l'alteration que requiert la Nature dans les menus Intestins ; nous devons remarquer qu'elles tombent dans celui que l'on appelle

Borgne, lequel nous nous repreſenterons comme un ſac, où les feces de l'aliment s'amaſſent, pour recevoir du ferment qui s'y trouve, ce qui leur eſt convenable pour devenir excrement naturel de nôtre corps. C'eſt là qu'elles achevent de perdre ce qu'elles ont de ſel balſamique, lequel par l'effet du ferment qui habite en ce lieu, devient de nature inſipide, & acquiert en même tems cette qualité & cette odeur ſpecifiques, leſquelles ſont autant differentes, qu'il y a de differentes eſpeces d'animaux dans toutes les parties du Monde.

Que jamais cet excremét ne remonte dãs les menus Inteſtins.

Et dautant que l'entrée de ce premier des gros Inteſtins, s'ouvre & ſe ferme par le moïen d'un petit guichet ou valvule, qui ne peut être ouvert naturellement que du côté qui regarde le ventricule, afin de

donner paſſage libre aux alimens qui en deſcendent ; auſſi arrive-t'il que ces mêmes alimens étant une fois paſſez en excrement & proſcripts de la vie dans les gros Inteſtins, ne peuvent plus retourner vers le lieu d'où ils ſont venus, quelque violence qu'ils puiſſent faire ; parce que cette valvule ſe trouvant toûjours cloſe & fermée de ce côté-là, fait neceſſairement obſtacle à leur retour. Si bien que l'excrement ne pouvant plus remonter des gros Inteſtins vers l'eſtomac, il ſe trouve obligé par une neceſſité naturelle, de ſe procurer ſa ſortie par le ſiege, comme le ſeul endroit que la Nature a deſtiné pour cét effet.

Qu'il eſt encore de quelque utilité dans les gros.

Il faut cependant obſerver, que ce même excrement, tout inſipide qu'il eſt & de mauvaiſe odeur, ne laiſſe pas encore

de conſerver en ſoy quelque choſe d'utile pour la conſervation de la vie. Car ſe ſeroit vainement & ſans ſujet, que la Nature auroit formé une ſi longue ſuite d'Inteſtins, entrecoupez de tant de rides & de froncis, & garnis de tant de petites cellules, comme ils ſont, ſi cét excrement n'étoit deſtiné, que pour être ſimplement expulſe de nôtre corps, puiſque toutes ces choſes ſeroient autant d'obſtacles en chemin, qui s'oppoſeroient à l'intention de la Nature.

Quel eſt ſon uſage tandis qu'il y eſt.

Nous devons donc plûtôt nous figurer, que tout cét appareil a été fait exprés, pour retenir quelque tems l'excrement dans nos Inteſtins, & empêcher qu'il ne s'écoule trop vîte; afin de donner lieu à toutes les petites veines, qui aboutiſſent & ſe terminent à la con-

vexité de leurs canaux, de pouvoir ſuccer à loiſir ce qu'ils y trouvent de liquide & de coulant, pour l'uſage & la fin que la Nature ſe propoſe dans l'ouvrage de nos digeſtions.

En quel état il doit, paſſer naturellemét vers le ſiege.

Aprés donc que nôtre excrement a paſſé de la ſorte le long des gros Inteſtins, & qu'il a donné la meilleure partie de la liqueur, qu'il pouvoit encore contenir, à toutes ces petites veines, qui ſe trouvent dans ſon paſſage, & que par conſequent il ne lui reſte plus qu'autant d'humide, qu'il lui en faut, pour être expulſé commodément; il deſcend alors vers le ſiege, lequel comprimant & dilatant à nôtre volonté les muſcles qui le compoſent, nous laiſſe la liberté de le retenir ou le repouſſer dehors, quand il nous plaît, ou que le requiert la neceſſité de la vie.

L'interruption de ce progrés de la Nature, devient la cause de divers maux dans les entrailles.

Voilà quel est le progrés de la Nature, & de quelle maniere elle ménage nos alimens dans tout le circuit des Intestins, tant que rien ne s'oppose à la liberté de ses fonctions; mais s'il arrive que quelque chose d'étranger & de fâcheux, introduise dans cette masse alimentaire quelque qualité qui nuise à son dessein & choque son intention, elle en conçoit d'abord diverses inquiétudes; & suivant les differentes passions qui l'agitent, elle se trouble dans son opération, s'éloigne de sa fin, & quelquefois dans son aveuglement, devenant comme ennemie de soi-même, semble plûtôt travailler à sa destruction, qu'à la conservation de son être.

De ces diverses sortes d'irritations naissent en nous diverses maladies, lesquelles ne

ſe font pas ſeulement reſſentir dans nos Inteſtins, par les douleurs qu'elles y cauſent ; mais encore interreſſent tres-ſouvent les plus nobles parties de nous-mêmes, à compatir aux peines & aux ſouffrances du bas-ventre.

D'où vient la ſource de ce deſordre.

Or c'eſt de nôtre eſtomach que la plûpart de ces deſordres procedent ; ſuivant que cét organe eſt bien ou mal affecté, il fait naître & entretient le calme ou la tempeſte dans nos boyaux. Leur tranquilité ſemble dépendre de la ſienne ; & lorſque rien ne nuit à ſa digeſtion, rarement ſe trouve-t'il quelque choſe, qui interrompe la leur. Mais s'il échet, que ce qui eſt reçû dans le ventricule, contienne en ſoi quelque eſprit ou qualité rebelle, qui reſiſte à l'action du ferment qu'il y trouve, lequel

fait le principe de sa digestion; il faut de necessité que cét être revêche tombant dans l'Intestin avec toute sa force & la malignité qui luy est naturelle, il trouble dans ces conduits qui le reçoivent, le regime & l'integrité de la vie.

Dans l'ordre de nos digestions, la Nature suppose toûjours l'action de celle qui précede. Jamais l'une ne repare les défauts de l'autre, & nos viandes ne reçoivent d'alteration dans les Intestins, qu'à proportion de celle qu'elles ont premierement reçûë dans l'estomach.

Que l'estomach y a la meilleure part.

Si donc cette matiere indigeste n'ayant que fort peu, ou rien du tout perdu de sa premiere forme, vient à être poussée dans les Intestins, comme elle n'est plus capable d'être reduite en suc alimentaire, sa

preſence ne peut exciter que du tumulte par tout où elle paſſe. N'ayant pas acquis dans l'eſtomach les diſpoſitions neceſſaires à la vie, cét eſprit qui veille toûjours dedans nous & qui préſide à chacune de nos digeſtions, s'enflame & s'irrite à la veuë de cét hoſte étranger; les Inteſtins agitent diverſement leurs fibres, pour en faire une prompte expulſion; leurs pores ſe retréciſſent, & les veines qui répondent à tous ces petits trous, compriment leurs orifices, pour boucher le paſſage & fermer l'entrée de leurs conduits à cét ennemi commun de leur repos.

Or cette maſſe étant ainſi coulée des petits Inteſtins dans les gros, s'il ſe trouve qu'elle n'ait été atteinte du ferment acide de l'eſtomach qu'en ſa ſuperficie, & que ſous une hu-

Comment ſe forme la vermine dans nos entrailles.

meur épaiſſe & gluante, elle conſerve en ſoi la forme qu'elle avoit avant qu'être reçûë dans nôtre corps ; ce peu d'acidité qui l'environne, contribuant à ſa corruption avec la chaleur & la qualité du lieu où elle ſéjourne, fait qu'elle ſe pourrit, & que dans cét état ſe couvrant de pellicules, elle acquiert dans ſon propre ferment la palpitation & la vie, & prend la forme de vers ſemblables à ceux de la terre.

Les effets qu'elle y produit.

Ces inſectes qui s'engendrant de nôtre propre miſere, vivent & croiſſent en nous aux dépens de nôtre vie, ſont les témoins aſsûrez de la foibleſſe de nôtre eſtomach & du trouble de nos digeſtions. Ils excitent par leur preſence & leur malignité, pluſieurs ſortes d'inquietudes & douleurs dans le bas-ventre, qui produiſent ſouvent la fiévre

&

& l'incendie par tout le corps. Les nausées & les vomissemens sont aussi les effets ordinaires des divers mouvemens que fait cette vermine dans nos entrailles ; & les tranchées, les coliques & les convulsions, sont les suites fâcheuses de leur naissance.

Qu'elle s'engendre quelquefois dãs les menus Intestins, d'où elle monte dans l'estomach.

Bien que les gros Intestins soient le lieu ordinaire où s'engendre cette espece de vermine, il ne laisse pas aussi quelquefois de s'en former sur la fin de l'Iliaque, lequel contenant déja dans cét endroit l'odeur de l'excrement, n'aide pas moins que les gros, à la corruption de la matiere qui donne l'être à ces insectes. C'est de là que souvent elles montent vers l'estomac, où elles ne pourroient que tres-difficilement parvenir, s'il étoit vray qu'ils ne s'engendrassent que dans

les gros Inteſtins ; parce que la valvule ou guichet qui ſepare ces gros d'avec les petits, étant toûjours étroitement fermée du bas vers le haut, ne permet point à cette vermine le mouvement retrograde vers l'eſtomach.

Comment & où ſe forment les Aſcarides.

Il y a encore une autre ſorte de vers, qui s'engendrent ordinairement dans l'Inteſtin droit proche du ſiege, des reſtes de nôtre digeſtion. On nomme ceux-là des Aſcarides. Leur figure a du rapport aux graines de concombre, & ſont d'autant plus dangereux, qu'ils pullulent d'eux-mêmes, & qu'ils peuvent multiplier à l'infini.

La cauſe des coliques venteuſes.

Mais ce n'eſt là que la moindre partie des deſordres, que produit en nous cette matiere cruë & indigeſte. Toutes ces flatuoſitez contre nature,

qui tourmentent quelquefois ſi cruellement nos entrailles, & excitent dans nos Inteſtins de ſi rudes tempeſtes, ſont encore des effets de cette cauſe, & partent de la même ſource. Car s'il arrive que quelques particules de nos viandes ſortent de l'eſtomach & franchiſſent le Pylore, ſans avoir reçû dans ce viſcere l'alteration que requiert la Nature pour la premiere digeſtion, & qu'avec l'acide qu'elles y ont contracté elles paſſent le long des Inteſtins; il eſt impoſſible qu'elles n'y faſſent pas naître quelques ventoſitez, leſquelles irritant ou affectant diverſement la Nature, deviennent la cauſe occaſionnelle des differentes tranchées & coliques qui bouleverſent nos entrailles & affligent juſqu'à la moindre partie de nôtre ventre.

De quelle maniere s'engendrent ces flatuositez contre nature.

Pour bien concevoir comment cela se fait, nous devons nous representer, que ces sortes de matieres tombant de l'estomach dans les Intestins, & venant à se mesler à l'humeur qui se trouve naturellement dans leurs conduits, l'acide dont elles sont revêtuës, s'unit à cét humeur spermatique comme à son alkali, & de ce meslange naît un conflit & une effervescence, dans laquelle ces deux choses agissant reciproquement l'une sur l'autre, & travaillant à leur destruction mutuelle, se reduisent en tres menuës parties, lesquelles se subtilisent en telle sorte, que le tout passe en une substance aërée & incoërcible, qui est en ce rencontre ce que nous appellons du nom de flatuosité. Il n'y a dans nous, que les Intestins & le ventricule,

qui ſoient capables de produire ou contenir ces ſortes de corps impalpables ; de même que l'air eſt le ſeul des Elemens du monde viſible, où les vents puiſſent trouver leur place naturellement.

Quelle en eſt la qualité & quels en ſont les effets.

Cette flatuoſité, quelque ſubtile & imperceptible qu'elle ſoit à nos yeux, garde toûjours en ſoy la qualité de la matiere dont elle a pris naiſſance ; elle ne perd rien de la malignité du ſujet duquel elle emprunte ſon être ; & ſuivant que cette maſſe dont elle s'eſt formée, ſe trouve puante & corroſive, elle infecte & corrode nos Inteſtins ; en telle ſorte que les vents que nous pouſſons en ce tems-là par le ſiege, ont une odeur plus ou moins forte & fâcheuſe, que la matiere dont ils ſont faits, & le lieu d'où ils partent ſont plus ou moins corrompus.

Les divers mouvemés & les douleurs qu'elle cause.

Mais si cette matiere contient en soi quelque chose d'acre, pontique & mordicant, ces flatuositez qui en procedent, gardent les mêmes qualitez & rongent les membranes des Intestins. Ce qui fait que leurs tuniques, par l'extréme douleur qu'elles en souffrent, se compriment & resserrent leurs fibres en diverses manieres, pour chasser & éloigner d'elles cét ennemi domestique qui fait la cause de leur mal. Ces mouvemens violens ausquels la douleur les engage, opérent la meilleure partie des accidens & symptomes fâcheux dont sont accompagnées les coliques & les tranchées qui tourmentent & affligent nos entrailles.

Que la naissance & l'extinction de ces maux dépendent de

Ces sortes de maladies n'exercent leur cruauté sur nous, & nous n'en ressentons les atteintes, qu'autant que la Na-

ture fait & redouble ſes efforts, pour détacher ces matieres qui en produiſent la cauſe, & que le ſujet qui donne lieu à ces flatuoſitez, demeure plus ou moins attaché aux membranes de nos Inteſtins. La vie reprend le calme, lors qu'elle ne trouve plus rien dans nos entrailles, qui violente ſes fonctions. Nos tranchées & nos coliques ceſſent, à meſure que cette maſſe nuiſible & qui fait naître ces maux eſt pouſſée dehors. Et comme c'eſt de la preſence de cette matiere indigeſte que procedent toutes ces maladies, auſſi eſt-ce de ſon éloignement, que nous en devons attendre l'entiere & parfaite guériſon. Ces flatuoſitez qui enflent & agitent nos Inteſtins n'en ſont que les effets, leſquels ceſſent d'être auſſi-tôt que la cauſe n'eſt plus, & que

l'irritation & le calme de la Nature, &c.

le principe en eſt éteint. Elles ſe frayent aiſément le chemin de leur fuite ; & elles ne peuvent pas long-tems reſiſter aux efforts de la Nature, qui ne les peut ſouffrir & qui travaille ſans ceſſe à les chaſſer. Lorſque la porte leur eſt ouverte & le paſſage libre, il ne faut point de carminatifs pour les obliger à ſortir, & les loüanges qu'on donne & les effets qu'on attribuë à ces ſortes de remedes, ſont des biens qui ne peuvent leur être que mal acquis, & qu'ils doivent plûtôt à l'ignorance du Siecle, qu'à la bonté de leur Nature.

Que la grandeur & la durée de ces maux procede encore de l'adherence & de l'obſtination de la matiere.

Mais s'il arrive que cette même matiere revêtuë des mauvaiſes qualitez dont nous venons de parler, ſoit avec tout cela tellement gluante & tenace, que s'attachant à nos Inteſtins elle s'y tienne fortement &

& y adhere avec obſtination, les coliques qu'elle produit n'en ſont pas ſeulement plus longues & plus dangereuſes, mais encore elles en ſont plus violentes. La Nature entre comme en fureur par la reſiſtance que fait cét ennemi domeſtique ; la difficulté de l'expulſer fait ſur elle diverſes impreſſions ; elle s'enflâme, perd & reprend ſes forces ; & ſentant que ſes efforts ſont vains, elle tire les fibres des Inteſtins du bas en haut & du haut en bas, & par ces mouvemens convulſifs pouſſe vers l'eſtomach ce qui doit aller vers le ſiege, & renverſe dans ſon aveuglement tout l'ordre & la conduite de ſes fonctions.

De là viennent les vomiſſemens qui accompagnent ſouvent cette paſſion violente. Le trouble de l'imagination, les

Les divers accidens que ces coliques produiſent.

défaillances de cœur, la multitude des ſanglots, l'infection de l'halene, & le froid des extrémitez, ſont encore les ſymptomes fâcheux de cette maladie, & quelquefois les triſtes préſages d'une mort prochaine. Car encore que la colique ait ſon ſiege ordinaire dans le gros Inteſtin, elle ne laiſſe pas de nous faire ſentir ſa fureur, juſques dans les parties les plus éloignées de nôtre corps; en ſorte que par la violence de la douleur qu'elle cauſe, elle oblige juſqu'aux muſcles des pieds & des mains à ſe retrécir & retirer leurs fibres; elle ſuſcite des crampes, & fait quelquefois tomber les membres en Paralyſie. Elle jette ſouvent celuy qu'elle ſurprend dans des convulſions & mouvemens épileptiques. Et cette eſpece d'Hydropiſie, que l'on appelle Tym-

panite, ne reconnoît point d'autre principe de sa génération, que la grandeur & la malignité de cette affection de nos Intestins, & les tourmens qu'elle cause dans nôtre ventre.

Comment s'engendre la tympanite ou cette hydropisie qui remplit le ventre de vents.

Car si pendant que dure tout ce tumulte & ce desordre dans nos entrailles, il arrive que par l'ardeur & la violence du mal, le ferment stercorée qui est renfermé dans la partie concave des gros Intestins, penetrant à travers leurs tuniques, pousse son odeur & étende son action jusqu'à la partie convexe de leurs conduits ; il ne se peut pas faire qu'il n'en corrompe la substance, & qu'il n'infecte leur aliment spermatique avec lequel il se mêle : de sorte que la Nature qui veille toûjours dans nous à la conservation de nous-même, ne pouvant pas souffrir impunément cette ma-

tiere, laquelle est devenuë par cette infection autant odieuse que nuisible & préjudiciable à la vie, & cherchant dans sa resolution le moyen de s'en défaire, la convertit en flatuosité, laquelle remplissant aussitôt cét espace, qui est entre les boyaux & le Peritoine, rend le ventre tendu comme un tambour, & donne par cette tumeur une marque sensible de la naissance de cette maladie.

Quel est à cét égard le progrés de la nature.

Pour connoître distinctement comment cela se fait, nous devons r'appeller en memoire, ce que nous avons dit ci-devant touchant le naturel des Intestins, & la proprieté qu'ils ont d'engendrer & produire ces flatuositez, dont ils se trouvent remplis en tout tems. Car cette proprieté n'appartient pas seulement à la partie interieure de leurs vaisseaux, mais en-

core elle s'étend par tout le corps de leurs membranes ; en sorte que nous ne devons pas croire que leur partie convexe en soit exempte. Cela étant, il n'est pas mal-aisé de s'imaginer, qu'elle doit être la voye que la Nature suit, pour faire naître ces vents, qui étendent & enflent le ventre dans cette maladie qu'on nomme Tympanite; puis qu'il ne faut pour cela, que nous representer, que lorsque l'aliment ou l'humeur spermatique, qui arrose les Intestins en dehors, est une fois gâté par le mêlange de ce ferment putrefactif qui le penetre & l'envenime, il devient aussi-tôt contraire & pernicieux à nôtre vie, & comme tel la Nature tâche de l'expulser, & fait divers efforts pour le resoudre. Si bien que mettant tout en usage pour se deffaire de ce

nouvel ennemi, elle employe & met en action cette proprieté qu'ont les Inteſtins en leur ſuperficie, & reduiſant par ſon moyen en flatuoſité cette matiere corrompuë, elle diſſipe ce ſujet qui l'afflige, pour faire naître le plus ſouvent la ſource fatale de ſa ruïne. C'eſt à dire que dans le trouble où la jette la grandeur du danger qui ſe preſente, penſant plus à éviter le mal qu'elle ſent, qu'à détourner celuy qui la menace, elle éloigne la cauſe d'une peine pour s'en procurer une plus grande, par la production d'un mal, qui ne ceſſe ordinairement qu'avec la vie.

Que l'aigreur eſt en partie cauſe de la rarefaction de la matiere.

Mais afin que nous puiſſions diſtinctement concevoir, comment ce qui humecte les Inteſtins en dehors, penetré de ce ferment étranger, eſt ainſi reduit en matiere ſubtile dans nô-

tre ventre : il ne faut que se representer, que l'infection que cette humeur reçoit, la dispose à une putrefaction necessaire ; qu'elle ne peut subir la loi d'aucune corruption ni pourriture, qu'elle n'ait auparavant contracté une acidité dans soi-même, laquelle étant aidée par la chaleur du lieu où elle se trouve, convertit le sujet qu'elle occupe en ces sortes de vents, par la division de sa substance en de si menuës & si subtiles parties, que l'Art ni la Nature n'en peuvent plus rien faire de palpable. De la même maniere que l'aigreur d'une pomme, étant excitée par la chaleur du feu qui la cuit, pousse quelquefois tant de vents, qu'elle pourroit facilement tenir lieu d'un soufflet ou d'un œlipide.

Or comme cette ventosité qui remplit ainsi dans peu de

Que cette ventosité porte l'o.

deur du sujet corrompu d'où elle procede.

tems la capacité de nôtre ventre, eſt l'effet d'un être corrompu, l'experience fait voir qu'elle ſent le cadavre & qu'elle porte avec ſoi l'odeur du ſujet duquel elle ſe forme. C'eſt pour cette raiſon, que lorſque cette matiere ſubtile a une fois commencé de s'engendrer & de naître dans nous, pour peu qu'il y en ait, ſa preſence envenime & corrompt chaque jour de plus en plus l'aliment des entrailles, & par ce moyen s'augmente en telle ſorte, que tout le ventre n'étant plus capable de la contenir entierement, elle s'étend par tout le corps, qu'elle infecte par ſon odeur, & par ſa malignité elle en chaſſe bien-tôt la vie, ſi l'on n'y apporte pas un prompt ſecours & un puiſſant remede.

Pourquoi il y a des choſes qui

Mais pour reprendre la ſuite des deſordres, qu'excitent au

dedans de nos Inteſtins ces matieres cruës & indigeſtes, que nous avons dit être juſqu'ici la cauſe occaſionnelle de tant de maux; Nous devons encore obſerver que lorſque ces ſortes de matieres, plûtôt à cauſe de la dureté & de la reſiſtance de leurs parties, que pour aucune qualité rebelle qu'elles contiennent, paſſent dans les Inteſtins ſans être diſſoutes ni digerées, comme elles ont été expoſées à l'action du ferment de l'eſtomach durant le ſéjour qu'elles ont fait dans ce viſcere, auſſi emportent-t'elles toûjours quelque impreſſion de ſon aigreur avec elles, & la conſervent dans les entrailles depuis le commencement juſqu'à la fin de leur courſe. De cette nature eſt le ſon ou l'écorce du bled dans le pain bis, dont l'uſage ne tient le ventre libre qu'en ce que

lâchent ſeulement le ventre, quoy qu'elles n'ayent point été digerées.

ces matieres meflées avec nos viandes éludent l'action du ferment de l'eftomach, ou y refiftent fi puiffamment qu'elles fortent de ce vifcere fans avoir rien perdu de leur premiere forme. Mais quelques rebelles qu'elles foient à nôtre digeftion, elles ne laiffent pas, étant embarraffées comme elles font, dans la maffe du chyle, d'emporter avec foy quelque partie de l'aigreur de l'eftomach, laquelle n'ayant pû les penetrer, adhere feulement à leur fuperficie, & eft pour l'ordinaire pouffée hors des entrailles avec tant de vîteffe, qu'elles n'ont pas le tems de s'y corrompre. De maniere qu'elles ne font que refoudre en paffant les excremens qu'elles trouvent, & exciter la Nature à en faire une prompte expulfion. Si bien qu'elles peuvent en ce cas tenir

lieu de quelque leger purgatif, lequel lâchant doucement le ventre, tient les Inteſtins en état & leur fournit le moyen de s'acquitter aiſément de leurs fonctions naturelles.

Mais s'il échet qu'il paſſe trop ſouvent de pareilles matieres, ou qu'elles excedent cette mediocrité, que la Nature peut ſouffrir ſans indignation, les flatuoſitez qu'elles excitent dans nos Inteſtins, ſe font d'abord entendre par le murmure & le bruit importun qu'elles y cauſent. Elles y font naître auſſi quelquefois cette eſpece de flus de ventre, que les Grecs appellent Diarrhée, lequel bien qu'il ne ſoit ordinairement, ainſi que ces ventoſitez, accompagné que d'une douleur ſupportable, ne laiſſe pas neanmoins d'affoiblir beaucoup nôtre corps, pour peu qu'il ſoit de durée, à cau-

La cauſe des diarrhées & des bruits & murmures des entrailles.

ſe qu'il dérobe aux veines qui répondent à nos Inteſtins, le ſuc alimentaire qui leur eſt propre, & que la Nature deſtine pour l'entretien & la conſervation de nos forces.

Ce qui fait ces diarrhées longues & dāgereuſes.

Or comme cette matiere, qui donne occaſion à la naiſſance de cette Diarrhée, ne peut pas s'établir longuement toute ſeule dans nos entrailles, ſi l'eſtomach & le fiel ſe trouvent bien diſpoſez ; auſſi cette paſſion ne peut-elle être fort dangereuſe, tant qu'elle n'a rien que cela qui ſoit la cauſe de ſon être, & que ce n'eſt que de cette matiere ſeule qu'elle reçoit ſa naiſſance. Mais s'il arrive outre cela, que le fiel, qui eſt le baûme de nos alimens, ſe trouve mal-affecté, en ſorte qu'il ſuſpende l'action de ſon ferment, & que par ce moyen la liqueur alimentaire partant

de l'eſtomach, gagne nos Inteſtins avec toute l'acidité qui luy eſt propre, la Diarrhée qui en procede ſera d'autant plus pernicieuſe, que ſa cauſe materielle doit en ce cas égaler la quantité de nos viandes, & par conſequent étendre davantage la force & la violence de ſon aigreur dans nos entrailles.

Ce qui ſe paſſe dans l'inteſtin durant ces ſortes de maladies.

Nous devons pour cette raiſon nous figurer cette maſſe comme un objet, lequel fait horreur à la Nature, tant à cauſe de cette acidité qui l'accompagne, laquelle ne peut être admiſe impunément hors de nôtre eſtomach, que pour le danger qu'il y a, qu'étant reçûë dans les veines, elle ne gâte & envenime nôtre ſang. C'eſt pourquoy lorſque cette matiere s'eſt fait place dans nos Inteſtins, le peril qu'en conçoit la Nature, fait qu'elle en com-

prime & resserre les pores, & qu'elle bouche les orifices des veines, lesquelles y répondent de toutes parts; en sorte que ne se pouvant faire que fort peu d'attraction en dehors de ce qu'elle a de liquide, il faut necessairement qu'elle s'écoule & passe toute vers le siege. Ce qui se fait avec d'autant plus de vîtesse, que toutes nos facultez s'interressent à l'expulsion d'une chose, qu'elles reputent non seulement inutile, mais encore tout-à-fait contraire & nuisible à nôtre vie.

Ce que produit l'actió redoublée du ferment de l'estomac sur une même matiere.

Enfin s'il arrive encore outre cela, que nôtre estomach aprés avoir fait parfaitement sa digestion, & qu'une partie de l'aliment s'est déja fait passage dans l'Intestin, reçoive de nouvelles viandes, avant que le tout se soit écoulé: (comme il arrive souvent aux enfans qui

mangent à toutes les heures,) ce qui eſt reçû nouvellement eſt infecté par le reſidu de la digeſtion precedente, & l'aigreur que cét aliment qui ſurvient, reçoit tant de l'action du ferment que du meſlange de ce reſte de chyle qui occupoit encore le fond du ventricule avant luy, devient ſi forte & ſi violente, que les entrailles ne la peuvent ſouffrir ſans une extréme douleur. Tout ce que le fiel peut influer ſur une matiere ſi farouche, n'eſt pas capable de l'adoucir : de ſorte qu'elle devient la ſource d'une infinité de douleurs tant dans les Inteſtins, que dans toutes les autres parties du corps où elle peut parvenir.

Donc ſi cette matiere aigrie de la ſorte tombe dans l'Inteſtin, cette qualité devenuë par

De là procedent les flus de ſang & autres, ... ques

ſon exaltation entierement ennemie de nôtre vie, ne produit pas ſeulement des tranchées furieuſes & des coliques horribles dans le ventre, dont les extrémes douleurs ſe répandent & ſe communiquent par tout le corps; mais encore elle devient la cauſe infaillible de toutes ces excretions violentes, qui épuiſant le ſang & les humeurs les plus loüables du corps par le ſiege, nous font ſouvent trouver dans la fluidité obſtinée de nos entrailles, la deſtruction de nos forces & l'extinction de nôtre vie. Car ces ſortes de flus ſont en ce rencontre d'autant plus dangereux, que le ſujet qui en eſt la cauſe contient en ſoy plus de malignité.

& tranchées furieuſes, &c.

Mais ſi outre cela quelques particules de cette matiere ainſi acre & mordicante, venant à s'épaiſſir, s'aglutine & s'attache ſi

D'où vient la difficulté de guerir ces maux.

ſi fortement à quelque endroit de nos boyaux, qu'elle n'en puiſſe être détachée que difficilement, les flus, les coliques, les tranchées & les autres maux qu'elle cauſe, en ſont non ſeulement plus grands, mais encore d'une plus longue durée. Car ils reſiſtent par ce moyen aux plus puiſſans & aux meilleurs remedes que la Medecine poſſede, & tres-ſouvent cette matiere acre & mordicante, corrodant les Inteſtins dans les endroits où elle s'arréte, y cauſe par cette corroſion des ulceres malins, dont la cure eſt d'autant plus mal-aiſée, que le lieu où ſe forme le mal eſt ordinairement inacceſſible au remede.

D'où viennent auſſi les diverſes couleurs des excretions des

Or il faut remarquer, que dans le cours de tous ces flus ou excretions obſtinées de nos entrailles, la matiere ou l'ex-

entrailles, lors de ces maladies.

crement qui ſort de l'Inteſtin, prend diverſes ſortes de formes & differentes couleurs. Car tantôt elle paſſe & coule par le ſiege comme de l'eau glaireuſe, & tantôt elle ſe coagule & devient plus épaiſſe ; quelquefois elle porte la forme & la couleur du chyle, & quelquefois auſſi elle nous paroît jaune, ſuivant les differentes alterations qu'elle a pû recevoir dans le lieu par où elle paſſe, & la diſpoſition des vaiſſeaux qui l'ont reçûë.

La penſée ridicule de ceux qui attribuë ces changemés de couleurs à differétes humeurs.

Ces changemens ſont les effets du trouble de nos Inteſtins, du défaut de nos digeſtions, & du vice ou des alterations de nos facultez, & non pas de la pituite, de la bile, ni de la mélancolie, comme pretendent ceux qui à l'occaſion & ſur l'hypotheſe de ces ſortes d'humeurs, ont établi l'eſſence de

trois eſpeces de cette maladie ; à moins qu'on ne voulût ſoûtenir, que le noir ou le jaune qui a quelquefois paru dans les excremens de nôtre enfance, étoient une marque aſsûrée, que nous étions alors plus mélancoliques ou plus bilieux, que non pas maintenant que nous ſommes parvenus en âge d'homme.

La veritable cauſe de cette affection qu'on nôme Teneſme, autrement des épreintes.

Mais pour ne nous pas trop éloigner du deſſein que nous nous ſommes propoſez, nous devons encore obſerver, que ſi cette matiere dont nous venons de parler, aprés s'être écoulée le long des Inteſtins s'arréte quelque tems vers le ſiege, & que par ſon acrimonie elle y produiſe quelque corroſion, les muſcles que la Nature a placez dans ce lieu; pour en ouvrir & fermer le paſſage, irritez par la douleur qu'ils en ſouffrent, ſe

dilatent & se compriment souvent sans mesure, & par les differens efforts que la Nature leur fait faire pour expulser cette matiere, ils font naître cette affection qu'on nomme Tenesme & que le vulgaire appelle des Epreintes. Quelquefois aussi l'Intestin en souffre tellement, que pour se délivrer du sujet de sa peine, il pousse avec tant de force & de violence vers le siege, qu'il fait paroître en dehors une partie de sa substance.

L'affection iliaque qu'on nôme *miserere* ou *trousse-galand.*

Tous ces desordres sont des effets de l'acide, suivant qu'il est ou plus ou moins violent, & qu'il persiste dans le circuit de nos Intestins. Ce n'est pas là neanmoins tout le mal qu'il est capable de faire. Si les coliques furieuses qu'il nous fait ressentir, sont insupportables par leurs extrémes douleurs, la

passion que l'on appelle Iliaque, ou le volvule que ces coliques nous causent tres-souvent, est effroyable par les effets horribles qu'elle produit. Bien que ces deux sortes de maladies tourmentent quelquefois nos entrailles en même tems, & qu'elles semblent se changer l'une en l'autre : il est neanmoins certain, que la derniere des deux a toûjours été censée la plus redoutable, en ce qu'elle arrive plus rarement, qu'on en croit la cause moins connuë, & que les effets en ont toûjours paru plus dangereux & les suites plus à craindre.

Quelques Auteurs se sont imaginez que cette maladie consistoit dans un nouëment ou une contorsion des menus Intestins : Mais quoy qu'on ait pû dire en faveur de cette opi-

Cette colique n'est point causée par un nouëment des intestins.

nion, il ſemble que cét état violent, dans lequel on ſe figure les entrailles lorſque ce mal arrive, ſoit entierement impoſſible, à moins qu'on ne le conſidere, comme l'effet de quelque fâcheuſe deſcente, laquelle donnant lieu à l'évaſion ou ſortie de l'Inteſtin hors du ventre, peut ſans contredit devenir la cauſe d'un accident ſi funeſte. Mais ſi l'on ſe repreſente, ainſi que nous faiſons ici, les Inteſtins dans leur place, enclos & enfermez ſous l'étenduë & la capacité ordinaires des muſcles & des membranes qui les tiennent envelopez dans le ventre; on jugera qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable, que dans cette ſituation qui leur eſt naturelle, il y ait rien qui puiſſe faire naître ce pretendu noüement de leurs conduits.

Le meſentere auquel ces In-

teſtins ſont attachez, ne permet pas qu'ils changent ſi aiſément de rang ni de figure ; & cette étroite communication qu'ils ſont obligez d'avoir, pour l'entretien de la vie, avec toutes les arteres & les veines, qui ſont portées & ſoûtenuës par cette membrane, ne peut être interrompuë par aucun autre accident, que par celui de quelque cruelle deſcente, qui ſeparant ces deux viſceres l'un de l'autre, donne à l'Inteſtin la liberté de ſe noüer ou de ſe tordre. Car ſi cét embarras pouvoit arriver aux Inteſtins, tandis que toute leur maſſe ſe trouve raſſemblée ſous la capacité du Peritoine qui l'envelope, & des muſcles qui nous la cachent, l'impoſſibilité de les jamais rétablir dans le rang qu'ils auroient quitté, rendroit abſolument le mal incurable, &

L'impoſſibilité que ce noüement ſe faſſe dans le ventre.

il faudroit contre l'experience, que cette affection portât toûjours avec soi la cause d'une mort inévitable.

Cette colique est plûtôt l'effet de l'excrement endurci & retenu dans l'iliaque.

Mais comme l'extinction de la vie n'est pas toûjours d'une consequence infaillible dans cette maladie, & que souvent elle trouve sa guerison comme les autres dans l'effet de quelqûes remedes ausquels la Chirurgie ne prend point de part; il faut aussi que necessairement ce pretendu noüement des Intestins, ni leur détachement du mesentere ne soit pas, hors l'accident des hernies, la veritable cause qui la fait naître. Afin donc que nous puissions facilement découvrir quelle en est la source, nous devons nous representer que lorsque les gros Intestins sont agitez par quelque colique violente, s'il échet qu'aprés une parfaite distribution

tion du chyle à toutes les veines du mesentere, le superflu de nos alimens, qui par la separation de la plus grande partie de son humidité, est devenu épais sur la fin de l'iliaque, ne puisse plus descendre ni passer outre à cause des flatuositez qui le repoussent & qui fermant étroitement la valvule qui fait l'entrée des petits intestins dans les gros, lui bouchent si exactement le passage qu'il ne puisse plus continuer sa course vers le siege ; il faut de necessité que, tout proscrit & rebuté qu'il est, comme un excrement inutile à la vie, il reste en cét endroit & qu'il y séjourne, jusqu'à ce que la colique & les vents qu'elle produit étant entierement appaisez, le calme ait rétabli la liberté de son passage.

Or si nous supposons que cét aliment ait reçû de l'estomac & Comment cét excrement est

ainſi endurci & retenu en cet endroit

du fiel toutes les diſpoſitions qui lui ſont neceſſaires, il eſt certain qu'il ne peut pas reſter long-tems en ce même lieu, qu'il ne s'y ſéche & ne s'y endurciſſe extraordinairement. Car comme la nature n'eſt jamais oyſive, & qu'elle agit toûjours ſans interruption ; auſſi devons-nous croire que les veines qui aboutiſſent à l'endroit de l'inteſtin où cette matiere eſt arrétée, tirent & ſuccent inceſſamment ce qu'elles y trouvent encore de liquide, & qu'elles ne diſcontinuënt point de ſuccer qu'elles n'en ayent épuiſé toute l'humeur, & que la matiere étant devenuë entierement ſéche, elles n'y trouvent plus rien ſurquoy elles puiſſent étendre leur action.

Ce reſte d'aliment étant par ce moyen devenu plus dur, que ne requiert l'excrement na-

turel des entrailles pour être expulſé commodément, quelque effort que l'inteſtin puiſſe faire, l'agitation ni le mouvement de ſes fibres, ne ſont pas ſuffiſans pour le chaſſer du lieu qu'il occupe ; & cette ſécheresse, qu'il s'eſt acquiſe par ſon ſéjour, fait la matiere d'une ſi forte obſtruction dans l'endroit où il eſt arrété, que la nature n'a tres-ſouvent que des moïens inutiles & de trop foibles armes pour la vaincre. Mais parce que ce lieu où eſt retenuë cette matiere, eſt proche de celui où le reſidu de nos viandes ſubit la loi de cette fermentation qui le rend excrement de nôtre ventre ; auſſi ne ſe peut-il pas faire qu'elle y ſéjourne longuement, que par contagion elle n'y contracte l'odeur & l'infection d'un ſujet qu'elle touche de ſi prés. Ce

Comment dans ce même lieu le residu de nos viandes acquiert l'odeur & la qualité d'excrement.

qu'étant on ne doit plus alors le considerer que comme un veritable excrement, tel qu'est celui des gros intestins, lequel par sa dureté fait un obstacle invincible à tout ce qui doit passer de l'estomac vers le siege, & dégenere en la nature & qualité d'un ferment qui communique son infection à tous les alimens qui l'approchent.

Les effets horribles que cause cette obstruction dans l'intestin.

Puis donc que par le moyen de cette obstruction rien ne peut plus passer ni couler vers le bas, ni rien tomber dans les menus intestins, qu'il ne soit retenu ou arrété en chemin, & qu'il ne prenne en même tems l'odeur & la qualité d'excrement; il est aisé de voir, que pour peu qu'en cét état nous prenions de nourriture, nos petits intestins ne peuvent pas manquer d'en être bien-tôt

remplis; & qu'il faut neceſſairement, que s'y amaſſant plus de matieres, que leurs conduits n'en peuvent contenir, elle regorge dans l'eſtomac, & que par conſequent elle y éteigne la lumiere vitale, en jettant la corruption dans la principale & la plus noble partie de nôtre corps. Le cœur tremble à l'abord de cette pourriture, l'eſprit ſe trouble, tous nos membres tombent en convulſion, l'halene prend l'odeur d'excrement, & les ſanglots partent en foule de l'eſtomac, lequel ne pouvant pas ſouffrir cette matiere corrompuë, la pouſſe vers ſon orifice pour la jetter dehors, & obligeant ainſi de la vomir par la bouche, termine le cours de la vie par un ſpectacle autant rempli d'horreur, que le Malade eſt digne de pitié.

Entre les maux de ventre il y en a dans lesquels l'estomac est en pleine santé.

Or il faut observer que la plus grande partie des maladies intestinales, que nous avons jusqu'ici décrites, peuvent naître souvent à l'occasion de l'acide, entant qu'il persevere dans les entrailles avec toute sa force, sans que pour cela l'estomac d'où il part & qui en est la source, paroisse mal effecté, ni qu'il ait rien en soi qui le puisse notablement alterer. Ces sortes d'indispositions qui se font sentir dans le ventre, ne présupposent pas toûjours celles de l'estomac ; & il ne s'ensuit pas que ce viscere soit malade de ce que les entrailles le sont. Il arrive souvent qu'il joüit d'une santé parfaite, & qu'il fait avec liberté toutes ses fonctions, lorsque les intestins trouvent dans l'aigreur de la matiere qu'ils reçoivent de lui, la cause de la grandeur & de la du-

rée de leurs peines.

Mais il y a d'autres maladies, lesquelles bien que leurs effets se fassent particulierement connoître dans les entrailles, ont leur principe tellement dépendant de l'indisposition de l'estomac, qu'on ne trouve ordinairement que dans le trouble & dans la peine que souffre ce viscere, la cause & l'origine de leur être. Telles sont la passion cœliaque, la lienterie & cette affection qu'on nomme cholerique, lesquelles procedent si absolument de l'estomac, qu'on peut dire qu'il n'y a rien que lui seul qui contribuë à leur naissance. Aussi ne sçaurions-nous comprendre quelle est la nature de ces sortes de maux, de quelle maniere ils se forment, ni quelles en peuvent être les suites, si nous ne connoissons auparavant en quel

Il y en a aussi quelques-uns dont l'indisposition de l'estomac est la principale cause.

état il faut que l'estomac se trouve, pour que son indispo-sition en soit la cause. Mais parce que cette recherche seroit ici d'une déduction par trop longue, & qu'elle nous jetteroit plus loin que ne requiert l'étenduë de ce petit Traité, nous nous contenterons pour l'intelligence & l'explication de ce que nous avons à dire, de supposer ici.

Ce qu'il faut suppo-ser pour bien con-noître ces derniers.

Premierement, que la nature a commis au Pylore le regime & l'œconomie de l'estomac, en ce qui concerne la vîtesse & la modération de son mouvement, pour expulser ou retenir l'aliment qui est soûmis à sa digestion.

Secondement, que lorsque l'estomac joüit d'une santé parfaite, & que par consequent sa digestion est heureuse, le Pylore connive toûjours & se tient

entr'ouvert pour laiſſer couler la liqueur que ce viſcere contient, à meſure que par l'action du ferment & la reſolution qui en reſulte, nos viandes ont acquis ce premier caractere de vie, qui les diſpoſe à devenir aliment de nôtre corps.

Troiſiémement, que lorſque l'eſtomac ſe trouve indiſpoſé de certaine maniere, le Pylore ou plûtôt l'eſprit qui eſt né avec cette partie, & qui préſide à ſes fonctions, s'irrite quelquefois & en reſſerre les fibres avec obſtination, pour empêcher que ce que l'eſtomac n'a pas pû reſoudre ni digerer à cauſe de ſa foibleſſe, ne coule dans l'inteſtin, & ne ſoit tiré par les veines, leſquelles ne manquent pas de le ſuccer quelque indigeſte & mal conditionné qu'il puiſſe être; Qu'enfin le Pylore compatiſſant auſſi

quelquefois au trouble de l'eſtomac & participant à ſa foibleſſe, devient lui-même tellement languiſſant, qu'oubliant ou negligeant ſon devoir, il s'ouvre lorſqu'il ſe doit fermer, & ſe ferme lorſqu'il ſe doit ouvrir, & quelquefois ſe relâche avec la même obſtination qu'il ſe tenoit clos & fermé auparavant.

Comment ſe forment la lienterie & l'affection cœliaque.

Cela poſé, il n'eſt pas difficile de comprendre comment ſe doivent former la cœliaque & la lienterie. Car puiſque dans ces ſortes de maladies, les viandes que nous prenons pour nourriture, paſſent de l'eſtomac dans les inteſtins, & que des inteſtins elles deſcendent vers le ſiege, ſans qu'elles paroiſſent avoir été aucunement digerées; Nous ne pouvons pas douter qu'en cét état l'eſtomac, qui ne peut plus faire ſes

fonctions, ne souffre une entiere privation du ferment vital, qui est l'agent necessaire pour sa digestion, & une extrême langueur dans toutes les parties de sa substance. Cette privation de son agent se fait clairement voir par les matieres qu'il est contraint de rendre en la même forme qu'elles ont été reçûës ; & sa langueur se manifeste en ce qu'il rend les viandes dans le moment qu'on les lui donne, & qu'il les laisse écouler avec autant de nonchalance, que s'il ne prenoit plus de part à la conservation de la vie.

Ce que cõtribuë à ces sortes de maux le relâchement du pylore.

Neanmoins quelque foible & languissant que soit l'estomac en cette occasion, il est certain que cette foiblesse ne seroit pas capable de faire naître ce mal, si elle n'étoit accompagnée de celle du Pylore. Car si durant

que l'estomac reçoit les viandes qu'on lui donne & qu'il se remplit de matieres indigestes, le Pylore s'obstinoit à demeurer étroitement fermé, comme il lui arrive souvent en d'autres maladies ; il est tres-constant que ces mêmes matieres au lieu de tomber incessamment, comme elles font dans les intestins, seroient contraintes de remonter en haut ; & la nature, pour se décharger d'un fardeau si odieux, se trouveroit engagée à une explosion violente vers l'orifice de l'estomac, pour les vomir & les rejetter par la bouche.

Qu'il donne lieu à l'écoulemét de l'aliment aussi-tôt qu'il est reçû.

Lors donc que quelqu'une de ces affections attaque nôtre vie, & qu'entr'autres celle qu'on nomme cœliaque, trouve dans l'indisposition de nos organes la cause prochaine de sa naissance; il est en ce cas tres-constant,

ue le Pylore aussi-bien que
estomac, duquel il est le por-
ier & l'œconome, doit necess-
airement concourir & prendre
art en la génération de ce mal.
Car quelques grands que soient
n ce rencontre le trouble &
e desordre que l'on remarque
ans l'estomac, la foiblesse que
ouffre en même tems le Py-
ore, & le relâchement qu'il
ait de ses fibres, ne sont pas
cét égard de moindre consi-
eration ni moins pernicieux,
ue ce qu'endure cette autre
artie à laquelle il est joint par
ontinuité de substance. S'aban-
onnant alors comme il fait à
propre langueur, il oublie ou
eglige ce qui est de son de-
oir ; & laissant par ce moyen
porte toûjours ouverte & le
assage libre à tout ce qui tom-
e dans l'estomac, donne lieu
l'aliment d'en sortir aussi-tôt

qu'il y eſt reçû, & de ne s'y arrê- ter qu'autant de tems qu'il lu faut pour paſſer de l'entrée à l ſortie de ce viſcere. Car comm les viandes que nous prenon ne peuvent pas alors être rete nuës dans l'eſtomac ſans dan ger, puiſque ce ſeroit vaine ment qu'elles attendroient leu reſolution d'un agent ou fer ment ſpecifique qui n'y eſt plu il eſt aiſé de voir que la natur a intereſt de les chaſſer inceſ ſamment d'un lieu, où elles n peuvent ſéjourner un momen ſans ſe corrompre, & deven par conſequent autant odieuſ que nuiſibles à nôtre vie.

Ce que fait l'inteſtin dãs ce rencontre.

C'eſt pour cela que l'inteſti tant que perſiſte le relâchemen du Pylore, & qu'il s'obſtine ſe tenir ouvert, ne pouvant ſu pendre l'action qui lui eſt natu relle & le mouvement officieu qu'il doit à la premiere de no

digeſtions, ne ceſſe point d'attirer vers ſoi cette matiere quelque cruë & indigeſte qu'elle ſoit, & de la pouſſer en bas avec d'autant plus de vîteſſe, que de la promptitude de cette action, ſemble dépendre en cét état la conſervation de la vie. Car le mouvement des inteſtins doit toûjours ſuivre la loi & l'impreſſion du Pylore, lequel a naturellement ſur le regime de leurs conduits le même empire, que l'orifice de l'eſtomac a ſur celui de l'œſophage.

En un mot la crudité invincible de ces matieres, fait que l'eſtomac, le pylore & l'inteſtin, n'en pouvant pas ſouffrir la preſence ſans peine, mettent de concert tout en uſage pour s'en défaire. L'eſtomac les rejette & les rebutte ſans ceſſe, parce qu'il ne peut pas un moment les retenir ſans danger; Le concert de l'eſtomac, du pylore & de l'inteſtin.

le pylore se tient toûjours ouvert par un effet de la crainte qu'il a de faire durant un instant le moindre obstacle à leur sortie ; & l'intestin ne les attire que pour en hâter davantage l'éloignement, comme d'un sujet d'autant plus onereux à la nature, que n'étant pas capable de digestion, ni par consequent susceptible dans nous d'aucun caractere de vie ; il ne peut absolument être reçû dans nos entrailles, que comme un hoste étranger & un ennemi domestique.

Quelles sōt les excretions des entrailles dans cette maladie.

En effet l'impossibilité que la nature trouve à digerer ces sortes de matieres, se fait si bien connoître, qu'elles sortent non seulement de l'estomac toutes cruës, & parcourent tous les menus intestins sans rien quitter de leur premiere forme : mais encore elles coulent en cét état dans

dans les gros inteſtins, ſans que le ferment que nous avons dit être à l'entrée de leurs conduits pour donner au reſidu de nôtre digeſtion la forme, l'odeur & la qualité d'excrement naturel, puiſſe faire ſur ces matieres l'impreſſion requiſe pour cét effet. Ce qui n'arrive pas ſeulement à cauſe qu'elles ſont trop liquides & qu'elles paſſent trop vîtes, & que par conſequent ce ferment n'a pas le tems d'operer ni faire ſur elles d'impreſſion : mais auſſi parce qu'elles n'ont pas acquis dans l'eſtomac par une digeſtion convenable, les diſpoſitions qui les peuvent rendre naturellement capables & ſuſceptibles de cette derniere fermentation.

Voilà l'état à peu prés où ſe trouvent toutes les parties affectées dans la cœliaque, & de quelle maniere cette eſpece de Les ſymptomes & effets de la cœliaque.

maladie a coûtume de se former. Quant aux effets qui partent de cette cause, ils ne peuvent être que tres-funestes & pernicieux à nôtre vie. Car comme la nature n'a plus la force de digerer les viandes dans l'estomac, & que les autres digestions supposent la premiere, comme la base & le fondement de toutes celles qui suivent, & sans laquelle tout ce qu'elles peuvent faire est un ouvrage inutile ; de ce que celle-ci manque absolument dans cette maladie, il s'ensuit que toutes les autres ne peuvent rien contribuer à la perfection de cette matiere, qu'un si notable défaut rend incapable de devenir aliment & de passer en nourriture. C'est pourquoi ne s'en pouvant faire alors aucune distribution, qui ne fournisse à toutes les parties du corps, plû-

tôt dequoi les affoiblir & les détruire, que d'en maintenir & conserver les forces ; il faut de necessité que cette maladie, lorsqu'elle dure, jette le Malade dans une extrême maigreur & dans une atrophie générale de tous ses membres, & que par consequent elle devienne la cause d'une mort inévitable.

Le peu de difference qu'il y a entre cette maladie & celle qu'on nomme Lienterie.

Ce que nous disons ici de l'affection cœliaque, peut être appliqué à celle qu'on nomme lienterie. Parce que ces deux sortes de maladies ont une si grande affinité, qu'on ne sçauroit gueres discerner l'une de l'autre que par le plus & le moins, qui ne peuvent pas empêcher qu'elles ne soient de même nature & comprises toutes deux sous une seule & même espece. Je veux dire, que ce qui donne lieu de juger, que l'une de ces maladies a quelque

chose qui en doit faire la distinction d'avec l'autre, ne consiste qu'en ce que dans la cœliaque on se figure encore quelque petite & legere apparence de digestion, que l'on ne remarque pas dans la lienterie. Mais il est toûjours tres-constant que dans ces deux sortes de maux l'estomac est languissant, & que l'absence de l'acidité vitale & specifique, de laquelle dépend absolument toute l'énergie de sa digestion, est le principe & la cause de sa peine. C'est pour cela qu'*Hippocrate*, dans l'Aphorisme premier du sixiéme Livre dit expressément: Que si dans les lienteries qui sont de longue durée, aprés des rots qui ont paru fades & doucereux, il en vient qui soient aigres, c'est signe de guérison; dautant que cette aigreur dénote le retour du ferment speci-

fique de l'estomac, dont l'éloignement faisoit la principale cause de l'indigestion & de la foiblesse de ce viscere.

Ce que c'est que l'affection cholerique, & comment elle se forme.

Mais quant à ce qui est de cette affection, que l'on nomme vulgairement cholerique, bien qu'elle procede aussi de l'estomac, toutefois l'indisposition que souffre ce viscere, n'est pas la même dans la génération de cette maladie, que dans celle des deux précedentes. Ce n'est ici, ni la privation du ferment, ni la debilité de l'organe qu'il faut considerer ; les mouvemens violens que fait l'estomac à tous momens dans les accés de ce mal, font assez voir son désordre, mais ils ne montrent pas sa langueur. Les grandes secousses que la nature lui donne sont des preuves certaines de sa force, & les convulsions dont elle

agite & tourmente ſes membranes, ne ſont pas plus des marques du trouble où elle eſt, que de la vigueur qui lui reſte. Ce qui ſe paſſe dans nous, lorſque ce mal nous attaque, ne fait que trop connoître ce qu'il eſt, de quelle maniere il commence dans nous-mêmes, quel en doit être le progrés, & la fin qu'on en doit attendre.

Quelle eſt la cauſe des mouvemés violens que l'eſtomac ſouffre dãs cette maladie.

Il ne faut que conſiderer avec quelle violence & quelle obſtination l'eſtomac rejette par l'un & l'autre de ſes orifices, ce qui lui vient du dehors ou qu'il attire du dedans; comme il pouſſe du fond de ſa cavité vers l'œſophage ce qui lui nuit ou qu'il croit lui devoir nuire, & avec quel effort il précipite par en bas & chaſſe dans les entrailles ce qui ne peut trouver par la bouche une aſſez prompte ſortie; il ne faut, dis-je,

que faire réflexion ſur les efforts continuels, que l'eſtomac dans cette occaſion eſt obligé de faire pour ſe décharger, tant par les vomiſſemens que par les ſelles, de tout ce qui ſe trouve dans ſa capacité, pour être perſuadé qu'un mouvement ſi irregulier & ſi déſordonné, & qui eſt accompagné de tant d'obſtination & tant de violence, ne peut être ni ſuſcité, ni entretenu, que par une cauſe maligne, dont l'infection troublant & irritant la nature, l'engage à faire ces efforts comme uniquement neceſſaires pour la conſervation de la vie.

Quel eſt le deſſein de la nature en ſuſcitant ces mouvemens.

Donc pour concevoir comment ſe forme dans nous cette eſpece de maladie, il faut ſe repreſenter que ſoit que ce venin s'attache materiellement aux membranes de l'eſtomac & qu'il les corrode, penetre ou empoi-

ſonne, ou ſoit que par ſa ſubtilité il s'uniſſe & ſe mêle avec l'eſprit vital, qui préſide au regime de cét organe; il eſt conſtant que la nature irritée par la preſence de cét objet, qui lui paroît odieux, & qu'elle conſidere comme un ennemi domeſtique, fait tout ce qu'elle peut pour s'en défaire; Que pour cét effet elle ſecouë & tourmente inceſſamment l'eſtomac, afin que par cette convulſion continuelle qu'elle lui fait ſouffrir, elle puiſſe en détacher ce qui lui donne de la peine; Qu'elle appelle à ſon ſecours tout ce qu'il y a d'humide par tout le corps, pour laver & nettoyer l'ordure qui infecte ce viſcere; mais qu'auſſitôt qu'elle a ainſi attiré toute cette humeur à ſon aide, la trouvant inutile & plûtôt nuiſible que profitable pour ſon deſſein,

deſſein, elle la rejette inceſſamment, & contraint l'eſtomac de la pouſſer dehors avec violence, & ſous autant de formes & de couleurs differentes, que le doivent être les lieux d'où cette humeur peut venir. Ainſi ce que la Nature croyoit devoir appaiſer ſon inquietude, ne fait que l'augmenter, & en voulant par le moyen qu'elle employe, faire ceſſer le trouble, elle met tout en déſordre. En un mot ce qu'elle met en uſage pour la défenſe de la vie, eſt dans cette occaſion ce qui en avance la perte, & ce qui favoriſe le plus ſouvent les approches de la mort.

En quel état sōt l'eſtomac & l'un & l'autre de ſes orifices, lors de l'accés de ce mal.

Dans cette contention où les forces s'épuiſent en peu d'heures, le pylore s'ouvre & ſe ferme par repriſes. Il lâche ſes fibres pour un moment, afin de donner à l'eſtomac le moyen de

jetter dans les entrailles ce qui lui nuit ou l'afflige ; & un moment aprés il se resserre pour en empêcher la sortie, & pour contraindre la nature à repousser vers l'œsophage, les matieres ausquelles il vient de donner passage dans l'intestin ; & peu de tems aprés l'un & l'autre orifice de l'estomac se lâchent tout à coup, & donnent lieu à ce viscere de se vuider haut & bas tout à la fois. Si bien qu'on voit dans le progrés de ces mouvemens sortir sans cesse & par la bouche & par le siege, tout ce que reçoit l'estomac, soit que la necessité nous oblige de le donner pour aliment ou pour remede, ou soit que la nature, pour se défendre & secourir la vie, fasse contribuer à son besoin les autres parties du corps.

Toutes ces sortes de déjec-

tions, quel que soit l'un de ces deux chemins par où elles passent, empruntent dans leur sortie diverses formes & differentes couleurs. Tantôt elles paroissent comme de l'eau, fades, claires, gluantes & insipides comme du flegme; tantôt elles sont vertes, jaunes & ameres comme du fiel ou de la bile; & tantôt aigres, piquantes, noires & corrosives, suivant que l'effort qui les expulse est grand, & que l'explosion en est violente; quelquefois mêmes à force de vomir, on voit monter vers l'estomac jusqu'aux matieres excrementives du ventre, & porter avec elles l'odeur & l'infection qui leur est propre, jusques dans la bouche qui les rejette; de là viennent les palpitations, les tremblemens de cœur, les syncopes, & l'épuisement subit de toutes les for-

De quelle nature, couleur & consistance sōt les excretions qui sortét haut & bas.

ces. De ſorte que l'on peut dire, que cette maladie eſt une des plus dangereuſes qui puiſſent attaquer nôtre vie, puiſqu'elle la peut éteindre en peu de jours, & quelquefois en peu d'heures, s'il échet que la fiévre ſe mette de la partie.

On peut encore raporter la cauſe des maux de ventre.

Mais pour revenir à ce qui reſte des maux, qui affligent particulierement nos entrailles, nous pouvons les conſiderer en deux differentes manieres; Ou entant qu'un acide indompté, & qui par l'effet d'une fermentation réïterée dans l'eſtomac ſur une même matiere, s'eſt élevé juſqu'à un degré de corroſion pernicieux à la vie, perſeverant avec toute ſa force dans les conduits de nos inteſtins, en peut être la ſeule ou du moins la principale cauſe.

A une fermentation réïterée.

Ou bien entant, que quelque eſprit rebelle, ou quelque

mauvaiſe qualité renfermée dans ce qui nous ſert d'aliment, reſiſte à nôtre digeſtion, ſe maintient & ſe conſerve dans nous, & s'uniſſant comme par force avec toute ſa malignité à l'eſprit vital qui nous anime, en trouble les fonctions, & détruit en même tems la diſpoſition naturelle de nos entrailles. Ou à la reſiſtance des choſes.

Or ſuivant que l'une ou l'autre de ces choſes concourt ou contribuë à la génération des maux, que nous ſouffrons dans nôtre ventre, nous pouvons nous les repreſenter, & en concevoir la naiſſance à peu prés de cette ſorte.

Premierement, pour ce qui regarde ceux d'entre tous ces maux, qui peuvent être ſuſcitez par le moyen d'un acide augmenté par l'action d'un double ferment, lequel acide penetre avec le chyle de l'eſtomac Par quel moyen l'acide deviét corroſif.

dans l'inteſtin & avec la corroſion qu'il a contractée par cette fermentation ; Nous devons obſerver , que le ſuc alimentaire qui ſe fait dans la premiere de nos digeſtions par la réſolution de nos viandes , à coûtume de couler inceſſamment de l'eſtomac dans les entrailles , à meſure que chaque partie de ces viandes, par l'acide vital qu'elle trouve dans ce viſcere, a été reduite en liqueur ; de ſorte que les premiers morceaux qui ont été reçûs, étant une fois digerez , n'attendent point que les derniers le ſoient pour ſe procurer leur ſortie. Pour cét effet le pylore connive & demeure entr'ouvert durant le tems que la digeſtion ſe fait , & que le ferment agit ſur nos viandes , afin que le chyle trouvant ainſi le paſſage libre , deſcende peu à peu dans l'inteſtin ſans obſtacle,

ſelon que les parties de nos viandes ſont reduites & converties en liqueur, les unes plûtôt que les autres, depuis que la digeſtion commence juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement finie, & que l'eſtomac ſe ſoit déchargé de tout l'aliment qu'il contient.

Mais bien que cela ſe faſſe & doive ſe faire naturellement de la ſorte, tant que rien n'interrompt ni ne trouble les fonctions ordinaires de nôtre vie, dans la premiere de nos digeſtions ; il arrive neanmoins quelquefois que le ſuc alimentaire eſt arrété & retenu en partie dans le fond de l'eſtomac, plus long-tems que ne requiert l'action naturelle de ſon ferment ; que par le ſéjour que cét aliment fait en ce lieu, au delà de ce qu'il faut pour ſa perfection, il eſt neceſſairement ex-

posé à une seconde & nouvelle fermentation, par le moïen d'un acide nouveau qui survient & aborde incessamment dans ce viscere ; par le mêlange & l'action duquel ferment, cét aliment contracte, avant que de sortir une aigreur corrosive & contre nature, qui vrai-semblablement doit être double, en comparaison de ce qu'elle étoit, lorsque ce chyle n'avoit encore subi la loi que d'une simple & unique fermentation, & d'une digestion ordinaire.

Quels sont les maux qu'il cause dans les entrailles.

De sorte que cette liqueur alimentaire tombant en cét état de l'estomac dans le premier intestin, la quantité du fiel que la nature fournit en cét endroit pour la correction & l'adoucissement du chyle, n'étant pas alors proportionnée à celle de l'aigreur avec laquelle il se mêle ; il faut necessairement, que

dans la confluence qui se fait de ces deux estres, l'action de l'un demeure nulle par la trop grande resistance de l'autre. Ainsi cét acide vitieux franchissant le passage du premier intestin avec toute sa force, porte sa corrosion dans les autres conduits, & suscitant par sa presence le trouble & le désordre dans toutes les entrailles, devient la cause de diverses tranchées, coliques, diarrhées, dyssenteries, & de plusieurs autres sortes de maux, qui font & entretiennent une guerre intestine dans toute la capacité de nôtre ventre.

Ce que *Vanhelmont* appelle la vie moyenne des choses.

Secondement, pour ce qui est de l'esprit ou des qualitez farouches & rebelles, ou de ce qu'autrement *Vanhelmont* appelle la vie moyenne des choses, dont la force surpasse tres-souvent celle de nôtre vie, afin

de pouvoir comprendre comment toutes ces choses sont introduites & perseverent dans nous, & de quelle maniere elles troublent par leur mêlange & leur malignité le repos & la tranquillité de nos entrailles; Nous devons observer comme un des fondemens de la plus pure & de la plus secrete Physique, Que la matiere, qui entre immediatement dans la génération de chaque chose, contient en soi son principe actif ou agent specifique, qui est un esprit ou air subtil, lequel renferme en soi l'idée ou representation de la chose future, & lui donne la forme & les proprietez requises à la perfection de son être. Cét esprit enclos étroitement dans la semence visible des choses, n'a pas plûtôt reçû la liberté par la résolution de la matiere qui le contient, qu'a-

Ce que c'est que l'esprit seminal qui préside à la naissance de toutes sortes de sujets.

giſſant par un ordre infaillible, il ne ceſſe plus d'agiter & de mouvoir cette maſſe, qu'il n'ait donné à la choſe la figure & les parties neceſſaires pour la conſtitution de ſon être. Alors il prend en ſoi la conduite de ſa vie ; il ſe tient renfermé dans la varieté de ſes organes, entretient ſes differens mouvemens, travaille à ſon accroiſſement & ſans ſe fatiguer, l'accompagne inſéparablement juſqu'au dernier moment de la durée de ſa vie.

Cét eſprit porte en ſoi la ſplendeur inviſible de la choſe, il en contient l'ame & la forme ; & comme c'eſt en lui que conſiſte ſa vie, auſſi eſt-ce à lui-même que ſont attachées actuellement toutes les qualitez & les vertus qu'elle poſſede. Si bien que tous les progrés de la nature, les viciſcitudes & chan-

gemens des choses procedent immediatement de cét esprit caché dans les choses mêmes, & rien ne souffre en soi de changement ni de transmutation, que par l'alteration de cét esprit, comme de la principale partie du sujet qui le renferme.

La subordination des êtres, & commét l'un est éteint par un autre.

Ainsi lors qu'un être passe en la nourriture & en la substance d'un autre, cette transmutation ne peut pas être un effet qui parte de la chaleur de l'estomac de celui qui le digere, en quelque degré qu'on la suppose, mais une simple production de cét agent specifique ou esprit de vie, lequel y habite, qui surmontant par l'excellence de sa nature, la force & la resistance de celui qui préside à la chose alterable, l'absorbe comme en soi, & l'obligeant de quitter sa derniere forme, le fait retrograder vers sa premiere vie,

pour faire prendre à cette chose la forme & la nature d'aliment. Car encore que cét esprit soit divers, suivant la diversité des sujets qui le determinent, neanmoins il convient dans tous en ce qu'étant vital il est lumineux ; Et comme les rayons du Soleil, réflechis par des objets differens, sont r'assemblez & se penetrent en un point ; de même quelqu'ordre qu'il y ait entre les choses du monde, les divers esprits ou agents specifiques qui les animent, peuvent à cause de leur lumiere, en laquelle ils symbolisent & conviennent entr'eux, se toucher immediatement & operer l'un sur l'autre.

Or dans cette action, pour ne pas troubler cét ordre que Dieu a établi dans l'Univers ; il faut de necessité, suivant le but que la nature se propose, que

Comment nôtre esprit vital absorbe celui des choses qui nous servent d'alimens.

le plus foible obeïsse au plus fort, & que l'avantage demeure à celui que son excellence éleve naturellement au dessus de l'autre. C'est pourquoi comme toutes choses avoient été soûmises à l'homme, en tant qu'il porte en soi le caractere précis & l'image vivante de la divinité : Aussi dans l'état d'innocence, & tant qu'il a joüy de toute l'étenduë de la perfection de son être, pouvoit-il user indifferemment de tout ce qui croist sur la Terre, pour l'entretien & la nourriture du corps, sans craindre que rien employât de qualitez rebelles, qui pussent porter obstacle à sa digestion, ni blesser l'integrité de sa vie. Car son esprit vital, n'étant alors éclairé immediatement d'aucune autre lumiere, que de celle de l'entendement, qui fait la ressemblance de

l'Homme avec Dieu, ne pouvoit être ſuſceptible, ni de trouble ni de douleur, & dans cette impaſſibilité qui lui étoit naturelle, il pouvoit par l'excellence de cette lumiere immortelle, dont il étoit l'organe dans toutes les parties du corps, penetrer l'eſprit, la vie & la ſubſtance des choſes les plus farouches, & les faiſant retrograder vers leur premier être, les reduire en ſon propre aliment, ſans qu'il reſtât dans cette tranſmutation aucun veſtige de ce qu'elles pouvoient avoir de ſpecifique & de mauvais, qui ne fût éteint & abſorbé par la force & la nobleſſe de ſon être.

Pourquoi avant le peché il n'y avoit rien qui fût poiſon à l'hôme.

De maniere que chaque choſe, par le decret de ſa deſtination, dépoſant ſa malignité naturelle en faveur de l'homme; il ne ſe trouvoit rien dans le monde, qui lui peut cauſer au-

cune peine, ni produire ou faire naître aucun trouble dans l'uſage de ſes facultez & dans le regime de ſa vie.

La cauſe de la foibleſſe de nos digeſtions, & de la reſiſtance des choſes qui nous étoiét ſoûmiſes.

Mais lorſque ce même homme eut peché, & que par l'effet de ſon crime, s'étant rendu ſujet à la mort, cét image vivant de la Divinité, eût cedé l'œconomie & le regime du corps à cette ame animale qui fait la convenance de nôtre nature avec celle des brutes; l'eſprit vital que la nature a établi dans chaque organe pour préſider à nos digeſtions, n'étant plus éclairé que des foibles rayons d'une lumiere caduque & periſſable, commença de trouver dans la meilleure partie des choſes que la nature ſembloit n'avoir produit que pour lui, une reſiſtance aſſez forte, pour lui faire connoître ſa foibleſſe & lui donner des

marques

marques aſſurées de la décadence de ſon être.

La Terre, qui juſqu'alors n'avoit ſervi dans ſes productions que pour les plaiſirs & les delices de l'homme, vit bien-tôt ſes entrailles remplies de toutes ſortes de poiſons, & ſa ſurface couverte d'animaux empeſtez & de plantes venimeuſes, dont l'uſage devenu funeſte & pernicieux à celui pour lequel elles ont été faites, rendit la vie de l'homme ſujette à tant de maux & ſoûmiſe à l'épreuve de tant de choſes nuiſibles, que parmi tant de dangers qui environnerent ſa vie; il ne trouva rien de plus certain ni de plus aſſuré ſur la Terre, que la neceſſité de mourir.

Comment ces choſes ſont devenuës poiſons à l'hõme & ennemies de ſa vie.

Comme il ſeroit mal-aiſé de limiter le nombre de tous ces êtres, que l'homme s'eſt attiré pour ennemis ſur la Terre par

Comment on a fait d'une partie de ces choſes & qu'elle eſt

la matiere des medicamens purgatifs.

la perte de l'innocence de sa vie, & qu'il ne seroit pas moins difficile de raporter ici en combien de manieres ils sont capables, par leur differente malignité d'alterer son esprit & son corps ; il suffira de remarquer qu'entre tant de matieres, qui de soûmises qu'elles étoient naturellement à l'homme, par l'effet de son crime sont devenuës contraires & pernicieuses à sa vie ; Il y en a certaine quantité qu'une experience douteuse, laquelle ou la temerité, ou le hazard ont pû faire naître, a mis en usage dans la Medecine, & dont par la suite du tems l'erreur, l'abus & la credulité de l'homme, ont fait le principal sujet sur lequel la pratique de cette Science s'occupe, sous le titre specieux de Medicamens purgatifs, ou pour mieux dire turbatifs ; s'il est permis de par-

ler ainſi avec un des plus fameux Medecins de ce Siecle, puiſque dans la verité, au lieu de la guériſon qu'on attend de leur uſage, le plus ſouvent le venin que cachent & que renferment ces ſortes de remedes, ne fait que troubler la nature, aigrir les humeurs, diſſoudre la ſubſtance des membres, épuiſer les forces & éteindre la vie du Malade.

Knefelius premier Medecin du Roy de Pologne.

Car ſoit que ces matieres entrent dans nous & ſoient inſinuées chacune en particulier, ou qu'elles ſoient mêlées les unes avec les autres ſous differentes formules; leurs qualitez malignes qu'elles portent avec elles & qui ſont inſeparables d'elles-mêmes, attaquent & affligent la vie, non ſeulement dans l'eſtomac qui les reçoit & qui ſouffre en les recevant, la premiere impreſſion que leur

Ce qu'on doit attendre de l'uſage des purgatifs.

presence peut faire ; mais encore dans tout le reste des principaux organes du corps. Ce qui fait qu'il n'y a rien que la nature n'employe, ni point d'effort qu'elle ne fasse dans nous, pour se délivrer d'un hoste si dangereux ; lequel, quoique l'art puisse faire, ne pouvant jamais perdre entierement ce qui le rend odieux à nôtre vie, ne cesse aussi jamais d'être étranger dans nous-mêmes, & de produire souvent des maux plus grands, que ne sont ceux ausquels on pretend qu'ils doivent servir de remedes.

Les efforts que la nature fait pour s'en délivrer & le danger où elle se trouve.

Le désordre que fait un purgatif dans l'estomac & dans les entrailles, pour en parler dans la pensée de cét Auteur, jette quelquefois nôtre vie en telle consternation, qu'elle épuise les membres de l'humeur qui leur est le plus necessaire pour l'en-

tretien de leurs fonctions, & la conſervation de leurs forces, afin de fournir dans ces viſceres où ces êtres ennemis ſont reçûs & où ils exercent leur fureur & font le plus de ravage, ce qu'elle juge propre pour effacer l'ordure, éteindre le venin & arréter le progrés de la violence qu'il cauſe. Souvent dans cette intention elle diſſout juſqu'à la ſubſtance des muſcles, & elle ne ceſſe point d'épuiſer dans tous les endroits du corps, l'humide qu'elle y trouve, pour l'envoyer où la preſence de ce remede l'afflige, qu'elle n'ait par ce moyen, ou totalement expulſé cét ennemi domeſtique, & effacé de l'eſtomac & des entrailles juſqu'aux moindres veſtiges qu'elle y rencontre, ou que par cét effort continuel qu'elle fait, ayant épuiſé tous les membres, elle n'ait enfin

ſuccombé ſous la malignité de la drogue.

Ce que les inteſtins en ſouffrent, & les maux que leur preſence y fait naître.

Dans ce trouble, qu'un mouvement ſi extraordinaire produit, on ne peut pas douter que les inteſtins, où ces matieres malignes & ce venin ſejournent le plus, & où affluent & abondent de toutes parts ces humeurs, que la nature y envoye pour le ſoulagement & le ſecours de la vie, n'en reçoivent une alteration tres notable, tant par les ordures & ſaletez auſquelles toutes ces humeurs ſont changées à meſure qu'elles tombent dans leurs conduits, par la malignité du ferment qu'elles y trouvent, que par l'agitation violente de leurs membranes, que cauſent la neceſſité de hâter l'expulſion de ces matieres nuiſibles, & la grandeur du peril que leur preſence fait naître. En un mot,

la resistance actuelle que toutes ces choses font à nôtre digestion, & le combat qu'elles nous livrent dans le premier & le principal organe de nôtre vie, avec des forces, qui souvent surpassent les nôtres, irritant nos entrailles par le sentiment de douleur & de peine que la nature en conçoit, engagent leurs membranes & toutes les fibres dont elles sont tissuës dans des agitations violentes, excitent le tumulte dans les esprits qui président à leurs fonctions, enflamment l'estomac & les intestins, font gonfler & remplissent de vents leurs conduits, dont le bruit & le murmure se fait entendre aux oreilles. Souvent les coliques, les tranchées & les flux de ventre obstinez, sont les effets de la malignité de ces drogues; lesquelles au lieu d'un simple benefice de

ventre, que se propose celui qui les donne, étant une fois reçûës dans le corps du Malade, produisent contre l'attente du Medecin des diarrhées si fâcheuses, que leur guérison devient plus difficile que le mal qui a donné occasion à l'usage de ce remede, puisque souvent elles ne cessent que par la cessation de la vie.

Les désordres que produit dás les entrailles l'usage immoderé de quelques fruits.

Mais ce n'est pas seulement dans ces sortes de matieres, que le venin qu'elles renferment rend actuellement ennemies jurées de nôtre être, où l'estomac & les entrailles trouvent la cause de leurs peines ; Souvent le sujet de leurs plus fortes inquietudes & de leurs plus vives douleurs, vient de l'usage des choses qui nous sont les plus familieres. Ainsi, bien que les raisins dans le tems de leur maturité, nous paroissent par leur

leur douceur un aliment fort agreable, qu'ils chatoüillent le goût & plaisent à la nature ; il arrive neanmoins tres-souvent, que lorsqu'on ne se modere pas comme il faut dans l'usage de ce fruit, & de beaucoup d'autres semblables, la fermentation qui s'en fait dans nos entrailles, suscite & pousse de leurs propres substances un esprit subtil, farouche & impetueux, lequel surmonte nôtre digestion, & porte le trouble & le désordre dans les conduits des intestins, où cette matiere est enclose. De la maniere à peu prés qu'il arrive à certains vins furieux & violens, que l'on fait exprés dans le tems des Vendanges, lorsque renfermant dans de bons tonneaux renforcez de cercles de fer, le moust ou le suc du raisin avant qu'il soit entré en ébulition dans la cuve, on em-

pêche que les premiers eſprits ne s'enfuïent & qu'aucune choſe n'exhale. Car le vin qui eſt fait de la ſorte, étant forcé de retenir ainſi cét eſprit fumeux; auquel par l'exacte clôture du tonneau, on a ôté la liberté de ſortir, devient ſi furieux & turbulent, & tellement ennemi de la ſanté, que l'uſage en eſt quelquefois autant dangereux, que celui qui eſt fait par une ébulition ſans contrainte, nous eſt utile & ſalutaire.

Les maux que cauſe l'eſprit indigeſte que ces fruits ſuſcitent dans l'eſtomac par leur fermétation.

Cét eſprit donc, lequel étoit en repos & ſans action, ſous l'écorce de ces ſortes de fruits, étant une fois excité & mis en mouvement, par la rupture & la réſolution de ce qui le contient, s'agite auſſi-tôt avec impetuoſité dans nos entrailles, ſe mêle & ſe confond par force à l'eſprit vital qui préſide à toutes leurs fonctions, & renverſe

& détruit dans cét endroit tout le regime & toute l'œconomie de nôtre vie. Il congele par ſon acidité ce que la nature avoit deſſein de pouſſer dehors, ou par ſueur ou par tranſpiration, & fait naître par ce moyen la matiere de pluſieurs maladies, d'autant plus dangereuſes, que la cauſe en eſt violente, & que penetrant les eſprits qui nous animent par la ſubtilité de ſon être, elle attaque nôtre ſanté dans le principal organe de nôtre vie. De là procedent des tranchées, des diarrhées & des coliques beaucoup plus dangereüſes que celles dont nous avons parlé ci-devant ; de là viennent auſſi des dyſſenteries funeſtes, leſquelles fort ſouvent parviennent à tel degré de danger & de malignité, qu'elles deviennent contagieuſes & ſe rendent communicables & du

nombre des maladies populaires.

Conclusion de ce Traité.

Voilà quelles sont les maladies les plus importantes qui peuvent attaquer nos entrailles, de quelle maniere elles arrivent & se forment dans nous, quel est le progrés qu'elles y font, & enfin quels sont les symptomes qu'elles produisent. Nous ne disons rien ici des autres maux qui regardent particulierement l'occupation de la Chirurgie, tels que sont les ulceres, les fistules, les playes, & beaucoup d'autres accidens, qui peuvent percer, ouvrir, corrompre & penetrer les membranes des intestins, ni de ce qui peut donner lieu à la descente & au déplacement de leurs conduits. Nous nous contenterons seulement en finissant ce Traité de faire observer, qu'encore que nous ayons rapporté la principale cause des maux de ventre

aux differens degrez de l'acide, qui se répand de l'estomac dans les entrailles, sans avoir auparavant receu l'adoucissement, que requierent l'ordre & l'intention de la vie ; nous n'avons pas neanmoins prétendu, que cét acide de quelque maniere & en quelque degré qu'on se le represente, soit veritablement la cause efficiente de toutes ces maladies ; mais seulement le sujet qui donne lieu à leur naissance, & que l'on peut par consequent reputer leur cause occasionnelle.

Car s'il étoit vrai que l'acide fût la cause efficiente de tous ces maux ; comme son action est toûjours la même, il faudroit necessairement qu'il produisit toûjours les mêmes effets, & il seroit impossible que tant de differentes maladies procedassent à toute heure de

cette ſeule & unique ſource. Mais ſuivant que la nature & l'eſprit de vie, auſquels *Hippocrate* raporte la cauſe efficiente de la naiſſance & de la guériſon de nos maux, ſe trouvent diverſement irritez à l'occaſion de cét acide, & que les paſſions & les inquietudes qu'ils en conçoivent ſont differentes ; il ſe forme dans nous diverſes maladies, & particulierement celles que nous avons juſqu'ici remarquées, & qui ont fait le ſujet de ce Traité. C'eſt pourquoi ſelon le défaut & la foibleſſe de nôtre nature, & la diſpoſition de nôtre vie, une ſeule cauſe peut donner occaſion à un nombre infini de maux ; leſquels pour cette raiſon, quelques fameux & celebres Medecins, ont ſoûtenu pouvoir être guéris par un ſeul & même remede, ſuivant que

la nature ou la vie ſe l'applique, & qu'elle ſçait en profiter & s'en ſervir utilement.

Mais comme un ſi excellent remede, (s'il eſt bien vrai que ſon acquiſition ne ſoit pas au deſſus de l'eſperance de l'homme) demande un eſprit ſublime, que le Ciel ait exprés deſtiné pour cét effet, & qui ſoit tel que ces Auteurs le conſiderent dans ces hommes heureux, qu'une parfaite connoiſſance qu'ils ont des plus ſecrets myſteres de la Nature & de l'Art, a mis au nombre de ceux qu'ils ont nommez *Adeptes :* Auſſi, la difficulté qu'il y a de pouvoir réüſſir dans une ſi douteuſe recherche, nous oblige-t-elle d'avoir recours, lorſque ces maux nous attaquent, aux autres remedes & moyens plus aiſez, que la raiſon & l'experience nous dictent, & que

nous avons reconnu pouvoir en ce cas operer la guérison de nos peines.

Quels doivent être les remedes contre les maux de ventre.

Puis donc que l'acide, suivant les differens degrez de force qu'il a, lorsque de l'estomac il descend & penetre dans les entrailles, est la cause materielle de la plûpart des maux qui affligent nôtre vie dans toute l'étenduë de nôtre ventre; il s'ensuit que pour les guérir, l'art doit necessairement suppléer au défaut de la nature, en opposant à cét acide un alkali qui le dompte. Ainsi lorsqu'il arrive que le chyle perseverant avec l'acidité qu'il contracte dans l'estomac, porte dans l'intestin la cause des flus de ventre les plus obstinez & des dyssenteries les plus dangereuses, les meilleurs remedes & les plus efficaces qu'on puisse mettre en usage pour la gué-

riſon de ces maux, ſe tirent des divers ſujets, qui dans les trois regnes de la nature ſont pourvûs de quelque alkali potentiel, lequel étant mis en action par la préparation du Medecin qui le donne, ou par la fonction de l'organe qui le reçoit, produiſent tout l'effet qu'on peut attendre des plus excellens remedes que la Medecine employe dans cette occaſion pour la conſervation de la vie.

Ainſi nous éprouvons tous les jours, que les yeux ou pierres d'écreviſſes, étant préparez & donnez comme il faut, dans ces ſortes de maladies, en adouciſſant l'aigreur qui les cauſe, ſont un remede autant benin qu'efficace pour leur guériſon. Nous trouvons pareillement dans la corne des pieds des chevaux un alkali tres-puiſſant, & dont l'effet eſt merveilleux pour arrêter

L'uſage des yeux d'écreviſſes dans ces maladies.

Celui de la corne des chevaux.

en peu de tems le cours de ces maux. En ſorte que ſi vous prenez les râclures ou morceaux de cette corne, que les Maréchaux enlevent des pieds de ces animaux, lorſqu'ils les parent pour les ferrer, & que vous les faſſiez frire ſur le feu dans une poële de fer avec du beure frais, juſqu'à ce que dans la friture ils ayent été tellement penetrez, qu'ils ſoient devenus friables & de la couleur du Caffé ; Vous n'aurez qu'à les faire bien ſécher & les reduire en poudre, & vous aurez un remede, lequel étant pris au poids d'une dragme dans un boüillon, guérit en peu de jours les diarrhées & les dyſſenteries les plus dangereuſes.

Antimoine reduit en alkali mineral.

Ainſi la partie la plus pure du Sáturne Philoſophique, étant fixée en alkali par le moyen du feu, devient encore un remede

assuré pour la guérison de ces maux. Cét alkali mineral sous la forme d'une poudre tres-blanche, en la quantité d'un gros chaque fois dans un vehicule convenable, éteint en peu de tems l'acidité corrosive qui cause ces maladies d'entrailles, adoucit les humeurs, & remettant la nature & la vie dans leur devoir, appaise & fait cesser le trouble des intestins & calme les douleurs que la presence d'un acide indompté peut faire naître.

On fait avec le mars reduit en safran, sous la forme d'une poudre rouge & astringente, dépoüillée par le feu de la meilleure partie de son sel vitriolique, un remede lequel n'est pas de moindre vertu pour l'adoucissement de l'acide, qui fait en cette occasion le trouble & le désordre de nos en- Remedes qui se tirent du mars.

trailles, que ceux dont nous venons de parler, si l'Art du Medecin qui s'en sert, lui procure la liberté de produire & mettre en action pour le soulagement des Malades, les qualitez qu'il renferme sous la dureté de son corps. Il entre pour cette raison dans la plûpart des compositions dont la Medecine a coûtume d'user pour la cure de ces maladies.

Teinture de l'ill. de Paracelse.

Cette proprieté qu'on trouve dans le mars pour la correction de l'acide, peut fournir le sujet d'une infinité de remedes, entre lesquels celui qui suit est un des plus rares qu'on en puisse tirer. Faites fondre le mars avec l'antimoine mêlez dans leur fusion, autant de sel balsamique qu'il en faudra pour separer une partie de ce que le mêlange de ces deux corps contient d'impur & de terrestre;

Puis ayant broyé cette maſſe, vous la mêlerez avec trois ou quatre fois autant de nouveau ſel, & la tiendrez ſix heures dans le feu, & juſqu'à ce que toute vôtre matiere ſe trouve reduite en ſcories d'une couleur tirant ſur le violet; deſquelles avec l'eſprit de vin, vous tirerez en peu d'heures une eſſence tres-rouge, laquelle eſt un remede qu'on ne ſçauroit trop loüer.

L'uſage d'une boulie faite exactement avec le Pain* ſans levain, duquel on ſe ſert dans l'Egliſe, & qui eſt cuit entre deux fers chauds, ſuffit tres-ſouvent pour guérir les cours de ventre les plus violens & les plus obſtinez. Les alkalis volatiles que l'on tire des cornes de Cerf & de Belier, celui des Viperes & celui que l'on tire du corps des écreviſſes de ri-

Divers autres remedes contre les flus de ventre.

vieres, aprés que par le bain on en a diſtillé l'eau, ne ſont pas tous d'un moindre effet pour cette guériſon, étant pris dans des vehicules convenables, ou employez dans la compoſition des remedes, que l'uſage, la raiſon & l'experience autoriſent pour la cure de toutes ces maladies.

Teinture de Corail.

Le corail donne par ſa teinture un ſecours aſſuré contre les flus de ſang les plus dangereux: Mais l'adreſſe & la peine que demande la préparation d'un ſi excellent remede, nous doivent perſuader que n'étant pas moins rares que précieux; c'eſt abuſer le Peuple que de le propoſer au nombre de ceux dont Dieu a fait largeſſe ſur la Terre, autant au pauvre qu'au riche.

Vulneraires.

Parmi les plantes vulneraires il s'en trouve beaucoup, dont l'uſage eſt merveilleux contre

ces maladies & contre tous les ſymptomes & les accidens qui en dépendent. Et la Nature nous fournit tant de matieres, tant de fruits, tant d'herbes & de racines aſtringentes, & propres à la guériſon de tous les flus de ventre, que leur grand nombre nous doit exempter de les dire. Aſtringens

Mais parce que l'acide ne produit ces ſortes de maux dans le ventre, qu'entant que par ſa preſence il trouble & irrite diverſement l'eſprit de vie qui préſide aux fonctions de nos entrailles; Auſſi ne ſuffit-il pas quelquefois d'employer les remedes qui peuvent éteindre & adoucir cét acide; il faut encore outre cela, pour vaincre & faire ceſſer le mal promptement, avoir recours à ce qui peut ſervir pour appaiſer l'inquietude & l'irritation de l'eſ- La neceſſité des remedes anodins pour la guériſon de ces maux.

prit, & pour lui procurer le repos. Nos maux se guérissent par deux sortes de voyes, ou par la proscription de ce qui est nuisible, tel qu'est l'acide qui dans ce cas tourmente nos entrailles; ou par le calme que l'on donne à l'esprit vital irrité. Ainsi nous appaisons souvent par ce dernier moyen les maladies du corps les plus violentes, sans toucher aucunement à ce qui peut avoir donné lieu à leur naissance, la Nature se chargeant de ce qui reste à faire & abolissant de soi-même; ce qui faisoit l'occasion & le sujet de sa peine,

Deux moyens de guérir ces maladies.

C'est pour cette raison que les remedes anodins produisent ordinairement des effets admirables dans la cure de tous les flus de ventre, & qu'ils en avancent si fort la guérison, lorsque par l'adresse & le soin d'un sçavant

D'où vient que les anodins sont si efficaces.

vant Medecin, on a exactement separé ce qui fait la malignité & la fureur des drogues qui les composent. C'est sans doute dans cette pensée que M. H. pour faire valoir l'usage de l'Ipecacuanha comme un specifique assuré pour la guérison des flus de ventre, faisoit prendre tous les soirs aux Malades, afin de leur procurer le repos & tenir leurs entrailles tranquilles, d'une potion anodyne déguisée sous le nom de syrop de corail, afin de prévenir la crainte qu'on peut avoir des effets de l'opium & du pavot, dans lesquels consiste toute la vertu du remede.

Les plus sçavans Medecins se sont persuadez, que sans l'usage de l'opium il étoit malaisé de pratiquer dignement la Medecine. Ils l'ont pour cét effet préparé d'une infinité de

Essence d'Opium & sa préparation.

manieres ; mais entre toutes ces préparations, celle qui ſuit eſt d'autant plus à préferer, qu'elle produit ſon effet avec plus de ſeureté qu'aucune autre. Ayez de bon Opium de Levant, coupez-le par petites roüelles, & l'étendez devant le feu ſur une planche de bois ou une plaque de fer bien nette, tenez-le en cét état, le remuant de tems en tems, juſqu'à ce que toutes les fumées puantes, dans leſquelles conſiſte ſa malignité, ſe ſoient exhalées, & qu'il commence à jetter une odeur d'iris & de violette ; alors retirez-le du feu, & l'ayant broyé finement, mêlez-le avec quatre fois ſon poids de ſel de tartre purifié par pluſieurs réſolutions, à l'air ou dans la cave ; & l'aïant mis dans une fiole, verſez deſſus de bon eſprit de vin qu'il ſurpaſſe trois ou quatre doigts,

laissez en digestion quelques jours, & vous aurez une essence d'un rouge tres-enfoncé, de laquelle vous donnerez aux Malades 15. 20. ou 30. goutes, plus ou moins, dans quelques cuillerées de bon vin; continuez-en l'usage durant plusieurs jours, & le soulagement qu'en recevra le Malade, vous convaincra de l'excellence du remede.

Son usage dans les flus de ventre.

On peut user de cette essence dans tous les autres maux de ventre, comme sont les tranchées, les coliques, & toutes les autres agitations douloureuses, que peut susciter un acide indompté dans nos entrailles. Aussi pouvons-nous dire, que si l'usage de la Theriaque produit quelque loüable effet dans ces maladies d'intestins, ce n'est qu'à cause de l'Opium qu'elle contient.

Dans les tranchées, coliques, &c.

Ce qui rend la Theriaque utile dans ces maladies.

On peut à l'égard des coli-

L'essence ou teinture de Poivre,

ques, se servir de la teinture que l'on tire du poivre. On prend telle quantité que l'on veut de celui qui est noir, on le concasse grossierement, & l'on verse dessus de bonne eau de vie, laquelle en peu de jours acquiert sur les cendres chaudes une couleur rouge comme du sang. On donne de ce remede 6. ou 7. goutes dans une cuillerée de bon vin. Son effet procede de ce que l'acide qui cause le mal, non seulement s'adoucit par un alkali qui le dompte, mais encore perd son action par un acide plus fort; comme un flambeau par la grandeur de la lumiere qu'il fait, absorbe la lueur d'une chandelle.

FIN.



TABLE ALPHABETIQUE

Des Matieres contenuës en ces Traitez.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

L

M

N

O

P

R

S

T

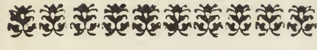
V

Y

Fin de la Table des Matieres.

FAUTES.

PAge 138. ligne 1. *lisez* procurent.
P. 165. li. 9. puft, *lis.* puiffe.
P. 182. li. 6. part, *lis.* partie.
P. 183. li 9. *lis.* étant meflées,
P. 213. li. 19. *lis.* & la relation qu'elles ont &c.
P. 218. li. 17. *lis.* eft t'il.



DES PROPRIETEZ, *Vertus, & Usages de plusieurs rares & excellens Remedes experimentez.*



LES excellentes vertus des Remedes suivans ayant été reconnuës par une infinité d'experiences, ont obligé l'Auteur de ce Livre d'en donner connoissance au Public par ce petit Memoire, qui en contient les proprietez & en enseigne l'usage.

CHAPITRE PREMIER.

Vertus de la Poudre Besoardique dorée.

CE Remede auquel on peut avec raison donner le nom de Panacée, approche de la couleur de l'or, qu'elle conserve toûjours, mêmes à l'épreuve du feu, dans lequel au lieu

de diminuer, elle s'augmente. Elle est sans goût & sans aucune odeur sensible ; elle ne provoque aucune nausée, n'excite aucun reproche, & ne cause aucune évacuation ni par haut, ni par bas. Son effet ordinaire est d'aider la nature à se délivrer de ce qui lui nuit, par la voye de la transpiration, & à chasser par les pores du corps toutes les cruditez qui sont en nous la cause la plus frequente de nos maux ; elle dissout ce qui est coagulé, résout les Apostemes internes, adoucit l'acreté des humeurs, amortit l'action des fermens impurs, qui se trouvent dans la substance des membres ; en quoi consiste presque toûjours le germe des maladies. Elle regle & procure toutes les évacuations necessaires à la vie, & dont la nature a besoin pour sa conservation. Elle purifie le sang & la serosité dans les veines, anime les esprits, fortifie l'estomac, conserve la santé & entretient les forces par tout le corps.

C'est par cette raison que cette Panacée guérit par son usage toutes sortes de fiévres & d'inflammations, tant internes qu'externes ; les flus de Ven-

tre, les douleurs d'entrailles, les dyſſenteries, & ce qu'on nomme vulgairement Rhumatiſmes ; la conſtipation, la mauvaiſe couleur du teint, la Pleureſie, la petite Verole, l'Apoplexie, les maux de Tête & de Poitrine, les douleurs vagues, les Coliques, la Gravelle, les Accouchemens difficiles, les vapeurs, & la ſuppreſſion des Mois. Elle ſoulage la goutte & diminuë la force de ſes accés, & ſouvent elle les éloigne & les empêche entierement. Cette Panacée guérit encore toutes les Plaïes qui ne ſont pas abſolument mortelles, en arrétant promptement le ſang & en diſſolvant & vuidant par la tranſpiration, par les urines ou par les ſelles, le ſang qui eſt extravaſé & répandu, dans quelque endroit qu'il puiſſe être de la capacité du corps, & en empêchant auſſi l'inflammation & la fiévre, qui naiſſent ſi ſouvent dans les bleſſures : Enfin en conſolidant promptement par une vertu balſamique les Playes, tant au dedans qu'au dehors.

Uſage de cette Panacée.

La priſe de ce Remede eſt d'un gros en poudre pour chaque fois. Dans

les grandes maladies où la douleur & les ſymptomes ſont preſſans, on peut en uſer deux fois le jour, prenant le tems que l'eſtomac eſt le plus libre & moins chargé d'aliment. Dans les longues maladies une priſe ſuffit chaque jour. On démeſle cette Poudre dans une cuilliere avec un peu de bon vin, ou de quelqu'autre liqueur ou vehicule, au gré de la perſonne malade, ou bien on la prend en dragées ou tablettes, on boit un peu de vin ou d'autre liqueur par deſſus, & on prend une heure aprés un boüillon; enſuite dequoi on déjeûne, ſi la maladie n'eſt pas violente. On a ſoin de ſe tenir le Ventre libre, ce que l'on peut faire par l'uſage des Tamarins, dans un boüillon au Veau, ou tel autre que l'on jugera à propos, ou par quelqu'autre leger purgatif, ou quelque lavement, au gré de la perſonne malade. Pour ce qui eſt du regime de vivre, il ſuffit d'éviter toutes ſortes d'excés: Et l'on peut ſuivre ſes apetits avec cette modération, que la nature exige lors même qu'on joüit d'une parfaite ſanté.

CHAPITRE II.

Vertus des Fleurs de Mars argentées.

CES Fleurs ſont extremément legeres, éclatantes comme l'argent le plus fin, & n'ont aucun goût ni odeur. Elles ont cela de particulier, qu'encore que leur effet ſoit aſſez prompt, leur action pourtant eſt imperceptible. Elles n'excitent aucun mouvement dans les entrailles, elles ne provoquent ni vomiſſement ni ſelles, & ne produiſent aucune autre agitation dans le corps dont les ſens ſe puiſſent appercevoir. Elles tiennent ſeulement les pores ouverts, & chaſſent par tranſpiration la cauſe de toutes les fiévres, tant intermittantes que continuës, elles purifient le ſang, appaiſent les chaleurs & les inflammations interieures; elles rectifient toutes les digeſtions, & guériſſent par ce moyen la plûpart des longues maladies ſans aucune évacuation ni alteration apparente.

Usage de ce Remede.

COMME ces Fleurs lors qu'elles se subliment, se forment en petites lignes claires & luisantes ; pour s'en servir & les mêler plus facilement avec le vehicule, dont on doit user pour les prendre, on rompt & brise entre les doigts toutes ces lignes, qui pourroient par leur figure & leur solidité faire quelque sorte de resistance dans l'estomac, & on les reduit par ce seul moyen en poudre tres-fine, laquelle on mesle dans une cuilliere avec un peu de moëlle de pomme cuite ou quelque confiture liquide. La dose pour les grandes personnes est de 45. à 50. grains & en diminuant à proportion suivant l'âge. L'usage de ce Remede ne demande aucune précaution, étant un des plus innocens qui ait jamais été mis en usage. Pour cét effet, on le prend une heure ou trois quarts-d'heures devant l'accés de la fiévre ; la premiere fois on le mêle avec un peu de Jalap en poudre, afin de tenir le ventre libre pour mieux aider la nature.

CHAPITRE III.

Vertus de l'Electre Potable.

ON appelle Electre une matiere extraite par art, de ce que les plus parfaits métaux & mineraux joints ensemble ont de plus essentiel. Ce Remede étant tiré d'une matiere pareille, reduite en liqueur d'un goût & d'une couleur agreable, qui contient en soi toutes les vertus & les proprietez d'une si rare & si excellente matiere, est appellé avec juste raison Electre Potable. Cette liqueur surpasse en bonté tous les Remedes qu'on tire de l'or, dont les diverses préparations sous les formes d'eau, d'huile, de sel, de beure, de vitriol, de resine, &c. sont d'autant plus ridicules, qu'elles n'apportent ni de profit à leur Auteur, ni de secours au Malade. Car comme il est beaucoup plus difficile de défaire, que de faire de l'or; celui qui ose se vanter, qu'il sçait détruire ce précieux métal, fait voir par l'indigence & le besoin qu'il en a, qu'il ne sçait pas

faire ce qui est plus aisé, que ce qu'il ose dire qu'il fait. Ce Remede preserve le corps de toute putrefaction, resiste puissamment à toute malignité, recrée le cœur, fortifie l'estomac. Il mondifie le sang, guérit les fiévres, & est une divine Panacée, qui profite à toutes sortes de personnes & en toute sortes de maladies. Elle appaise les inflammations & les douleurs, elle donne le calme à la nature, regle tous ses mouvemens, rétablit les forces; elle conserve la santé, retarde la vieillesse. Elle dissout la cause des maux & la dissipe par l'insensible transpiration, &c.

Usage de ce Remede.

On prend vingt, vingt-cinq ou trente gouttes ou plus de cét Electre potable, que l'on verse dans un verre sur la quantité de deux ou trois cuillerées de bon vin, ou de quelque eau cordiale, une, deux ou trois fois le jour, pendant ou hors le repas, sans être obligé d'observer aucune sorte de précaution, parce que ce Remede guérit sans causer aucune alteration, ni provoquer aucune évacuation perceptible. On en donne plusieurs fois avant que

la fiévre prenne & dans le commencement de l'accés.

CHAPITRE IV.

Remede aſſuré contre les Cancers.

LES Cancers ou Carcinomes ſont reputez entre les maux externes, les plus cruels & les plus dangereux qui puiſſent attaquer nôtre vie. Ils s'engendrent aux mammelles des femmes, & par la ſympatie & raport qu'il y a de cette partie, qui fait l'ornement de leur ſein, avec celle qui fait la diſtinction de leur ſexe, ils étendent ſouvent leur malignité juſques dans le vaſe naturel où l'homme ſe forme. Ce mal change de nom ſuivant les divers endroits du corps qu'il occupe; lorſqu'il s'attache au viſage, on le nomme communément *noli me tangere*, comme ſi tout ſecours étoit inutile, contre une maladie ſi rebelle. Quand il ſe forme à la jambe, le progrés qu'y fait la corroſion de l'Ulcere qu'il cauſe, fait qu'on l'appelle ordinairement Loup, par la reſſemblance qu'il y a

avec cét animal famelique, en ce qu'il mange & devore comme lui ce membre auquel il s'attache. Or le Remede que l'on propoſe ici contre ce mal, non ſeulement a la vertu de le guérir, en le mortifiant & le conſumant peu à peu, ſans cauſer aucune inflammation, fiévre ni douleur; mais encore toutes ſortes d'excroiſſances chancreuſes, en quelqu'endroit du corps qu'elles ſoient, & de quelque forme & malignité qu'elles puiſſent être.

Uſage de ce Remede.

On reduit ce Remede en forme de Cerat, que l'on étend ſur un morceau de linge, lequel on applique ſur le mal. On l'y laiſſe durant douze heures, puis on le leve. Son effet conſiſte en ce que la ſuperficie du Cancer ou de l'excroiſſance devient blanche & tellement mortifiée, que quelquefois elle ſe ſepare comme de la boulie en paſſant doucement deſſus un petit linge, & quelquefois auſſi on la peut couper & retrancher avec les ciſeaux, ſans que le Malade en ſouffre ni reſſente la moindre douleur. On continuë l'uſage du Remede juſqu'à ce que le mal

ſoit guéri, ce qui arrive en peu de tems. On n'eſt point obligé durant le tems de cette cure d'obſerver aucun autre regime que l'abſtinence des viandes, dont l'uſage peut aigrir les humeurs qui arroſent nos membres; & ce Remede n'empêche point la perſonne de vaquer à ſes affaires, & n'engage point de garder le lit ni la chambre.

CHAPITRE V.

Remede pour la guériſon de toutes ſortes d'Ulceres.

ENTRE tout ce que la Medecine propoſe de plus efficace pour la guériſon des Ulceres & maux externes de nôtre corps, il n'y a rien qui approche de la vertu de la Mumie minerale. Ce ſeul Remede étant fait & préparé comme il faut, guérit infailliblement, deſſéche & ferme les Ulceres les plus ſordides, les plus cruels & les plus inveterez. Les cures qui ont été faites par ſon moyen, ſurpaſſent tout ce que l'on peut dire à l'avantage de tout autre Remede, qu'on ait pro-

posé & mis pour cét effet en usage jusqu'à cette heure. Car outre qu'il guérit avec seureté en tres-peu de tems tous les Ulceres, quelques grands, profonds, corrosifs & douloureux qu'ils puissent être ; il a cela de particulier qu'il appaise d'abord toute l'inflammation, & guérit sans peine & agréablement le Malade ; en sorte que souvent un seul emplâtre gardé quelques jours sur la partie malade, suffit pour la cure parfaite d'un Ulcere qu'on estime vulgairement incurable.

CHAPITRE VI.

Vertus de la Panacée aperitive.

COMME les obstructions des entrailles sont la cause ordinaire des longues maladies, cette Panacée aperitive est un Remede universel pour la guérison des maladies les plus inveterées. Aussi l'experience fait-elle voir que ce Remede pris en dragées, tablettes, conserve ou autrement, au gré de la personne malade, guérit absolument la douleur & tournoyement

de tête, la foibleſſe & l'indigeſtion de l'eſtomac, la mauvaiſe diſpoſition des Hypochondres, les maladies & rêveries mélancoliques, le ſcorbut, la jauniſſe, les pâles couleurs des filles, la ſuppreſſion des mois, les fleurs blanches, les maux de mere, les opilations, la conſtipation, les obſtructions des entrailles, la cachexie ou mauvaiſe diſpoſition de tout le corps, le rhumatiſme, & toutes les inquietudes que peut cauſer une acidité qui ſe répand dans les membres.

Uſage de cette Panacée.

On prend le matin à jeun la quantité de 8. ou 9. de ces dragées ou pillules aperitives, ou pareil poids reduit en conſerve ou en tablettes. Les ayant priſes on boit par deſſus un peu de bon vin, & une heure aprés on prend un boüillon. Ce Remede lâche le Ventre ſur le ſoir, & l'entretient par la continuation de ſon uſage, dans la liberté que requiert la nature pour la facilité de ſes fonctions.

CHAPITRE VII.

Vertus de l'Essence Hysterique.

LEs maladies les plus ordinaires aux Dames, sont ces affections ausquelles on a donné, bien que peut-être assez improprement, le nom de Vapeurs. Soit que ce mal procede du regime de cette partie, qui fait la distinction & la difference de leur sexe, ou que la ratte prenne part à ce qui fait la cause de leur naissance; le nombre & la diversité des symptomes fâcheux que produisent ces sortes de maladies, ne peuvent rendre que malheureuses les personnes qu'elles attaquent. Elles changent de formes suivant les divers sujets qu'elles affectent; & il n'y a gueres de personnes qu'elles travaillent également, & qui en soient tourmentées de la même sorte. Dans les unes elles se manifestent par des chaleurs qui montent subitement & portent la rougeur au visage, par des vents qui occupent & enflent la gorge, & par le froid & le chaud qu'elles font

naître alternativement dans leurs membres. En d'autres elles excitent des mouvemens convulsifs, des rots continuels, des transports & des mouvemens & efforts qui semblent surpasser les forces de la nature. Et en d'aucunes elles suscitent le trouble de l'imagination, une dissipation subite de leurs forces, elles font retirer en un moment tous les esprits vers le centre de la vie & ne laissent paroître en la personne, quoi que vivante, que l'idée d'un cadavre & le portrait affreux de la mort.

Or toutes ces indispositions sont promptement appaisées & tres-souvent parfaitement guéries en peu d'heures par l'usage de cette Essence hysterique. Elle calme le trouble & l'agitation de l'esprit, arréte tous les mouvemens violens que cette affection peut causer, & rétablit le repos & la tranquillité de la vie dans tous les organes du corps. Ce Remede appaise outre cela & guérit parfaitement les plus dangereuses & les plus fortes Pleuresies. Il est tres-excellent contre toutes les suffocations & oppressions de Poitrine, contre la toux, l'orthopnée ou difficulté de ref-

pirer, & les symptomes les plus pressans que souffrent les Astmatiques. Il arréte les mouvemens convulsifs, ceux de l'Epilepsie, & tous autres; Prévient même & empêche l'accés du mal caduc, &c.

Usage de cette Essence.

On la donne en la quantité de 25. à 30. gouttes dans un vehicule convenable : puis on se tient commodément & chaudement dans le lict. Ce Remede ne cause aucune alteration perceptible dans quelque partie du corps que ce soit; ne provoque à rejetter ni haut ni bas; fait imperceptiblement son effet, en pacifiant la nature, & resolvant la cause du mal. Aussi a-t-on veu quelquefois, que des personnes travaillées & tourmentées comme des Demoniaques, ont été guéries en peu d'heures par l'usage de cette Essence, aprés avoir éprouvé durant plusieurs mois tout ce que la Medecine peut employer de plus exquis contre ces sortes de maladies.

CHAPITRE VIII.

Vertus du Précipité de Paracelse.

ENTRE toutes les maladies qui attaquent la vie de l'homme, il n'y en a point qui depuis environ 300. ans qu'elle a commencé de paroître, se soit renduë plus remarquable par le nombre des symptomes horribles qui l'accompagnent, par la varieté des alterations qu'elle cause, & par les effets étranges qu'elle produit, que celle que l'incontinence fait naître, & qu'on nomme vulgairement mal Venerien, à cause que les principales marques qui nous la font connoître, éclatent ordinairement vers les parties que la nature destine à la génération, & que les Astrologues ont soûmis à la domination de Venus, & fait dépendre du Regime & de l'influence de cét Astre. Soit que l'Italie l'ait veu naître, ou que ce soit une marchandise apportée du Perou ou de la Chine; Où soit enfin que les crimes & les débauches monstrueuses des hommes, ayant introduit ce mons-

tre dans l'espece humaine ; il est certain qu'il n'y a rien qui ait jamais mieux dompté sa fureur & aboli l'effet de son venin, que le Mercure précipité de Paracelse. Il purifie & renouvelle si efficacement tout le corps, & procure par son usage une santé si heureuse & si parfaite, qu'on trouve mêmes qu'aprés s'en être servi on se porte mieux qu'on ne faisoit avant la maladie.

Usage de ce Remede.

Il faut durant trois semaines ou un mois, prendre tous les matins cinq ou six grains de ce Précipité mis en pillules ou mêlé avec un peu de conserve. On boit immediatement aprés un peu de bon vin, & une heure ensuite on prend un boüillon au veau, ou au beurre, dans lequel on aura fait boüillir une once & démie de bons Tamarins de Levant avec des herbes potageres, durant un quart-d'heure, l'ayant ensuite coulé à travers d'un linge sans le presser. Ce Remede n'exige point d'autre précaution que celle d'une bonne nourriture, conforme à son inclination, & n'oblige point à interrompre ses exercices ordinaires.

CHAPITRE IX.

Vertus & usage de l'Elixir des Proprietez de Paracelse.

CE Remede est sans contredit le plus excellent dont on se puisse servir en Medecine, tant pour fortifier l'estomac, le cœur & la poitrine, que pour garantir le corps de toute putrefaction & malignité. Il guérit par la continuation de son usage, la courte haleine & les autres indispositions & maladies du poûmon. Il recrée & réjoüit la nature par dessus toute autre composition que l'Art nous puisse vanter. Cét Elixir resiste puissamment à toute sorte de venins, & nous fournit une précaution assûrée contre les maladies pestilentielles. Il guérit aussi toutes sortes de fiévres, & produit en toutes maladies des effets merveilleux, en ce qu'il soûtient la nature, & lui procure le moyen de se servir agréablement, & de profiter de tous les Remedes qu'on lui donne. La maniere qu'*Helmont* nous a laissée pour la préparation de ce Remede, est sans doute

la meilleure & la plus seure de toute en ce que cét Elixir fait de la sorte contient une saveur agréable & une odeur merveilleuse laquelle se conserve long-tems dans le corps, embaume les principaux organes de la vie, & recrée la nature. Au lieu qu'en celui qui se fait, suivant la description que *Crollius* en donne, les drogues sont ordinairement brûlées par l'esprit de Soûfre, & perdent entierement leur odeur & leur vertu naturelle, & font un Remede corrosif & désagreable, qu'on ne peut prendre avec tant de précaution, qu'il n'incommode plûtôt qu'il ne profite au Malade.

On peut prendre une cuillerée de cét Elixir deux ou trois fois le jour, sans apprehender aucun mauvais effet de son usage.

CHAPITRE X.

Vertus & usage de l'Essence Pacifique.

CE Remede est ainsi nommé, dautant que son usage pacifie les es-

ts, appaiſe leur irritation & rétablit ſa benignité le calme & la tranquil- dans la nature. Il fait ceſſer les plus ſſantes douleurs, tempere le mou- ment des parties affligées, rétablit & retient les forces, & produit ſou- t ſeul la guériſon des maux les plus tinez. On prend de cette Eſſence ou 25. gouttes dans deux ou trois llerées de bon vin, ou dans quel- autre vehicule proportionné, à la alité du mal, ou à l'inclination du lade, le ſoir en ſe couchant, ou en e autre heure que l'on jugera à pro- , ou que la neceſſité preſcrira le s qu'on devra uſer de ce Remede, ne pouvant produire aucun effet gereux, ne demande aucune pré- tion dans l'uſage qu'on en doit faire.

CHAPITRE XI.

Vertus de l'Huile Artritique.

Es inſupportables douleurs que caufe la Goutte, les effets monſ- ux qu'elle produit aux pieds, aux ins, aux genoux & aux autres par- du corps où elle s'attache, les tu- urs dures & pierreuſes qu'elle y en-

gendre, & tous les autres accidens f
cheux qu'elle fait naître, obligent po
le soulagement du prochain de prop
ser ici l'usage de cette huile, laquelle
la vertu non seulement de faire ces
les inflammations & les tourmens, q
souffrent ceux qui sont atteints de
mal; mais encore tempere & adou
tellement l'acreté de l'humeur qui l'
cite, que son usage empêche les ac
de revenir, & entretient les Malac
dans toute la liberté de leurs membr
& de la même maniere que s'ils n
voient jamais été sujets à cette malad

Usage. On met une cuillerée de cette h
le sur une assiette ou dans quelque p
tit gobelet, que l'on tient sur des c
dres chaudes, & lorsqu'il a atteint
tant de chaleur que le membre mal
sur lequel on l'applique en peut so
frir, on en imbibe un petit linge &
en frotte le mal; on étend ensuite
linge dessus, & l'ayant couvert d
morceau de papier, on fait tenir
tout par une ligature convenable.
est bon durant l'usage de cette hu
pour émousser & adoucir l'ac
contre nature qui est au dedans, de
servir de la Panacée ci-dessus décrit

Chap. 1. laquelle étant un alkali mineral, eſt tres-propre & tres-excellente pour cét effet.

CHAPITRE XII.

Remedes contre les Ecroüelles, Tumeurs froides, Goeſtres, &c.

C'EST ſe tromper volontairement, que de croire que la guériſon de ces maux, ne conſiſte qu'à enlever de la ſurface du corps, ce que leur malignité y peut faire naître. Les duretez, les tumeurs & les divers ulceres qu'ils produiſent exterieurement n'en peuvent être que des effets, qui ne ſont pas plûtôt abolis dans un lieu, qu'ils ſe manifeſtent en un autre. Ils prennent naiſſance avec nous, & ſont un heritage auquel ſouvent nous ſuccedons plûtôt qu'à la bonne fortune & à la vertu de nos peres. Il y a neanmoins divers accidens qui peuvent donner lieu à leur génération & devenir la cauſe de leur être. Mais de quelque endroit que ces maux viennent, ils prennent dés leur naiſſance d'aſſez profondes racines, pour rendre à l'égard de leur cure les

meilleurs & les plus excellens Remedes inutiles. Les écroüelles se forment au col, aux mamelles & en toutes les parties glanduleuses, sous la figure de petits corps durs, ronds, stables, ou mobiles, quelquefois sans douleur; quelquefois aussi elles deviennent sensibles & douloureuses, & suppurant d'elles-mêmes, elles se convertissent en des ulceres malins, qui pour leur guérison exigent non seulement des remedes qui mondifient l'exterieur du corps, mais encore purifient le sang & les humeurs. A quoy sont particulierement propres les Remedes qui sont ici proposez.

Usage. Ces Remedes se prennent par la bouche en forme de petites Tablettes; on les laisse fondre sur la langue peu à peu. Quand l'une est fonduë, on en prend une autre & on continuë durant tout le décours de la Lune. On aplique encore un Emplâtre qui est souverain pour ces maux, soit qu'ils soient ulcerez ou non.

Monsieur BERENGER *Medecin, chez qui l'on pourra trouver tous ces Remedes préparez, demeure en sa maison ruë*



